

Lorenzo (7e édition) / [E.-S.
Drieude]

Drieude, E.-S.. Auteur du texte. Lorenzo (7e édition) / [E.-S. Drieude]. 1852.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

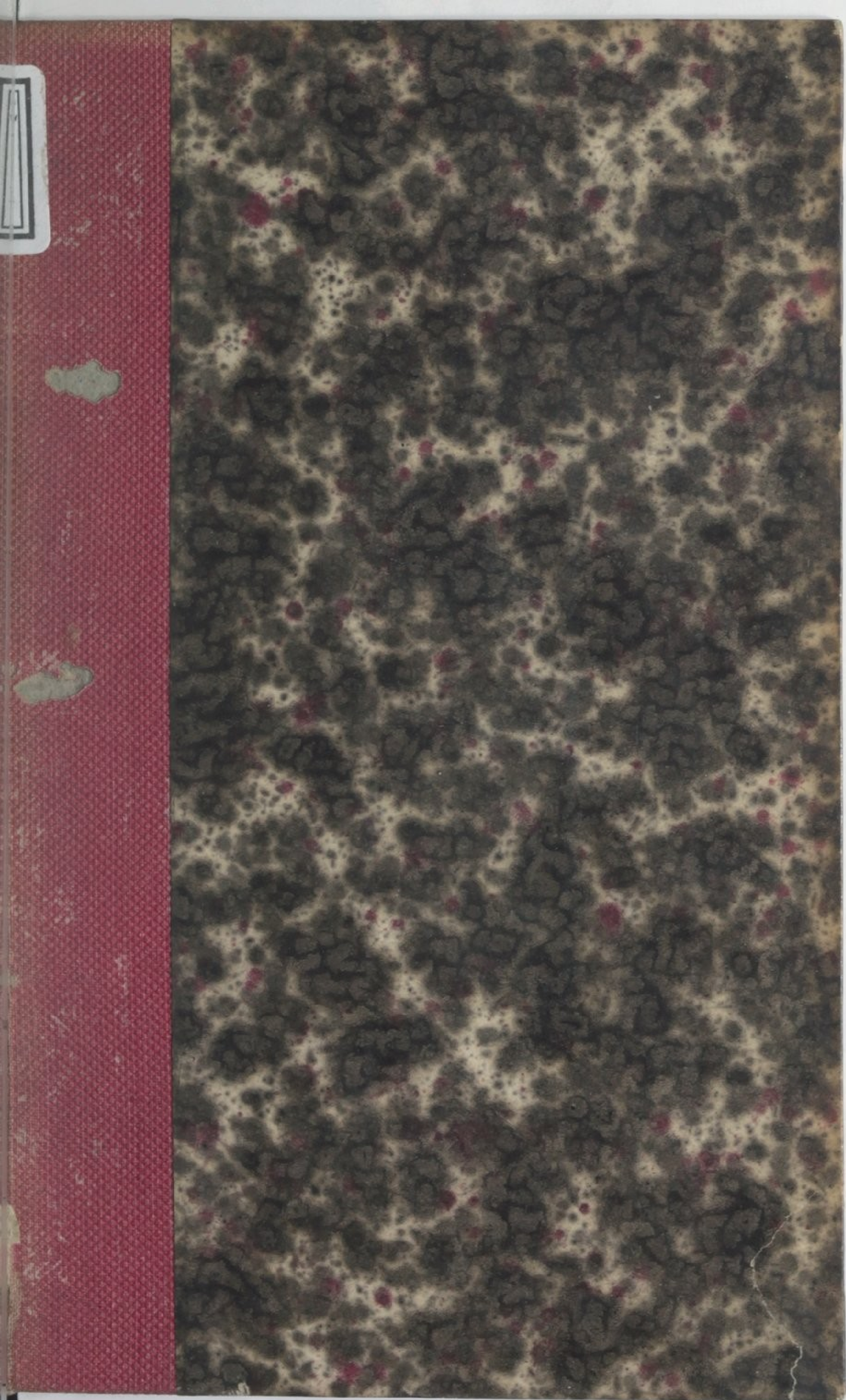
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

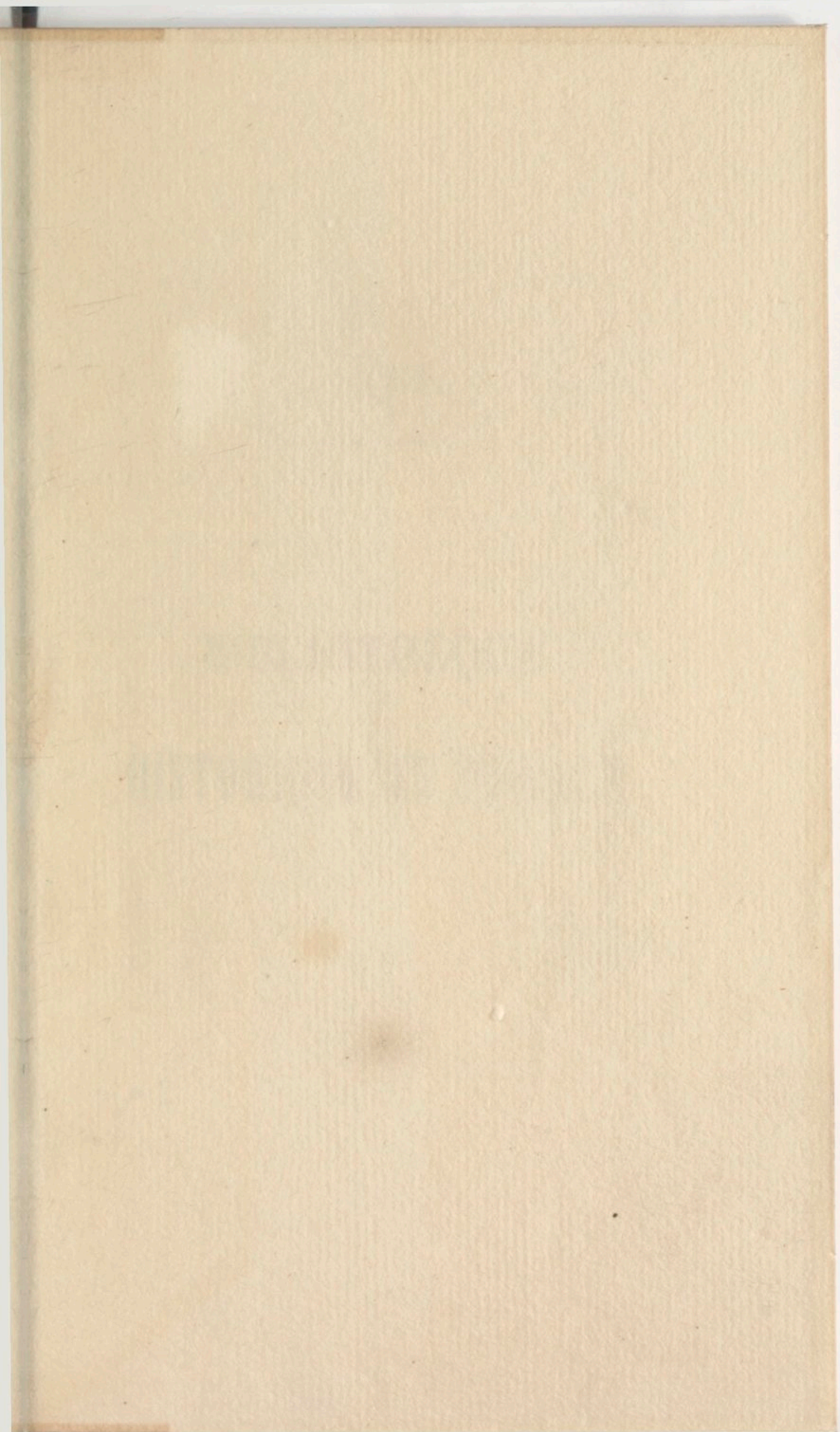
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

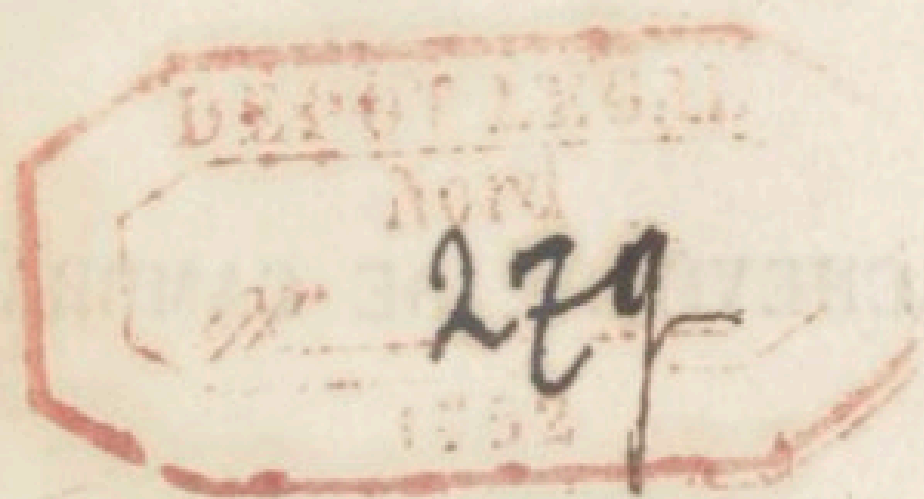
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.







BIBLIOTHEQUE

HISTORIQUE ET MORALE

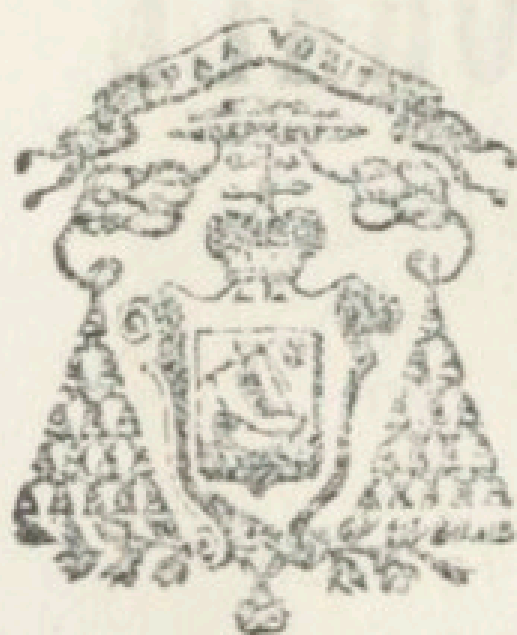
Y²

ARCHEVÊCHÉ DE CAMBRAI.

PIERRE GIRAUD, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siège Apostolique, Archevêque de Cambrai :

Dans la confiance que nous inspirent la maison et le nom de MM. LEFORT, Imprimeurs-Libraires à Lille, et d'après la connaissance personnelle que nous avons de leur dévouement à la cause catholique et de leur zèle pour la propagation des bons livres, nous recommandons la publication nouvelle qu'ils ont entreprise sous le titre de BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ET MORALE.

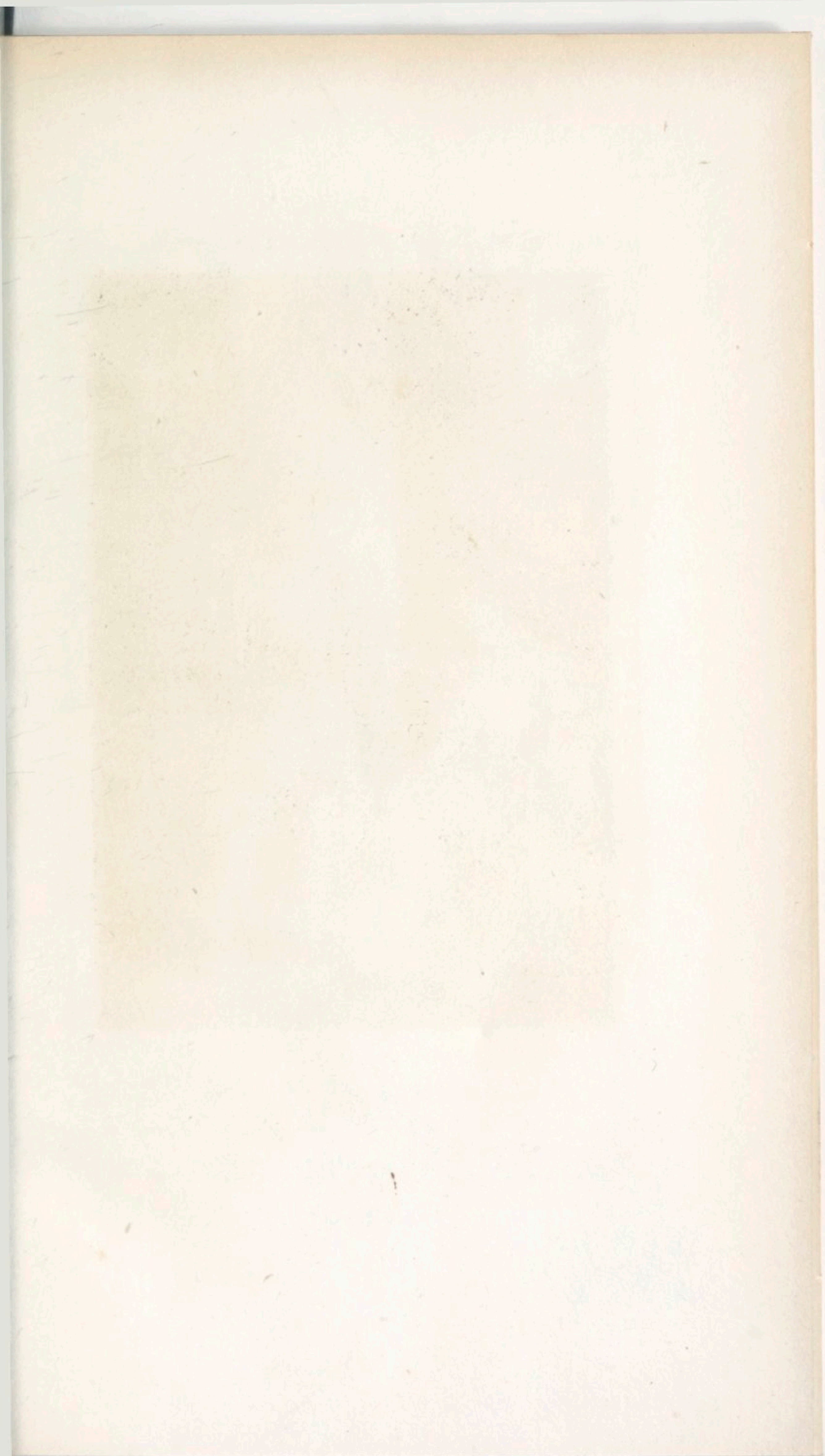
Donné à Cambrai, le 8 Août 1846.



† PIERRE,
ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI.

PAR MANDEMENT :
DUPREZ, Chan. Secrétaire-gén.







*En fixant les regards sur cette croix, tu
te souviendras que la souffrance est le
chemin du Ciel.*

LORENZO

Septième édition.

- » Notre âme est un rayon de lumière et d'amour ,
- » Qui , du foyer divin détaché pour un jour ,
- » De désirs dévorants , loin du ciel consumée ,
- » Brûle de remonter à sa source enflammée.

Alph. de Lamartine.



LILLE

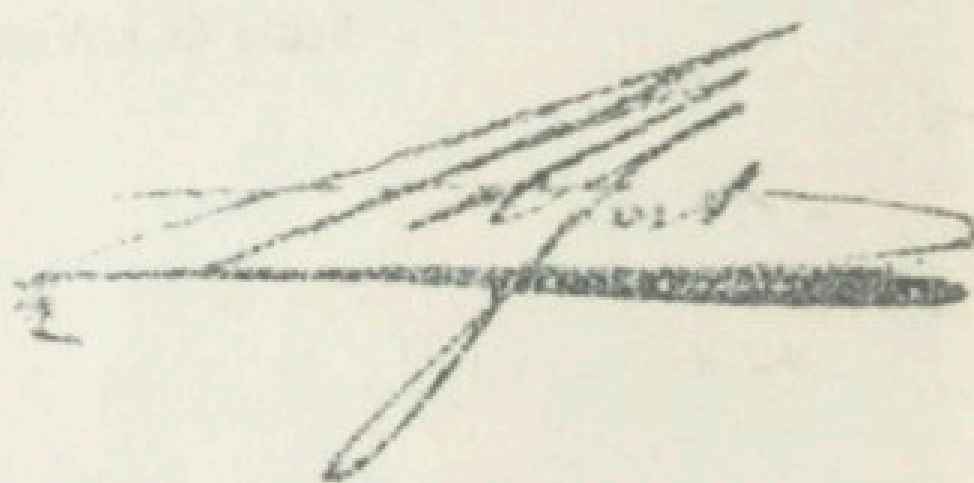
L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1852.

28242

FORNINO

PROPRIÉTÉ DE

A handwritten signature or mark, possibly a stylized 'F' or 'J', written in dark ink.

FILLE

LEFORT, IMPRIMERIE-LIBRAIRIE

1855



LORENZO

MYLORD SEYMOUR AU SIGNOR ALPHONSE DE MANCINI.

BAYONNE, 16 JUILLET.

RENDEZ graces à ce Dieu de bonté, qui veille sur les enfants de son amour éternel. Félicitez-moi, et partagez la sainte joie qui remplit mon âme. Oui, cher Alphonse, votre ami est rendu à la vérité, rentré dans le sein de l'Eglise, et digne enfin de vous être uni pour toujours.

Vous m'avez laissé indécis, irrésolu, à demi convaincu; en arrivant ici je me trouvais plus ébranlé que jamais. La Providence voulut que j'eusse une

lettre à remettre au gardien du couvent de Saint-François , je logeai au monastère ; la vue de ces saints religieux acheva l'ouvrage que vous aviez si heureusement commencé.

Un bonheur que je n'osais pas même espérer m'attendait dans cette solitude ; j'y retrouvai Sidney, cet enfant d'une sœur chérie, que j'avais tant pleuré et que je croyais ne plus jamais revoir. Ma joie ne fut pas troublée en le voyant catholique et religieux ; il a vingt-sept ans ; il y en a huit qu'il s'est consacré au Seigneur dans cette retraite.

Le récit des évènements qui ont partagé sa vie , et des graces qui l'ont amené ici , m'a vivement ému. Vous en serez aussi touché que moi , et vous bénirez la mémoire de ceux qui ont ramené au bercail des brebis égarées et qui aujourd'hui , nous devons l'espérer , font partie du peuple saint.

Voilà deux mois écoulés depuis le jour de mon abjuration , deux mois de paix et de bonheur. Adieu, j'ai retardé ma lettre afin d'y joindre le récit de Sidney que voici. Priez pour m'obtenir le don de persévérance. Je ne dois pas vous dire que votre religion, en devenant la mienne, a resserré et rendu plus forts et plus indissolubles les liens qui vous attachaient déjà

Votre véritable ami ,

SEYMOUR.

RÉCIT DE SIDNEY.

HISTOIRE DE SA CONVERSION A LA RELIGION CATHOLIQUE, APOSTOLIQUE ET ROMAINE.

ADRESSÉE AU LORD SEYMOUR.

I

Vous vous rappelez qu'au sortir de l'université d'Oxford, après avoir reçu vos adieux, vos sages conseils, et toutes les recommandations que vous jugeâtes nécessaires pour mon bonheur, je partis avec mon tuteur, le marquis Arthur de Rosline, auquel vos soins m'avaient confié, pour le suivre dans ses voyages.

Nous traversâmes rapidement la France. J'aimais l'étude; je lisais beaucoup, je parcourais les lieux

les plus remarquables, prenant des notes, dessinant, ne cherchant qu'à m'instruire, et me livrant peu aux plaisirs que, de temps en temps, mon guide croyait devoir m'accorder, pour faire diversion à mon penchant pour les sciences.

Cependant mon esprit s'éclairait, et mon cœur restait aride et privé de l'aliment que l'âge lui rendait tous les jours plus nécessaire; je veux dire le sentiment, la réflexion, le combat des inclinations et des passions naissantes.

Aimable, intruit, mais trop occupé par sa qualité de ministre pour être beaucoup à moi, le marquis me laissait une liberté dont j'aurais pu abuser. Je n'avais encore éprouvé ni peines ni plaisirs; je n'avais ni amis ni confident; je sentais le vide de cette privation, sans définir ce qui me manquait. Celui qui a toujours les yeux sur les ouvrages de ses mains ne m'avait pas oublié.

Notre tournée sur le continent était terminée; nous allions nous rembarquer pour l'Angleterre au port de T..... Le marquis m'invita à venir visiter avec lui une galère; son dessein était de profiter du droit que lui donnait sa position pour délivrer un des forçats, s'il s'en trouvait qui le méritât. Nous la parcourûmes avec un grand détail; il demanda à plusieurs les raisons qui les avaient fait mettre aux fers. Tous étaient, à les entendre, victimes des plus noires injustices, et je ne pouvais m'empêcher de sourire, en voyant avec quelle prétendue bonne foi ces malfaiteurs nous mentaient effrontément.

Un d'eux, placé dans un coin et fort occupé à de petits ouvrages de pailles entrelacées, ne prenait aucune part à ce qui se passait; nous nous en approchâmes, il ne leva pas la tête. Il pouvait avoir vingt-deux à vingt-trois ans; sa physionomie était distinguée et touchante.

« Si jeune, dit le marquis, quelle belle action t'a conduit en ce lieu?.... » Il n'obtint aucune réponse. « Il est aveugle, dit un de ceux qui nous conduisaient, c'est une peine de ses crimes.... »

« — Si coupable à cet âge, m'écriai-je avec un profond sentiment de surprise et de compassion ! »

Un demi-sourire entr'ouvrit les lèvres du captif; mais il ne parut éprouver aucune émotion....

« Comment pouvez-vous si bien travailler sans y voir, demanda le marquis ? »

« — Un Dieu infiniment bon, dit-il, nous offre des ressources et des consolations, là même où il paraît y avoir le plus grand abandon de sa Providence. Il nous rend d'un côté ce qu'il nous enlève de l'autre, et il n'y a pas un seul de ces infortunés qui soit aussi heureux que moi; que dis-je, il y a peu d'hommes sur la terre.... »

« — C'est un bonheur qui ne fait envie à personne, dit le marquis en riant. »

« — Non, sans doute, parce qu'on ne le connaît pas; la source inépuisable de mes jouissances s'augmente du secret qui les enveloppe... Mais, vous êtes anglais, ajouta le captif d'une voix un peu émue; le marquis de Rosline est-il déjà ici?... »

» — C'est lui qui vous parle , reprit-il , le connaissez-vous ?....

» — Pas personnellement ; mais ce nom m'est cher, il me doit l'être.... »

Il s'arrêta ; une vive rougeur couvrit son front ; il baissa sa tête sur sa poitrine et continua de travailler.

« De quel pays est donc ce jeune homme ? demanda lord Arthur ; qu'a-t-il fait ? quel est son nom ? »

» — On l'appelle communément ici *Lorenzo* , répondit un des directeurs , et , comme il a été envoyé d'une autre galère , on ne connaît ni son pays ni la nature de ses délits , objets sur lesquels il garde un silence obstiné. Du reste , il est d'une douceur inaltérable ; toujours en paix , il apaise souvent les divisions qui s'élèvent parmi ses compagnons. Il travaille sans cesse , dort à peine , et prend très-peu de nourriture. Son humeur , toujours la même , est assez gaie ; il prie beaucoup , et chante presque continuellement des cantiques et des hymnes ; il est fort aimé de ses camarades , bien qu'il ne prenne jamais parti avec eux , dans les petites séditions ou les murmures. »

Mes regards demandaient à lord Arthur de le délivrer ; il sourit , et se rapprochant du forçat : « La liberté augmenterait-elle ton bonheur ? »

» — Ma félicité ne dépend que de l'inconstance des événements. Libre ou chargé de fers , je serai dans les mêmes mains , sous le même maître , sous la même protection.

» — Mais si je brise vos chaînes, reprit le marquis, que je vous garde près de moi, vous ne dépendrez en rien de ceux qui ont aujourd'hui pouvoir sur vous, et votre vie ne serait-elle pas plus agréable ?

» — Elle serait embellie par le sentiment de la reconnaissance, dont le charme n'est pas médiocre pour une âme susceptible de s'y livrer avec ardeur. »

Ce peu de mots, qu'il ajouta avec feu, me découvrirent de grandes qualités dans un cœur qui semblait s'étudier à tout renfermer en lui-même. « Êtes-vous ici depuis long-temps, interrompis-je, et n'avez-vous jamais eu d'amis ?.... » Il garda un morne silence ; puis, avec un profond soupir : « Vous croyez sans doute que ce séjour est inaccessible à ce doux sentiment. Mais quand l'Être compatissant et miséricordieux, qui veille sur les siens, a rendu l'amitié nécessaire aux angoisses de la douleur, il sait l'introduire dans le réduit du crime comme sur le trône, dans les plus obscurs cachots comme au milieu d'un palais. C'est même alors qu'elle est plus pure et plus héroïque.... Qui peut résister au Tout-Puissant, et qui oserait mettre des bornes à sa bonté et à son amour ! Oui ! j'eus un ami, et l'idée de sa félicité est un baume que Celui qui me l'a enlevé a placé sur la profonde blessure que sa perte a faite à mon cœur.... Je ne l'ai pas perdu ; il m'a devancé dans les régions du bonheur éternel !.... »

En achevant ces mots, il leva, par une sorte d'habitude, des yeux chargés de larmes, vers le ciel qu'il ne voyait plus, mais que sans doute l'imagination et

le souvenir lui rendaient présent. Ses yeux avaient conservé une beauté et une vivacité étonnantes ; il n'était privé que de la vue , comme ceux qui ont perdu ce sens par suite d'un éclair ou d'un coup de feu.

« Je crois, dit le marquis, qu'avec une âme comme la vôtre, le mal n'a été que passager, bien irréfléchi et profondément expié par le repentir ? »

» — L'homme qui ne pleure point ses fautes n'a point de vrai bonheur à espérer dans une meilleure vie.

» — Il y a des fautes et des crimes , reprit lord Arthur en souriant. Tout homme commet les premières, et la justice de la terre ne s'étend pour l'ordinaire que sur les derniers.

» — Sans doute, mylord ; mais ceux qui l'exécutent ne savent pas souvent ce qu'ils font. Un bras plus puissant , qui les conduit , dispose du sort du coupable et de l'innocent. Celui qui m'a mis ici savait seul ce qu'il faisait. » Puis, après une longue pause, Lorenzo reprit : « Voudriez-vous bien me dire si le comte de Walsingham est mort catholique ? »

Le marquis de Rosline fronça légèrement le sourcil. « Oui, le connaissez-vous ? Il a abjuré sa religion, mais, au lit de la mort. Il s'est laissé séduire par son épouse ; il n'avait guère sa volonté libre.

» — Mais son fils Henri était déjà converti ; vit-il encore ? »

» — Il est actuellement établi au château de Walsingham ; il est marié, et il a deux ou trois enfants.

» — Dieu puissant , s'écria vivement le prisonnier,

voilà ton ouvrage , ta clémence... ta miséricorde ! et je me croirais malheureux !..... Graces à jamais te soient rendues !....

» — Vous vous intéressez tant à Henri de Walsingham, reprit le marquis , connaissez-vous donc toute ma famille ?... » Il n'obtint pas de réponse.

Un moment après, Lorenzo, s'approchant davantage et baissant la voix : « Mylord, dit-il , si votre projet est d'avoir compassion d'un des infortunés condamnés dans ce séjour à l'opprobre et à la douleur, je ne dois pas être l'objet de votre bienfaisance. Que m'importe le lieu que j'habite, et que peut-il sur mon bonheur ? Je puis me figurer un séjour délicieux , comme une vaste solitude, puisque rien n'est plus pour moi qu'imagination et souvenir. Ma conversation n'est plus sur la terre ; inconnu, et décidé à l'être toujours, les bontés, qui ne me sont pas nécessaires, pourront sauver une âme du désespoir, ou des écueils de la contagion du crime.

» — Y a-t-il donc quelqu'un de ces malheureux dont la situation mérite et réclame de prompts secours ?

» — Comme il n'y a que huit mois que je fus transféré ici , je ne connais pas tous mes compagnons ; mais parmi ceux qui changèrent de demeure avec moi , il s'en trouve un qui n'a commis aucun crime ; il porte les fers d'un homme du monde, riche et puissant , qui , parvenu à assoupir le bruit de ses désordres, s'est fait remplacer ici par un honnête artisan , moyennant une somme de 50 livres sterling, qu'il

donne chaque année à sa famille nombreuse et dans la misère. L'Eternel vous a accordé de la fortune, le pouvoir est une belle âme ; délivrez donc cet homme qui, jusqu'ici sans reproche, peut se laisser corrompre par l'exemple dangereux des criminels auxquels le malheur l'associe ; sauvez sa famille en lui assurant une honnête existence ; vous aurez fait des heureux, et le Ciel vous récompensera. Je ne vous parlerai pas de la jouissance que vous éprouverez ; vous avez un cœur, et vous savez déjà par expérience que toutes les peines auxquelles notre fragile humanité est exposée, ne sont pas capables de détruire entièrement le charme du souvenir d'une bonne action. »

Le marquis était aussi pénétré que moi de l'admiration et de la surprise que lui causait la conduite de cet étrange criminel. Il fit appeler Robert, c'était le forçat en question ; il lui demanda si tout ce qu'il venait d'apprendre était vrai, et ajouta : « J'avais dessein de briser les fers de ce jeune homme, mais il me supplie de te donner la préférence ; je vais prendre des informations sur ta famille, et, si tout est véritable, je t'assure une pension de 25 livres sterling ; sois honnête homme et prie pour la prospérité de l'Angleterre. »

Robert se jeta aux pieds du marquis de Rosline, qui le prit à part, et lui demanda s'il ne connaissait pas quelques circonstances de la vie de Lorenzo. « Je n'ai jamais vu en lui qu'un ange de paix et de consolation ; il était déjà captif quand je vins partager son sort, il y a environ vingt-sept mois, à Bayonne.

Un prêtre catholique, le signor dom Silva, neveu du gouverneur, visitait souvent les galériens, et témoignait une affection et une estime toute particulière à Lorenzo. Il le confessait, et venait presque tous les jours lui faire une lecture pendant qu'il travaillait. Voilà dix-neuf mois qu'il est mort, Lorenzo fut conduit près de lui et reçut ses derniers soupirs; il tomba alors dans un état si alarmant, que le gouverneur le fit partir pour cette ville, afin que le changement d'air et de demeure le rétablît. Je fus du nombre de quelques autres prisonniers qui furent transférés avec lui.

Lord Arthur me regarda d'un air indécis. « Si je délivre Lorenzo et que je l'emmène avec nous, son état demande des soins que nous ne serons pas à même de lui donner; il est vrai que je puis le placer dans un hospice.... » Je saisis vivement la main de marquis. « Mylord, vous ne m'avez jamais rien refusé; mais aussi je n'ai encore rien demandé à votre tendresse : accordez-moi donc aujourd'hui la liberté de cet étrange coupable, et donnez-le-moi tout-à-fait; que je puisse le garder avec moi et chez moi, je vous promets qu'il ne me sera jamais à charge, j'en prendrai soin, et vous verrez que nous n'aurons pas lieu de nous en repentir. »

Lord Arthur sourit, et m'accorda ma demande. Il pria le gouverneur, qui était son ami particulier, de faire conduire Lorenzo chez lui, de lui donner d'autres vêtements convenables, et il convint que nous l'enverrions chercher vers le soir. Ensuite il donna

20 guinées à Robert pour son voyage , et s'approchant de Lorenzo : « Mon pupille veut faire ton bonheur et te garder près de lui , je t'emmène donc avec nous. »

« — Cette générosité n'a rien qui me surprenne de la part de lord Arthur , dit Lorenzo avec une émotion visible. »

En ce moment , Robert vint lui dire adieu , et lui exprimer sa vive gratitude. Lorenzo jeta ses bras autour de lui avec transport. « Soyez heureux, Robert, souvenez-vous de dom Silva et de ses conseils ; ne vivez plus pour ce monde, mais pour cette vie future qui ne doit point finir , et priez , ah ! je vous en conjure pour l'homme généreux qui vous rend la liberté. Si vous pensez encore à Lorenzo , demandez au Tout-Puissant la conversion d'Arthur... priez aussi pour moi ; hélas ! ajouta-t-il tristement , je quitte une existence uniforme et paisible pour une vie de combats et peut-être de tribulations ; je sais tout ce qui m'attend en Angleterre, et dans la famille du marquis de Rosline... »

J'entendis seul cette conversation ; le marquis étant occupé avec le gouverneur, je ne la lui rapportai pas ; nous partîmes ; et , vers le soir, lord Arthur, qui voulait faire encore une visite au gouverneur, vint lui-même avec moi chercher Lorenzo.

Je lus sur le visage du prisonnier qu'il avait pleuré et souffert. « Serait-il donc possible, lui dis-je à demi-voix , qu'en voulant vous rendre plus heureux, nous troublions votre félicité ? » Il serra ma main. « Mon

cœur, dit-il, ne peut suffire ni à sa reconnaissance, ni aux sentiments qui le partagent. »

Le gouverneur causait avec lord Arthur ; il me dit ensuite : « Vous auriez été ému si vous eussiez été témoin des adieux de Lorenzo et de la douleur de ses compagnons ; il y a encore de la sensibilité dans cette classe d'êtres que l'on croirait entièrement dégradés. »

Une vive rougeur couvrit le front de Lorenzo , qui garda le silence. Nous quittâmes l'hôtel du gouverneur, et nous allâmes droit au navire, où le marquis, nous laissant dans un appartement qui nous était destiné, alla donner les ordres nécessaires à notre voyage. Lorenzo paraissait absorbé dans ses réflexions. Craignant qu'il ne fût pas satisfait de son changement de destinée , j'employai , pour lui exprimer mes craintes , toute la délicatesse et les égards que m'imposaient sa situation et son caractère ; car j'avais déjà découvert en lui des sentiments élevés et une grandeur d'âme peu commune, qui ne me permettait pas de le traiter comme un homme ordinaire.

Il parut fort ému de mon entretien ; et, s'étant informé si nous étions seuls, il me demanda si nous n'allions pas en Ecosse ; puis, sur mon affirmative : « Il y a tant de personnes que je n'y puis revoir , ajouta-t-il, que je suis réduit à regretter, par raison, un changement qui , sous des rapports personnels , me serait si précieux et si doux ; mais, continua-t-il avec feu , qui peut vous porter à répandre la consolation dans mon âme ?.... Qui peut vous engager à garder près de vous un homme à charge à l'univers?..

La curiosité ou la nouveauté ?.... Oh ! mylord , je puis le supposer sans vous blesser ; à votre âge , le premier mouvement d'un bon cœur , et les petits intérêts de diversion qu'on ne démêle pas alors , sont capables d'inviter un jeune homme à s'attacher à un infortuné dont , quelques mois après , il s'estimera heureux d'être débarrassé. » Il appuya sa main sur son front. « Quel autre que toi , dom Silva , pouvait s'intéresser à moi ?.... Quel autre aimera jamais Lorenzo ?..... Au reste , ajouta-t-il tout bas , sur le rivage de sa patrie , comme en Espagne , comme en France , Lorenzo abandonné sera toujours entre les mains de la Providence !.... »

Les pleurs couvraient son visage , mon cœur était brisé. « Connaissez mieux Sidney , m'écriai-je , et croyez que s'il ne peut adoucir vos peines , s'il n'est pas digne de les connaître , rien ne pourra du moins lui ôter la consolation de les partager. D'ailleurs , vous n'avez rien à redouter de votre séjour en Ecosse ; vous n'y recevrez que ceux que vous désirerez recevoir ; votre appartement sera chez moi , et inaccessible sans votre aveu ; moi seul viendrai distraire votre solitude , et passer mes instants les plus heureux près de vous.

» — Jeune homme , que ton langage est aimable ! et qu'il peint bien le bon cœur et le généreux dévouement qui caractérisent le loyal Ecossais ! Mais bientôt tes généreux sentiments seront réformés par les règles de la froide raison et par les personnes qui ont pouvoir sur toi. Mon bienfaiteur , oui , Arthur

lui-même sera le premier à blâmer un zèle indiscret, une affection basée sur le seul intérêt qu'inspire le malheur , et portée , dira-t-il , au-delà des bornes des convenances du monde. »

Je sentais trop la solidité de ces réflexions pour n'en être pas affligé. Je me félicitais néanmoins qu'avant notre arrivée en Ecosse, mieux connu du marquis, Lorenzo pourrait lui faire éprouver le même attachement qu'il m'avait inspiré, et qu'alors il serait le premier à me seconder pour obtenir de mes parents de ne m'en pas séparer.

II

PENDANT la navigation , le marquis témoigna à Lorenzo beaucoup d'égard et d'estime. Personne ne le connaissait , pas même nos gens , parce que nous l'avions été chercher , au moment de l'embarquement , chez le gouverneur ; et le marquis le présentait partout sous le nom du chevalier Lorenzo, jeune homme dont il s'était chargé et qui l'accompagnait dans ses voyages.

Lorenzo ne démentait en rien l'idée que nous donnions de sa naissance ; il parlait agréablement l'allemand , l'italien et l'espagnol ; toutes ses manières annonçaient une éducation aussi brillante que solide ; il avait fait d'excellentes études , pinçait de la mandoline , et je n'entendis jamais une voix plus étendue et plus mélodieuse que la sienne.

Presque tous les soirs , sur le navire , le marquis jouait avec moi aux échecs. Lorenzo nous dit qu'il connaissait ce jeu , et sa mémoire était si bonne , qu'il conduisait entièrement ma partie , quand je nommais tout ce que jouait lord Arthur , et sans perdre le souvenir des opérations faites dès le com-

mencement jusqu'à la fin. Ce prodige de mémoire amusait beaucoup le marquis de Rosline, qui était très-fort et avec qui je n'avais jamais pu remporter l'avantage, jusqu'à ce que Lorenzo m'eût aidé de ses conseils.

On dit que le caractère de l'homme se découvre au jeu ; j'y retrouvais effectivement la délicatesse et la générosité de Lorenzo, dans les égards qu'il employait pour ne pas contrister le marquis, ni blesser son amour-propre, et dans la gaieté avec laquelle il s'avouait souvent vaincu, lors même qu'il aurait pu prouver qu'il ne devait pas l'être.

Je remarquai, de la part du marquis, une étude profonde et continuelle du caractère de Lorenzo, et je m'en applaudissais, parce que ses observations ne pouvaient tourner qu'à son avantage. C'était à regret et avec peine qu'au commencement il nous laissait seuls ensemble ; mais cette défiance raisonnable diminuait visiblement à mesure qu'il connaissait mieux la pureté des principes et l'innocence des mœurs de Lorenzo.

Nous allâmes par mer jusqu'à Saint-André, afin de ne pas traverser l'Angleterre ; les troubles de l'Ecosse étaient augmentés depuis notre départ. Lord Arthur, qui blâmait hautement la reine Marie Stuart, ne se déclara néanmoins pas pour ses ennemis, et se rendit à *** avec nous. Il avait là un hôtel que nous habitâmes ; il me donna un appartement attenant au sien, et une chambre pour Lorenzo qui donnait dans la mienne, ce qui me fit un sensible plaisir.

Alors, me prenant à part avec beaucoup d'affection : « Vous savez que je vous aime, Sidney, je ne veux rien vous refuser de ce que je puis accorder avec la confiance que j'ai reçue de vos parents. C'est pour vous que j'ai brisé les fers de Lorenzo. je ne m'oppose pas à le voir près de vous ; cependant, je dois avouer que, pendant notre voyage, je tremblai souvent de vous laisser seuls. Quelle confiance peut inspirer un galérien ? Pouvais-je sans frémir vous voir chercher, en cette classe, un ami, une société intime, moi qui craignais pour vous les amis de votre âge et de votre rang, même ceux qui ne paraissaient pas avoir de vices ni de travers ? L'étude de Lorenzo a diminué mes alarmes, sans toutefois les détruire. Puis-je espérer que vous verrez toujours en moi votre vrai, votre meilleur ami, et que vous ne me cacherez jamais rien des conversations et des principes que vous découvrirez dans cet étrange jeune homme ? Je continue donc à me fier à toi, Sidney, ajouta lord Arthur en prenant un ton encore plus affectueux ; je ne restreindrai pas ta liberté, et j'attends de ton estime une parfaite ouverture de cœur envers celui qui remplace les auteurs de tes jours. »

Je tombai aux genoux du marquis. Il me releva, m'embrassa tendrement, et nous nous séparâmes.

Nous passâmes un mois dans une grande solitude. Lorenzo me témoignait tous les jours plus d'intimité et de communications. J'avais réglé nos heures, nos journées, mes études ; je consacrais une heure à lire

près de lui le matin et le soir ; mais , outre ce temps fixe , je venais presque sans cesse étudier dans sa chambre ; il était si instruit , que je gagnais plus dans une matinée de sa société que dans une journée à lire ou à extraire.

Sa conduite nous pénétrait d'admiration , et mon amitié se fortifiait de plus en plus par l'estime , sans laquelle ce sentiment n'en mérite pas le nom. Toujours éveillé au point du jour , il passait un temps considérable en prière , avant de s'occuper à aucune autre chose ; il ne déjeûnait jamais , prenant seulement un verre d'eau dans la matinée.

Le soir , nous nous retirions vers onze heures ; il causait encore quelque temps avec moi , puis il se mettait à genoux près de son lit ; et souvent , au milieu de la nuit , je le voyais encore dans cette attitude ; car je laissais ouverte la porte qui séparait nos chambres , afin d'être plus à même de lui être utile , s'il avait eu besoin de secours. Il avait refusé un domestique que nous lui avions offert , et il connaissait déjà si bien la maison qu'il la parcourait seul.

Le dimanche qui suivit notre arrivée à *** , il me pria de le faire conduire dans une église qu'il me nomma , car il connaissait cette ville. Je l'y conduisis moi-même ; il entendit la messe , se confessa , et communia avec une ferveur accompagnée de beaucoup de larmes ; il passa la moitié de la matinée à l'église , me croyant retourné à l'hôtel. Mais , voyant que j'étais avec lui , il s'excusa affectueusement de m'avoir retenu si long-temps , m'exprima sa recon-

naissance avec cette noble effusion qui le caractérisait, et me témoigna la crainte que le marquis de Rosline ne fût mécontent que j'eusse fréquenté une église catholique.

L'incertitude et les bontés du marquis me firent un devoir de lui en parler; d'ailleurs, Lorenzo m'en pressait instamment. Lord Arthur me pria positivement de n'y plus retourner; et, comme je lui parlais avec une admiration respectueuse de la grandeur et de la majesté du culte des catholiques, il prit un air sérieux.

« Je ne prévoyais que trop, me dit-il, les conséquences fâcheuses d'une liaison avec un catholique romain. »

Je sentais jusqu'où cette réflexion et l'amertume avec laquelle elle était faite pouvait s'étendre : la vivacité du marquis m'était connue. Je lui promis de suivre, de point en point, toutes ses instructions, et nous nous séparâmes en paix.

Je continuai de conduire tous les jours Lorenzo à l'église, mais je ne l'y accompagnai plus.

Lord Arthur l'aimait de plus en plus. Il était gai et toujours d'une humeur égale. Chaque soir, nous faisions de la musique, car le marquis avait une belle voix, jouait agréablement de la flûte, et je l'accompagnais quelquefois du hautbois.

Pendant nos longs entretiens, nous n'osions jamais questionner Lorenzo sur le sujet si sensible de ses malheurs et de leur cause. Un soir cependant, lord Arthur lui demanda si c'était en Espagne qu'il avait

cultivé sa voix et appris à jouer de la mandoline?

« Un Italien m'a enseigné le chant à Paris, et je me suis occupé de cet instrument en Espagne.

» — N'avez-vous jamais songé à vous marier? demanda lord Arthur. » Lorenzo sourit; puis, en étouffant un soupir : « Voilà plus de quatre ans que j'ai perdu la vue; j'avais à peine dix-huit ans, et depuis lors je n'eus pas de projets ni de désirs pour la vie présente.

» — N'avez-vous jamais rencontré des amis de votre enfance, depuis que vous avez perdu la vue? » Lorenzo sourit de nouveau. « Il eût été difficile que je les retrouvasse dans des lieux que j'ai habités depuis lors.

» — Mais les circonstances étranges qui vous y ont conduit auraient pu en réunir un autre avec vous.

» — Tout est possible à la Providence, répondit-il, » et il détourna promptement la conversation.

Quelques jours après, le marquis me prit à part, me renouvela toutes ses recommandations au sujet de la religion, et m'annonça que nous allions passer quelque temps chez sa sœur, la comtesse de Walsingham, qui habitait une campagne à cinq milles de la ville.

Je me souvins d'avoir entendu parler du comte de Walsingham par Lorenzo, dans sa première entrevue avec le marquis. Je demandai en tremblant s'il pouvait nous suivre. Lord Arthur serra ma main avec une bonté qui me pénétra, et me dit que cela dépendait du choix de Lorenzo.

Je volai à sa chambre, lui appris tout, et attendis sa réponse avec inquiétude. Il parut vivement ému :

« Je ne puis vous exprimer, cher Sidney, combien je jouirais délicieusement du bonheur de cette famille ; j'espère du moins qu'ils sont heureux ! Aucun jour de ma vie ne s'est écoulé, depuis plusieurs années, sans que mes vœux et mes prières n'aient sollicité toutes les bénédictions du Ciel sur Henry de Walsingham et Caroline.... Je préfère néanmoins que vous me laissiez ici ; votre entrevue sera plus libre et votre séjour plus agréable ; car je sens que l'amitié vous impose une contrainte dont je gémis. Ce sentiment m'est plus pénible que celui de mes malheurs. On peut, Sidney, tout endurer pour l'amitié ; mais souffrir qu'elle se sacrifie comme vous le faites, c'est une douleur bien vive pour un cœur susceptible de sensibilité et d'honneur. »

Je lui peignis avec feu combien sa société m'était préférable à tout ce que l'on pouvait appeler agréments, fêtes, plaisirs, et je ne songeais plus qu'au bonheur de le conduire à *Remember-Hill*. C'était le nom du château de lord Walsingham.

Nous partîmes ; celui-ci vint à notre rencontre, et s'excusa de n'être pas accompagné de son épouse, parce qu'elle nourrissait son dernier fils, âgé de quelques mois. Il nous fit beaucoup d'accueil ; nous lui présentâmes Lorenzo ; et, lorsque je lui eus dit qu'il était aveugle, il le regarda avec une étrange attention ; et laissant échapper un profond soupir : *Le Ciel m'a préservé d'un pareil malheur*, dit-il, et

il parut se faire beaucoup de violence pour se distraire des souvenirs que cette circonstance lui avait retracés.

Lord Henry Walsingham avait environ vingt-sept ans ; sa figure était remarquable par l'expression d'une sensibilité exquise, plus rare que la beauté ; mais, sur sa physionomie, se peignait une mélancolie si profonde, que je m'étonnais qu'on m'en eût parlé comme d'un homme parfaitement heureux. Il devait l'être cependant, selon les apparences, ayant un rang distingué, une fortune brillante, une femme vertueuse et des enfants dont il était tendrement chéri. Milady Walsingham, à notre arrivée, se précipita dans les bras de lord Arthur, son frère, et lui présenta ses trois enfants, dont l'aîné avait trois ans et quelques mois.

Je fus bientôt à *Remember-Hill* comme dans ma propre famille ; l'estime et l'amitié établirent une sorte de confiance entre Henry et moi ; il n'oubliait rien pour rendre ce séjour agréable à Lorenzo. Dès qu'il sut qu'il était catholique, il lui dit avec beaucoup de joie : « Nous le sommes aussi, il y a ici une chapelle où l'on célèbre toujours la sainte messe ; vous pourrez y aller autant que vous le voudrez. »

Il m'avait fait préparer un appartement dans une aile opposée au bâtiment de la chapelle ; mais il porta l'attention jusqu'à m'en choisir un autre tout-à-fait voisin, sachant que j'aimais que Lorenzo habitât près de moi, et voulant que celui-ci eût plus de facilité à fréquenter la chapelle sans devoir s'y faire conduire.

Milady Walsingham voyait assez de monde. Quelquefois Lorenzo restait au salon ; souvent aussi il se retirait à sa chambre ou dans le sanctuaire.

Un soir, nous étions entre nous ; Henry lisait tout haut, son fils aîné était sur les genoux de Lorenzo ; je jouais avec sa petite Marie, qui n'avait que vingt-trois mois ; lord Arthur causait avec sa sœur lady Walsingham, près du berceau de son dernier enfant, lorsque nous reçûmes la visite d'un vieux lord écossais et de son fils, qui revenaient d'une tournée sur le continent.

Celui-ci parla avec volubilité de tout ce qu'il avait vu, et fit tous les frais de la conversation. « Avez-vous été en Espagne?... demanda Henry ; » et, s'arrêtant subitement, il sembla fâché d'en avoir fait la question. « Oui, dit le jeune lord, j'ai même logé quelques jours chez le duc de Médina, qui m'a fait voir le magnifique tombeau élevé dans sa terre à la mémoire de la trop belle dona Maria, sa nièce. Vous savez, sans doute....

» — Oui, interrompit vivement Henry, j'ai su tous les détails de ses infortunes. Son père vit-il encore ?

» — Oui, il paraît inconsolable.

» — Il est des malheurs que le temps ne peut faire cesser ni adoucir, reprit Henry avec une profonde réflexion ; la religion est tout.... C'est bien alors que l'on sent ce que l'on serait sans elle, et ce que l'on peut avec son secours.

» — Je ne croyais pas que dona Maria fût morte,

interrompit le vieux lord; n'était-elle pas parente de milady Walsingham?

» — Hélas! oui, dit Henry; elle était cousine d'Hidalla et de Caroline de Salisbury; voilà déjà trois ans qu'elle n'est plus. La perte de sa raison a précédé de quelques mois celle de sa vie. Combien de malheurs ont accablé la maison de Salisbury! ajouta Henry avec un profond soupir. »

Lorenzo ne prit aucune part à cette conversation; il ne prononça aucune parole, mais plusieurs fois je remarquai sur son visage que de vives émotions partageaient son cœur.

Le marquis de Rosline mit fin à cet entretien. Le lord lui demanda des nouvelles de son épouse, qui était à *Rosline-Castle* avec la duchesse de Salisbury, mère de lord Arthur, et de son fils âgé de trois ans. Arthur parla de son épouse et de son enfant avec la plus vive sensibilité.

« La marquise de Rosline n'est-elle pas sœur de Henry de Walsingham? demanda Lorenzo; n'est-ce pas lady Mathilde?

» — Oui; l'avez-vous connue?... » Lorenzo rougit beaucoup: « Un de mes amis l'a vue à Paris. » On annonça la voiture du lord, ce qui nous interrompit. Il était tard, et l'on se sépara.



III.

IL fallut peu de temps à Lorenzo pour captiver l'estime et l'affection d'Henry de Walsingham , qui , ravi de ses belles qualités , voulut que son dernier fils fût filleul de mon ami, car il n'était pas encore baptisé. Lorenzo fit quelques difficultés; Henry insista.

« Je dois donc vous avouer, avec une franchise que réclame la générosité de vos procédés, dit vivement Lorenzo, que je ne porte pas mon nom véritable; mais, décidé à mourir sans me faire connaître, aucune considération ne pourra jamais ébranler ma résolution. D'ailleurs, si vous me connaissiez autant que le marquis de Rosline, vous seriez bien éloigné de me faire une semblable proposition. Demandez-lui où il m'a connu, et dans quelle classe de la société il m'a trouvé; vous chercherez alors un autre parrain pour le fils du comte de Walsingham. »

Lorenzo était animé; une joie indéfinissable brillait sur son visage, où ne se peignait pas l'ombre d'un sentiment de honte ou d'embarras. Le marquis de Rosline partageait ma surprise; il demanda très-bas

à Lorenzo s'il désirait qu'Henry fût instruit de la manière dont nous l'avions connu.

Lorenzo saisit la main du marquis, la pressa contre ses lèvres avec un transport involontaire. « Il le saurait déjà, dit-il, si celui que vous avez daigné quelquefois appeler votre ami n'avait craint de vous offenser.

» — Mais, mon cher Lorenzo, reprit le marquis à voix basse, tous les souvenirs de votre captivité, et au moins l'apparence du crime, ne vous font-ils donc aucune peine? »

Lorenzo appuya son front un moment sur la main de lord Arthur, et reprit avec une voix altérée :

« Un jour viendra, je n'en doute pas, où le plus généreux des hommes pourra comprendre mon langage et le sentiment du bonheur que j'éprouve; mais aujourd'hui la différence de nos croyances religieuses met une trop grande distance entre nous. »

Le marquis ne comprit rien à ce discours. Il ne voulut cependant pas apprendre à Henry ce qu'il savait de notre ami commun.

Nous passâmes la soirée à faire de la musique; après quoi j'allai faire une lecture, selon ma coutume, chez Lorenzo; il me désignait ordinairement ce qu'il voulait; mais cette fois, il me remit un volume qu'il avait apporté avec lui.

Lorsque j'allais commencer, il me demanda très-bas si nous étions seuls; je lui dis qu'Henry était présent. « Henry, c'est comme vous-même, reprit-il; mais je vous ai fait cette demande, parce que ce livre est peu connu ici. La plupart de vos compatriotes ne

sont pas de ma religion ; et quoiqu'une des premières libertés de leur culte soit de pouvoir tout lire , tout juger et tout examiner par eux-mêmes , il y a cependant quelques ouvrages que, par une contradiction entre mille autres , ils interdisent à leurs coreligionnaires , en sorte que ceux qui nous entendraient, pourraient se formaliser de voir cette brochure entre vos mains. » Lord Henry sourit. « Lorenzo a raison, dit-il, les protestants se contredisent sans cesse.

Je rougis ; c'était la première fois que Lorenzo attaquait mes principes religieux. Je n'osais témoigner la peine que j'en éprouvais ; d'un autre côté , je devais rendre justice à sa remarque. Mécontent et embarrassé, je commençai à lire sans répondre ; c'était un recueil des contradictions de l'église réformée, ouvrage que nos ministres défendent adroitement à tous leurs partisans. Je le connaissais de nom, et je n'ignorais pas quelle serait l'indignation du marquis s'il me surprenait avec ce livre entre les mains.

Cette lecture me fit une étrange impression ; les vertus de l'intérieur de la famille de lord Walsingham, celles en particulier de Lorenzo, tout contribuait à me donner de leur religion des idées relevées que je n'avais jamais eues de la mienne.

Jusqu'au jour où j'avais connu Lorenzo, on ne m'avait parlé de la croyance des catholiques que comme d'un assemblage de fanatisme, de superstition et de pratiques superstitieuses, purement extérieures. J'envisageais cette même religion sous un tout autre aspect, et mon cœur me reprochait sans cesse d'avoir

adopté des idées fausses, et de les avoir nourries sans les avoir vérifiées.

Je priai Lorenzo de me laisser son livre, et je passai une partie de la nuit à le lire. Lorenzo et Henry m'avaient quitté ensemble; ce premier n'était pas rentré à sa chambre, et il était environ une heure du matin. Troublé, et ne sachant à quoi me résoudre, je sortis doucement dans le dessein de m'ouvrir à l'un ou à l'autre; et au lieu d'aller chez Henry, je pris, sans le savoir, le chemin de la chapelle; je ne m'en aperçus qu'après avoir ouvert la porte; là je rencontrai mes deux amis qui en sortaient. Ils ne me demandèrent rien, j'entrai seul dans le sanctuaire, je priai Dieu de m'éclairer et de me calmer; puis, je revins chez moi en silence.

Lorenzo était dans sa chambre, à genoux près de son lit; il priait encore comme de coutume.

Quelques jours après, le petit Hides, fils aîné d'Henry, fut saisi d'une fièvre violente, accompagnée de convulsions, et en peu d'heures en grand danger. Ce bon père était partagé entre la crainte d'exposer Caroline, son épouse, en l'alarmant, et celle de perdre son fils. Il alla lui-même à la ville chercher un médecin, qu'il ramena. Mais, à son retour, son fils venait d'avoir une violente convulsion, et l'on ne savait décider s'il existait encore.

Henry, éperdu, considéra son enfant avec une sorte de désespoir; puis, s'arrachant à ce spectacle, il frappa son front contre le marbre de la cheminée, avec un emportement qui me fit craindre qu'il ne se fût blessé.

Lorenzo , qui était près de la cheminée , prit sa main et lui dit avec feu : « Henry , où est ta religion ? Dieu n'est-il pas toujours le même ? »

» — Grand Dieu ! s'écria lord Walsingham avec véhémence , qui me parle?... Est-ce toi... malheureuse victime de mes erreurs?... toi que je cherche depuis tant d'années ?....

Lorenzo s'approcha vivement de moi , et avec l'air d'un grand trouble. Henry se trouvait dans une obscurité qui ne lui avait pas laissé distinguer quelle personne l'avait abordé. Il était neuf heures du soir ; les lumières étaient réunies près d'un sopha sur lequel était posé l'enfant , et leurs clartés interceptées par les individus qui étaient à l'entour. « Est-ce vous, Sidney, me dit Lorenzo ; de grâce , rendez-moi le service d'aller près d'Henry, afin qu'il ignore que c'est moi qui lui ai parlé. »

Je lui obéis , sans me donner alors le temps de réfléchir ; je pris lord Walsingham par le bras , et le menai près de son fils qui donnait des signes de vie. Nous passâmes une nuit pénible ; mais, avant le jour, le petit Hides était hors de danger.

Henry était plus malade que son fils. Il était aussi ardent que sensible , et sa complexion délicate ne supportait que difficilement l'activité de son imagination. Il s'était mis au lit vers le matin. A neuf heures, je vins le voir ; il me pria de lui amener Lorenzo. Celui-ci ne consentit à venir près du malade qu'avec une sorte de répugnance , qui me surprit.

Henry nous fit asseoir près de son lit. « Vous pou-

vez, lui dit-il, me tirer d'une grande inquiétude, en me disant quel est votre pays et de quelle manière vous fûtes privé de la vue. »

Lorenzo rougit. « Je suis né en Ecosse, j'ai vingt-deux ans, c'est tout ce que je puis vous dire. Le récit des évènements qui ont partagé ma vie n'a jamais été connu que d'un seul individu, qui n'existe plus, et ce triste détail ne doit intéresser personne. »

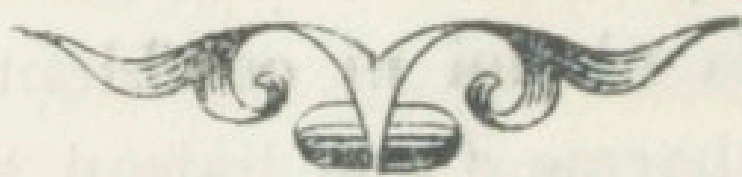
» — Henry et Sidney ne sont donc pas vos amis, reprit lord Walsingham avec le sentiment d'un tendre reproche. Peut-être ma confiance encouragera-t-elle la vôtre, continua-t-il; elle vous prouvera du moins combien sont fortes les raisons qui m'ont porté à vous faire une question qui vous aura paru indiscrete ou peu délicate. Mes parents, mes amis, mon épouse elle-même, ne connaissent rien des chagrins profonds qui ont détruit le bonheur de ma vie; je n'eus jamais ni ami ni confident, je ne connus pas même le charme d'une liaison solide, avant le jour qui m'amena ici Lorenzo et Sidney.

» — Je croyais, interrompit doucement Lorenzo, que M. Billingham avait des droits sacrés à votre confiance. » C'était le chapelain de *Remember-Hill*, homme d'une quarantaine d'années, instruit, éclairé et doué de toutes les vertus qui constituent un saint ecclésiastique; ce qui comprend un parfait éloge.

» Vous avez raison, Lorenzo, reprit Henry; jusqu'ici cependant je n'ai accordé à M. Billingham qu'une confiance indispensable, et rien de plus; mon affection pour vous exige davantage, et me presse de

vous offrir mon cœur. J'aime mieux laisser croire à ma Caroline que je suis heureux, que de troubler sa paix par le récit de mes irréparables malheurs. Vous seul, peut-être, pouvez y apporter quelques remèdes; dans tous les cas, je compte sur une inviolable discrétion. »

Je la lui promis. Lorenzo, abîmé dans ses réflexions, ne lui fit aucune réponse.



IV

HENRY de Walsingham s'exprima ainsi :

« Né avec des passions ardentes , qui se développèrent avec l'âge , élevé dans la religion réformée , je n'avais pas acquis l'habitude de réprimer la violence de mes penchants, et j'en fus presque toujours la victime.

» La comtesse de Walsingham , ma mère , était , par les femmes , d'une branche de la maison espagnole des ducs de Médina. Son père , le comte de Tancredi , l'avait fait hériter de sa haine pour sa propre maison de Médina , avec laquelle il eut des querelles qui se perpétuèrent de part et d'autre jusqu'à la troisième génération.

» J'avais une sœur qui achevait son éducation à Paris. Quand j'eus atteint ma vingtième année , je voyageai avec mon oncle paternel , le comte de Tancredi ; nous allâmes voir ma sœur ; et , pour mon malheur , je vis sa meilleure amie de pension , dona Maria de Médina. Son nom me rappelait toute la rivalité de nos familles, et devait m'apprendre que je ne pouvais jamais songer à elle ; mais je connus en même

temps que j'avois un cœur faible et trop facile ; des passions impétueuses et très-peu d'empire sur elles.

» Je n'osai m'ouvrir à mon oncle , quoique je l'aimasse tendrement. Nous revîmes le duc de Médina et sa fille dans des assemblées, car elle quitta le couvent peu de jours après notre arrivée, son éducation étant achevée.

» Je crus m'apercevoir que mes hommages n'étaient pas dédaignés , malgré les obstacles insurmontables qui s'opposaient à ce que je croyais être mon bonheur. Un soir , dans une réunion , où , en ma présence , on parlait de mariage à dona Maria ; elle répondit de manière à ce que je pusse l'entendre : « Je n'épouserai jamais qu'un homme de ma religion , et qui sera agréé de toute ma famille ; mais , d'un autre côté , je ne me marierai jamais malgré moi. » Ces paroles qui auraient dû me faire voir les barrières à franchir pour arriver à l'accomplissement de mes vœux , ne firent qu'augmenter mes illusions et mes espérances.

» Ce fut dans le même temps que je vis aussi à Paris le marquis Arthur de Rosline. Sa mère et la mienne étaient toutes deux espagnoles et cousines germaines. La première , propre sœur du duc de Médina , avait épousé en premières noces le marquis de Rosline , dont était né Arthur ; et , après la mort de son premier mari , le duc de Salisbury dont elle eut , entr'autres enfants , Caroline , mon épouse , et Hidalla , qui aurait aujourd'hui vingt-deux ou vingt-trois ans.

» Je passai dix-huit mois à Paris, après lesquels on parla du départ du duc de Médina et de sa fille. Je sentis alors combien j'y étais attaché, et je briguai une place de page d'honneur d'un prince de la maison d'Espagne, que le duc devait suivre. Le comte de Tancredi me seconda de tout son pouvoir; mais le duc de Médina nous prévint, et obtint cette faveur pour lord Hidalla de Salisbury, son neveu, frère de Caroline. Cette circonstance aggrava la haine de la maison de Tancredi contre les Médina.

» Je quittai Paris et me rendis en Espagne, avant le départ du duc et de dona Maria. Mon oncle, qui devinait l'état de mon cœur, n'oublia rien pour me distraire. Fervent catholique, il ne laissait pas en même temps de poursuivre un projet, l'objet de tous ses soins et de sa tendresse, je veux dire ma conversion.

» Je ne me sentais pas d'éloignement à seconder ses vues; ma mère, ma sœur et dona Maria, l'objet de mes plus chères affections, étaient catholiques; mais les préjugés de l'enfance, l'attachement de mon père à sa foi, mille motifs humains me retenaient.

» Je blâmai, tout en les partageant, les haines subsistantes entre les maisons catholiques de Tancredi et de Médina. Je connaissais assez leur religion pour savoir combien ces dissensions y étaient contraires; néanmoins, comme la plupart des réformés, je rejetais sur leur culte les fautes de la faiblesse humaine.

» Je parcourus le midi de l'Espagne et le Portugal.

Mon attachement pour la fille du duc de Médina , et la condescendance du comte de Tancredi , me ramenèrent à Madrid , où la première nouvelle que j'appris fut le prochain mariage de dona Maria , pour lequel on n'attendait que l'arrivée du seigneur Hidalla de Salisbury , son cousin.

» Mon désespoir se changea en fureur , et lord Hidalla de Salisbury en fut l'objet.

» J'apprends qu'il est à dix-sept lieues de la capitale ; je n'en dis rien à mon oncle , mais je laisse sur sa table une lettre qui l'instruisait de ma malheureuse passion, de ma douleur, et de ma résolution d'empêcher le mariage de dona Maria ou de mourir.

» Je pars pour*** , petite ville où était alors le duc de Médina avec sa fille ; de là j'envoie un cartel au jeune lord Hidalla , et je vais l'attendre au lieu que je lui avais désigné , qui se trouvait sur la route.

» Deux jours s'écoulent sans recevoir aucune nouvelle. Alors , n'ayant plus la force de maîtriser mon indignation et mon désespoir , je forme un autre projet....

» Oh ! mes amis , que l'homme est faible quand la voix de la religion n'a pas assez d'ascendant pour calmer les passions qui soulèvent et qui agitent son âme ! Qu'on est malheureux quand , dans les grandes épreuves de la vie , on ne porte point ses regards vers le Dieu tout-puissant ! Qu'on se prépare de calamités et de larmes quand , dans les emportements de la jeunesse , on n'est point arrêté par les pensées de la religion et par la crainte des châtimens célestes !

» Voulant absolument me venger et forcer lord Salisbury à courir la chance des armes, je me détermine à l'attendre dans une forêt où l'on m'avait assuré qu'il devait passer dans la soirée. J'étais inconnu ; je séduis, à prix d'or, quelques habitants des environs pour me seconder dans mes desseins.

» Une voiture passe ; je crois reconnaître la livrée du duc de Médina ; j'ordonne à mes gens de la faire arrêter. Ils éprouvent une vive résistance. Des coups de pistolet sont échangés. Pour prévenir de grands malheurs, j'avais encore eu assez de prudence pour ordonner de ne charger qu'à poudre ; mais les misérables que j'étais réduit à employer, n'avaient point tenu compte de mes ordres. Des cris affreux se font entendre. Un des domestiques du duc de Médina est blessé ; le bruit et les coups de feu amènent du secours ; mes lâches complices m'abandonnent ; et seul, en proie aux plus cruelles agitations, et dans une effervescence qui tient du délire, je suis arrêté, garrotté..... et j'étais déjà depuis vingt minutes dans un cachot des prisons de^{***}, quand je pus me rendre un compte exact de ce qui s'était passé.

» Mon jugement ne se fit pas attendre. Je comptais sur une mort prompte, et qui aurait mis fin à mes maux. Je fus condamné à perdre la vue et à une prison perpétuelle.

Lorsqu'on vint m'apprendre mon sort, j'avais passé sept jours dans une cruelle incertitude. Les approches de la mort m'avaient dessillé les yeux. Les tendres exhortations et les conseils du comte de Tan-

credi se retracèrent à ma pensée ; je commençai à songer sérieusement à l'éternité qui allait s'ouvrir devant moi. J'étais dans ces réflexions , lorsque la nouvelle destinée qu'on vint m'annoncer me jeta dans un violent désespoir ; je n'avais vu personne que le geôlier et deux commissaires qui m'avaient interrogé ; je n'avais rien nié ; ma sentence était juste, mais j'aurais préféré la perte de la vie à celle de la vue et de la liberté.

» Privé d'armes , je frappai violemment ma tête contre les murs de mon cachot ; j'aurais voulu pouvoir m'écraser sous ses ruines... Un jour et une nuit, qui me parurent un siècle , s'écoulèrent....

» Vers trois heures du matin , ma porte s'ouvrit avec fracas ; je frémis. Elle se referma aussitôt. Un pas indécis et léger se fit entendre ; quelqu'un s'approcha de moi et prit ma main.

» La lune laissait pénétrer ses rayons sur une des murailles de ma prison, par une petite fenêtre grillée qui était contre le plafond ; mais elle n'éclairait pas l'intérieur : Je distinguai avec peine une personne à genoux et penchée vers moi. J'étais sur un mauvais lit , où je n'avais pu fermer l'œil depuis trente-six heures que mon arrêt m'était connu.

» Jamais je n'oublierai la douceur et l'expression de la voix qui vint pénétrer mon cœur. « Henry, me dit l'étranger , où est ta religion ?... Dieu est encore ton père , c'est lui qui m'envoie vers toi !

» — Grand Dieu ! m'écriai-je en me levant rapidement , la compassion et l'humanité s'introduiraient-

elles encore près de moi ?.... Mais qui peut me sauver du sort affreux qui m'est réservé ?.... A vingt-deux ans perdre la lumière et la liberté pour toujours '...

» — Rien n'est pour toujours ici-bas, me dit-il doucement ; mais vous n'êtes pas de ma religion , vous ne pouvez éprouver les consolations sans nombre qu'elle offre aux plus grandes infortunes.

» — Il n'y a plus de consolations pour moi.

» — Plus de consolations ?

» — Ni de religion , repris-je hors de moi , je veux mourir.

» — Et si Dieu vous conservait la liberté et la vue , vous en serviriez-vous pour ne plus résister aux lumières de la vérité , pour lui consacrer une vie que lui seul peut vous ravir ?...

» — Ah ! je l'ai promis , et j'en réitère ici la promesse solennelle , m'écriai-je , si , par un effet de sa puissance , ce Dieu des catholiques, qui me fut peint si bon et si compatissant pour nos misères , veut me sauver ; j'embrasse cette religion , qui , plus sainte et plus parfaite, me mettra en état de le mieux servir..... Oui , je vous promets de vivre et mourir catholique.

» L'étranger appuya son front sur ma main et garda un long silence. Puis se relevant avec feu : — Il n'y a pas un moment à perdre , me dit-il ; prends mes habits, donne-moi les tiens, je n'ai rien à craindre et n'ai qu'une grâce à te demander. Tiens ta promesse, et quand tu pourras aller à Bayonne , ou si tu traverses cette ville en retournant dans ta patrie , in-

forme-toi du signor dom Silva, adresse toi à lui pour affermir ta foi ; c'est un jeune et saint ecclésiastique. Dis-lui alors que son ami Hida marche dans la voie qu'il lui a tracée, et qu'il espère, avec le secours d'en haut , ne s'en écarter jamais.

» En achevant ces mots , il passa autour de mon cou un ruban auquel il attacha une petite croix. — Ne te sépare jamais de ce gage de mon amitié , ajouta-t-il ; *je l'ai reçu d'un frère que j'aime tendrement* , lorsque je n'étais pas encore catholique. En fixant tes regards sur cette croix , tu te souviendras que la souffrance est le chemin du ciel, et qu'à l'exemple de son divin modèle , le vrai catholique doit être humble , patient, fidèle et résigné.

» Donnez cette bourse au geôlier , continua-t-il en m'en remettant une pleine d'or , et fuyez loin de cette ville. Le comte de Tancredi n'est plus à Madrid, mais vous le trouverez à l'auberge du village *** , où il est blessé.

» J'étais à genoux devant mon libérateur ; je voulais lui faire des questions. Pour toute réponse , il me pressa dans ses bras avec une expression que je ne puis rendre ; puis , s'en arrachant , il alla frapper rudement à la porte. Le geôlier vint l'ouvrir et me prit par la main. Je lui remis la bourse ; et , m'enveloppant dans le manteau dont j'étais couvert , je sortis de cette horrible demeure, frémissant d'y laisser mon généreux libérateur , mais ne doutant pas qu'il n'eût qu'à se découvrir pour être mis en liberté.

» Arrivé au village indiqué, je fus saisi d'une pro-

fonde douleur en apprenant que le comte de Tancredi , attaqué par des assassins dans une forêt voisine , avait été conduit fort blessé à l'auberge et venait d'expirer ,

» Ses gens me dirent qu'un jeune seigneur , qui avait passé la nuit près de lui , avait annoncé en partant que je viendrai le remplacer incessamment ; je demandai le nom de celui-ci , que personne ne put me dire.

» On m'apprit aussi que lord Hidalla de Salisbury avait été assassiné le même jour par les mêmes brigands. Je donnai des ordres pour que le corps du comte de Tancredi fût transporté à Tolède dans sa famille , et n'osant prolonger d'un moment mon séjour dans une province si funeste pour moi , je partis pour Bayonne.

» Arrivé à V.... , j'étais dans mon hôtel , lorsqu'un officier espagnol , qui m'avait vu en France , m'aborda. — Vous savez , me dit-il l'horrible malheur arrivé au duc de Médina ?

» — Non ; que voulez-vous dire ?

» — Mais.... c'est-à-dire à sa fille unique , dona Maria.

» Alors il me raconta l'évènement dont j'étais moi-même l'auteur ; il ajouta : « On n'a pas découvert jusqu'ici le nom du coupable ; et toute cette affaire est enveloppée d'un mystère profond , qu'on ne découvrira probablement jamais , puisque l'inconnu a succombé , m'a-t-on dit , pendant l'exécution de la sentence qui le condamnait à perdre la vue. Dona Maria ,

de son côté, paraît avoir été ému d'une manière extraordinaire par tous ces évènements ; car elle a fait une maladie grave, à la suite de laquelle sa raison fut totalement aliénée. Je l'ai vue depuis ce malheur ; elle est fort pâle, sa physionomie est toujours calme et touchante ; elle ne pleure pas, mais elle a, dans son délire, quelque chose de triste et de sombre qui inspire la plus grande compassion.

» L'officier parla encore long-temps ; je ne l'entendais plus ; il me quitta sans remarquer l'état affreux où m'avait jeté son récit. La mort de mon libérateur, une mort cruelle qu'il n'avait soufferte que pour moi, m'occupait seule et me rendait comme insensible à la triste situation de l'infortunée dona Maria. Je m'enfonçai dans une allée écartée du jardin, et me jetant sur un banc, je me livrai à toute ma douleur. »

Henry s'arrêta, couvrit de ses mains son visage inondé de larmes : « *O Dieu*, dit-il d'une voix entrecoupée, *toi seul m'as soutenu !....* »



V

APRÈS un silence de quelques instants, Henry reprit en ces termes : « Je vous ai déjà exposé la violence de mon caractère ; j'essayai cependant , par respect pour la mémoire de mon bienfaiteur , de me résigner à mon sort. Je disposai tout pour continuer ma route , mais une fièvre maligne me retint deux mois à V..... Dès que je fus rétabli , je partis pour Bayonne ; ma dernière consolation était d'accomplir la promesse qu'Hida avait reçue de moi , et de rapporter son souvenir au signor dom Silva.

» Dès mon arrivée , je m'informai de ce seigneur , et je fus aussi surpris que charmé de trouver en lui un jeune homme de quelques années de plus que moi. Sa physionomie était angélique : issu d'une des premières familles du Portugal, il avait embrassé la pauvreté évangélique par choix. Ce spectacle me toucha , et plus encore sa conversation douce et persuasive. Je lui dis que depuis deux ans je combattais le désir d'embrasser sa religion , et qu'enfin une ferme détermination m'avait amené dans cette ville , parce qu'un de mes amis m'avait conseillé de m'adresser à lui.

» Je lui demandai alors s'il se ressouvenait d'un jeune homme appelé Hida. — C'est une bien belle âme, dit-il, Dieu a voulu se servir de moi pour le ramener dans la vraie Eglise; mais, depuis plusieurs mois, je n'ai plus de ses nouvelles, j'espère qu'il a persévéré.

» Une pâleur mortelle me couvrit le visage. Dom Silva me fit asseoir; je fondis en larmes. Embarrassé de l'état où j'étais, je lui appris que je relevais de maladie, ce qui me rendait encore très-faible, et que plus tard je lui parlerais avec toute confiance des chagrins que son discours m'avait rappelés. Il m'engagea à loger chez lui, et le fit d'une manière si instante et si affectueuse que je ne pus m'en défendre. Il occupait une jolie petite campagne près du port; ce qui pouvait en diminuer l'agrément, était le voisinage des galériens, dont le bain touchait sa maison. Lorsque je lui en fis l'observation : « C'est exprès pour cela, que je me la suis choisie, dit-il; c'est une de mes jouissances d'être à portée d'offrir des secours et des consolations spirituelles à des infortunés privés de tout et condamnés aux fers. »

» Cette réponse me fit connaître l'âme du signor dom Silva, et redoubla mon estime pour sa religion. Il me donna un appartement près du sien; le soir, dès que j'y fus seul, je me jetai à genoux, et, pour la première fois, faisant le signe de la croix, je pris dans mon sein le petit crucifix d'Hida. Il devait avoir appartenu à une famille distinguée; la croix était composée de cinq pierres de saphir, le Christ était

en or, et les petits clous qui l'attachaient en brillants. Je couvris de baisers ce gage de mon salut éternel, et qui était en même temps un don de celui qui m'avait sauvé en ce monde. Une douce lumière se répandait dans mon cœur; la foi commençait à l'éclairer et me promettait toutes les consolations qu'il n'appartient qu'à elle seule d'apporter aux plus grandes afflictions.

Le lendemain, en voyant dom Silva, je lui demandai sa bénédiction; et, me jetant à ses genoux, je lui fis la confession de toute ma vie avec une profonde douleur et un sincère repentir, le priant de disposer entièrement de moi pour le temps et les circonstances de mon abjuration. J'étais déjà très-instruit de la doctrine des catholiques; dom Silva acheva de m'éclairer; et trois semaines après, je fis mon abjuration, et je participai aux sacrements de l'Eglise avec une ferveur et une satisfaction qu'il ne m'appartient pas de décrire.

» Je n'avais pu me résoudre à instruire dom Silva des rapports que je soupçonnais entre Hida et mon infortuné libérateur; je n'en étais d'ailleurs pas certain moi-même; il ne m'avait pas dit qu'il fût Hida, mais seulement de rappeler celui-ci à dom Silva; ce pouvait être une commission dont il s'était chargé lui-même. Je m'en acquittai donc, sans expliquer dans quel lieu ou dans quelle circonstance j'avais rencontré l'individu qui m'en avait prié, et je demandai en même temps au signor dom Silva quel était ce jeune homme; mais il me répondit que sa

conversion avait été quelque temps secrète, et qu'il lui avait recommandé le mystère de son nom de famille jusqu'à ce qu'il lui eût écrit, ce qui n'avait pas encore eu lieu. Je n'osai presser dom Silva sur cet article qui m'intéressait si vivement; et, fort peu de temps après, une lettre du comte de Walsingham, mon père, me rappela en Angleterre.

» Ce fut avec beaucoup de peine que je quittai dom Silva, que j'aimai parfaitement. Il me permit une correspondance avec lui, qui dura sans interruption jusqu'à sa mort. J'arrivai dans ma patrie inviolablement attaché à la religion catholique, qui m'avait appris à supporter avec résignation mes peines, et à en faire une source de mérites pour l'autre vie et de consolations pour celle-ci. Je trouvai mon père dangereusement malade; il ne survécut que quinze jours à mon retour près de lui. Je ne lui cachai nullement mon changement de religion; et ma mère s'étant jointe à moi pour le convaincre des dangers de mourir dans l'erreur, il eut le bonheur d'ouvrir les yeux à la vérité et de mourir dans la foi catholique.

» Ma conversion avait comblé de joie ma mère et ma sœur Mathilde, qui était revenue à la maison avant moi. Je lui avais mandé la mort du comte de Tancredi, propre frère de ma mère; mais personne au monde ne connaissait rien de mes malheurs, ni même de mon attachement à dona Maria; car mon libérateur n'était plus, ainsi que mon oncle Tancredi, et j'avais retrouvé et brûlé la lettre que je lui avais écrite en nous séparant.

» Seul , pour ainsi dire , au milieu de ma famille , ne voulant m'ouvrir à personne , j'étais mélancolique et solitaire ; je priai la comtesse de Walsingham de se retirer avec nous au château de ce nom , situé dans le nord et très-isolé , afin d'éviter les nombreuses visites qui m'étaient à charge. Elle eut la bonté de condescendre à mon désir , et c'est là que mon âme brisée , renfermée en elle-même , ressentait avec transport les charmes ineffables de la présence d'un Dieu visible aux yeux de la foi , d'un Dieu toujours dans son temple et accessible à toute heure à ses enfants affligés.

» Je reconnaissais , par une douce expérience , combien sont grandes les délices que l'on goûte dans la pratique de la religion catholique : délices que j'avais si long-temps traitées de chimères ou de fruits d'imaginations exaltées , quand ma sœur ou le comte de Tancredi essayaient de m'en donner une idée. Enfin cette religion essentiellement divine , que les protestants regardent comme si peu différente de la leur , ou à laquelle ils n'attribuent que des pratiques extérieures ou minutieuses , m'offrit , dans cette solitude , d'ineffables consolations , et m'apprit insensiblement à goûter une paix peu commune , dans une situation où , sans elle , j'aurais été capable de m'abandonner au désespoir.

» En arrivant au château de Walsingham , j'y trouvai une lettre ; l'écriture m'était inconnue ; elle portait pour adresse : *Au lord Walsingham et ; s'il est absent , pour lui être remise à son retour.* Je l'ouvris et je lus :

« La bénédiction céleste est sur toi ; la vérité a
» éclairé ton cœur. Le terme des longues inimitiés qui
» divisent les maisons de Tancredi et de Médina, et que
» partagent celles de Salisbury et de Walsingham,
» doit encore être ton ouvrage. Accorde cette der-
» nière satisfaction au souvenir de l'amitié d'Hida. »

» Ce billet me causa une grande perplexité. Il était impossible qu'il fût d'Hida lui-même, qui sans doute n'était autre que mon libérateur ; et, d'un autre côté, lui n'existant plus, qui pouvait connaître tout l'empire que ce nom avait sur moi, et ce qui m'était arrivé ?

» Je ne balançai pas à seconder des vues dont ma religion m'imposait un devoir. J'écrivis au duc de Médina, lui exposant que ma conversion et ma religion actuelle me faisaient gémir des différends existant entre nos familles. Je savais qu'il était question d'une terre en Murcie, dont nous étions en possession, et qu'ils prétendaient leur appartenir ; je le priai donc de m'exposer ses droits, lui protestant que j'aimais mieux renoncer à ce bien, que de le posséder injustement.

» Je songeai ensuite à me rapprocher de la famille de Salisbury, dont la duchesse actuelle était née Médina ; elle n'avait plus d'autre enfant du duc de Salisbury que sa fille Caroline, le jeune lord Hidalla ayant été assassiné en Espagne, et le marquis Arthur de Rosline étant né de son premier mariage. Je pensai que la réconciliation se ferait plus facilement par ce dernier. Ma mère secondait mes projets ; nous

allâmes passer quelque temps à ma campagne, qui touchait à celle du marquis, et que, par cette raison, nous n'avions jamais habitée.

» Nous savions que le marquis avait une fort belle galerie presque privée de jour, parce qu'elle n'en pouvait recevoir que d'une muraille qui donnait sur nos promenades, et qu'il préférerait souffrir ce désagrément plutôt que de s'exposer à un refus. Après avoir passé quelques jours à notre campagne, je lui écrivis moi-même, lui mandant qu'ayant appris que sa galerie donnait sur nos avenues et manquait de jour, je le priais d'y faire percer des croisées autant et à quelle hauteur il jugerait convenable. Lord Arthur, qui réunit à beaucoup d'esprit une âme franche et loyale, fut touché de ce procédé, et vint nous faire une visite avec sa sœur Caroline.

» Mathilde lui demanda avec empressement des nouvelles de sa chère dona Maria, et le fit avec une sorte de familiarité qui me surprit. Je m'informai si elle connaissait déjà le marquis, et me souvins en même temps qu'elle l'avait vu plusieurs fois à Paris. Le marquis répondit pour elle qu'en conduisant dona Maria il avait eu, mais rarement, le plaisir de la voir; ensuite il parla de l'infortunée Médina, et nous apprit qu'elle n'existait plus depuis près d'un mois. J'ai su depuis qu'elle avait eu une mort très-consolante, qu'elle avait recouvré sa raison dans sa dernière maladie, et qu'elle avait trouvé, dans la religion, les secours et les forces si nécessaires pour le dernier passage.

» Mathilde devint fort pâle, et, sous prétexte de m'occuper d'elle, je cachai mes larmes et ma douleur. Le marquis ne nous invita pas à voir son château, et j'en devinai le motif. Sa mère l'habitait, et cette dame paraissait la plus inflexible sur l'article de la réconciliation. Mais, comme pour s'en dédommager, il me proposa de venir à une de ses terres, sous prétexte d'y prendre le divertissement de la chasse, j'acceptai, et nous nous séparâmes amicalement.

» Une autre circonstance nous rapprocha tout-à-fait. Ma mère me pressait de me marier; je refusais, sans avoir de vrais motifs à lui objecter. J'écrivis à dom Silva, pour avoir son avis sur l'état que j'embrasserais; et, avant d'avoir une réponse à ma lettre, j'en reçus une, sans aucun timbre qui pût m'indiquer d'où elle venait. Elle contenait ce peu de mots : « Il est temps de fixer tes irrésolutions; la Providence a tout préparé pour l'exécution du vœu le plus cher d'Hida. Unis à ton sort Caroline de Salisbury, et fais le bonheur de ta sœur Mathilde par une double alliance. *Ton ami.* »

» L'écriture était bien la même que le précédent; je fis d'inutiles recherches sur l'auteur de ce billet. Le même jour je proposai à lady Walsingham de demander pour moi la main de miss Salisbury; je lui fis sentir que si cette jeune personne perdait sa mère, le marquis de Rosline l'unirait à un réformé, selon toute apparence. Cette raison toucha sensiblement ma mère, qui approuva mon dessein; le marquis ne fit aucune difficulté; la duchesse de Salisbury

donna son consentement, et ce mariage fut le sceau de la parfaite réconciliation de nos deux familles.

» Peu après mon mariage, Arthur de Rosline demanda la main de ma sœur. La différence de religion arrêtait ma mère; et Mathilde elle-même, quoique son cœur eût dès long-temps apprécié toutes les qualités du jeune marquis, balançait entre le désir de se consacrer au salut d'une âme si chère et la crainte plus fondée de se plonger dans un abîme de malheur. Sa mère sentait la délicatesse de cette situation. Nous avions tout lieu d'espérer que le marquis de Rosline, resté seul protestant au milieu de sa famille, se laisserait éclairer des lumières de la vérité, si elle lui était annoncée par une femme qu'il chérissait, et dont la piété pourrait, plus que bien d'autres, obtenir du Ciel une grace aussi précieuse. D'un autre côté, Mathilde sentait profondément le danger d'une démarche que l'Eglise désapprouve, dont souvent elle gémit et qu'elle ne tolère qu'à des conditions que la partie catholique a rarement la force, le courage ou la possibilité d'accomplir.

» Dans cette cruelle incertitude, elle alla consulter un pieux solitaire de notre famille, qui, seul échappé à la destruction d'une abbaye détruite par les sectaires de John Knox, vivait dans une grotte où l'humble ermitage, élevé par ses mains, était devenu l'asile des malheureux et la consolation des affligés. Il la reçut avec ce visage serein et compatissant que donne le témoignage d'une âme élevée par la contemplation au-dessus de la région des peines et

des vicissitudes humaines ; il l'écouta avec une profonde attention ; et , après un moment de silence , pendant lequel il pria l'Esprit de Conseil , il lui dit : Mon enfant , votre famille a fait bien des sacrifices et des démarches en faveur de la paix et de la charité chrétienne ; pour vous , il vous en est réservé d'une autre nature. Toute votre vie sera une offrande d'abnégation et de renoncement , dont l'unique but et la récompense seront le salut d'Arthur. Vous savez à quels titres il doit m'être cher ; l'amour du sang ne m'égare cependant point aujourd'hui , et je ne vous engagerais à rien , sans l'assurance que le Ciel m'a donnée plus d'une fois , que mes larmes et mes prières seraient exaucées , et qu'une couronne brillante était réservée à mon neveu dans la céleste Sion. Allez , que toutes les bénédictions du Ciel tombent sur vous !.... N'oubliez jamais que le bonheur n'est point pour ce monde , mais que la religion attache un prix infini aux peines que nous souffrons pour notre Dieu. Demandez les dispenses de Rome ; faites-en la règle de votre conduite , et supportez toutes les difficultés de l'état que vous choisirez , en songeant au temps futur où elles seront changées en jouissances stables et éternelles.

» Le veillard se tut , et sans vouloir s'expliquer davantage , il donna sa bénédiction à Mathilde et lui fit signe de retourner au château. Mathilde alors ne nous rendit pas compte de sa visite au respectable cénobite , et ce ne fut que long-temps après qu'elle me la raconta. Elle se contenta des motifs connus qui

pouvaient favoriser son mariage avec Arthur; ma mère y donna son consentement; et, les dispenses étant obtenues, ils furent unis.

» Pour moi, j'aurais été heureux avec la plus vertueuse des femmes, si le souvenir d'une première faute et des maux qu'elle avait causés à dona Maria et à mon libérateur n'eussent répandu sur ma vie une empreinte de malheurs que le temps n'effacera jamais. La religion et ses espérances éternelles peuvent seules me faire supporter mes peines.

» La mort de ma mère, qui eut lieu peu après l'hymen de ma sœur, fut suivie de celle de dom Silva. Sa dernière lettre avait été une félicitation de mon mariage; sa perte me ravit une source de consolations..... Mais cependant mon cœur, déchiré de regrets, n'est ni seul ni abandonné. Un ami plus puissant que tous ceux d'ici-bas, celui-là seul qui dispose des évènements heureux ou malheureux, veilla sur moi, reçut mes larmes, et promit à mon repentir le pardon de mes égarements. J'ai donné à mon premier fils le nom d'Hida, ce qui contribue à me le rendre plus cher. Hélas! si je dois le perdre aussi, que les arrêts du Ciel s'accomplissent; mais que l'Etre immuable, qui l'appellera à lui, daigne donner à son malheureux père la force de se soumettre à sa sainte volonté, et de bénir ses décrets adorables jusqu'au dernier instant de sa vie! »

VI

HENRY avait terminé son récit. Lorenzo, le visage couvert de ses deux mains et penché sur le bord du lit, ne nous permettait pas d'observer les diverses impressions qui partageaient son âme. « Jugez, ajouta lord Walsingham, de l'émotion que me causa le chevalier Lorenzo (du moins je pense que c'était lui) en m'adressant l'autre soir presque les mêmes paroles qu'Hida m'avait dites dans la prison où d'autres motifs m'avaient jeté dans un semblable désespoir. Non-seulement ses paroles..... mais le son de sa voix..... D'ailleurs les circonstances sont si extraordinaires ! Privé de la vue, inconnu et voulant l'être..... »

L'entrée du marquis de Rosline nous interrompit. Sur le lit d'Henry était resté ouvert le premier billet anonyme qu'il avait reçu et qu'il m'avait montré. Lord Arthur, après s'être informé de l'état de son beau-frère, le vit, et le prenant.....

« Est-ce à vous, me dit-il vivement, c'est l'écriture de mon frère !.... »

» — Votre frère !!!..... Hidalla de Salisbury ?..... C'est impossible, dit Henry avec un grand trouble.

» — C'est cependant le même caractère et sa signature, car il abrégait ordinairement son nom de cette manière. »

Henry pâlit, une vive rougeur couvrit le front de Lorenzo, que j'observais. Henry serrant ma main avec un mouvement convulsif : « Grand Dieu ! Hida serait lord Hydalla de Salisbury alors mon ennemi ! Il faudrait qu'il eût été un ange ! »

» — N'était-il pas catholique ? reprit Lorenzo à voix basse et avec un doux sourire. La charité chrétienne admet-elle des restrictions et des bornes ?

» — O mon bien-aimé frère ! interrompit lord Arthur, qui, plongé dans un sentiment profond du souvenir d'Hidalla, n'écoutait pas notre entretien et ne remarquait pas le trouble d'Henry ; ô mon bien-aimé frère !.... qui de vous pourrait donc me donner des détails de sa mort ?

» — Il doit exister, s'il a écrit ces lignes, reprit Henry ; je les ai reçues long-temps après le bruit de son assassinat près de Madrid.

» — Mais, mylord, demanda Lorenzo en s'adressant à lord Arthur, lui aviez-vous jamais pardonné d'avoir embrassé la religion catholique ? » Quelques larmes brillaient dans les yeux du marquis. « Il aura dû en douter, dit-il avec tristesse, parce que je n'ai jamais répondu à sa lettre sur cet article ; mais, loin de lui en vouloir, je n'accusais que dom Silva, qui l'avait séduit, et jamais il ne m'en fut moins cher.... Mais, Lorenzo, expliquez-vous ; vous l'avez donc rencontré ?.... »

» — Oui; en Espagne, j'ai possédé sa confiance; il parlait fort souvent de son frère Arthur, qu'il n'avait jamais vu.

» — Non, parce qu'il est né lorsque j'étais au collège; et, quand je revins à la maison, il était en voyage avec un parent qui l'avait élevé; mais pouvez-vous l'avoir connu, et quels rapports?....» Le ton du marquis annonçait un doute d'incrédulité qu'il ait jamais pu y avoir quelques relations entre le galérien Lorenzo et le jeune héritier de Salisbury.

Un léger sourire entr'ouvrit les lèvres de ce premier. « Je l'ai connu mieux que vous, mylord, reprit-il, et j'ai approfondi mieux que personne l'attachement qu'il vous conservera jusqu'au dernier soupir.

» — Vous pensez donc qu'il existe?

» — J'en ai la certitude; mais il ne vous sera jamais rendu, il ne reverra plus son frère!..... » Lorenzo appuya sa main sur son front, et, avec un accent qui partait du fond de l'âme : « Dieu puissant! ajouta-t-il plus bas, il t'en a fait le sacrifice, lui rendras-tu ce frère chéri pour l'éternité? Ouvriras-tu les yeux d'Arthur aux rayons de l'immuable vérité?..... »

« — N'a-t-il pas été attaqué entre Madrid et ****? demanda Henry, toujours dans le plus grand trouble.

» — Oui, attaqué, blessé, mais il n'est pas mort.

» — Et aujourd'hui, quel lieu, quel climat habite-t-il? quel sort est le sien?.... »

» — Il est heureux? heureux du bonheur de ce qu'il aime.»

» — Vous savez où mon frère existe, et vous m'en

feriez un mystère, s'écria vivement le marquis en saisissant la main de Lorenzo. » Celui-ci serra la sienne et la pressa avec feu contre ses lèvres. « Laissez-moi respecter un secret inviolable, ô lord Arthur, un secret qui doit mourir avec moi. » Puis il me dit que notre conversation exposait la santé de lord Henry; et, se retirant sous ce prétexte, il alla à la chapelle, où, l'ayant suivi, je le vis baigné de larmes et priant avec une ferveur extraordinaire. Il y demeura jusqu'au dîner.

Henry vint à table; son fils était très-bien et fort gai; le repas se passa néanmoins fort silencieusement; le marquis était absorbé dans ses réflexions, Henry souffrant, milady Walsingham inquiète, et Lorenzo assez abattu.

Vers la fin du dîner, le petit Hida sauta sur les genoux de son père; et, s'efforçant de l'amuser par mille petites folies, il tira hors de son sein la petite croix de saphir et la lui demanda. Lord Walsingham la lui fit baiser, lui disant avec une douce gravité : « Ce n'est pas un joujou, mon enfant, c'est une croix; voyez, c'est l'image de Jésus-Christ, qui a tant souffert pour nous. » L'enfant la baisa avec un respect qui me charma.

Le marquis de Rosline s'arrachant rapidement à ses réflexions : « De grace, cher Henry, de qui pouviez-vous tenir ce crucifix ?....

» — Le connaissiez-vous ? Celui qui me l'a donné l'avait reçu d'un frère tendrement chéri.

» — C'était donc mon malheureux Hidalla. Comment et dans quelle circonstance?....

» — Il m'est impossible, répondit Henry vivement ému, de vous cacher plus long-temps.... »

A ces paroles, Lorenzo saisit sa main avec feu ; et d'un ton ferme et imposant : « Souvenez-vous, Henry, que ce secret n'est pas le vôtre, et ne violez pas une promesse sacrée déjà trop peu respectée.

» — Qui donc vous a mis au fait, reprit Henry, d'une circonstance la plus secrète de ma vie?

» — N'importe, je la connais, et vous conjure au nom d'Hida....

» — Vous voulez, Lorenzo, l'empêcher de m'instruire du sort de mon frère!.... » Lord Arthur mit dans ses paroles une sorte d'emportement qui m'alarmait, car je connaissais son extrême vivacité. « Son sort, Henry l'ignore aussi bien que vous; et la circonstance de sa vie, qu'il voulait vous découvrir, ne vous l'eût pas fait connaître et doit demeurer ensevelie dans nos cœurs. »

Pendant ce discours, moi, qui voyais qu'Hida, la généreuse victime sacrifiée pour Henry, n'était autre que le frère du marquis, j'éprouvais toute l'angoisse qui remplissait l'âme de lord Walsingham, au souvenir des malheurs dont il avait été la cause.

» — Il vous a donné cette croix, reprit le marquis avec l'expression d'une profonde tristesse, peut-être ne voulait-il plus rien de son frère?....

» — Ah ! n'outragez pas sa tendresse, interrompit vivement Lorenzo, il devait alors se séparer de ce

crucifix ; *mais la chaîne de vos cheveux qui le suspendait ne l'a jamais quitté un seul instant , et il la portera jusqu'à son dernier soupir. »*

Lorenzo se tournant alors vers moi : « Ne trouvez-vous pas, me dit-il , que l'expression de ce Christ est inimitable ; plus on l'approfondit , plus on se sent pénétré du sentiment de résignation et de paix qu'il inspire.

» — Vous n'avez donc pas toujours été aveugle , vous l'avez donc vu , Lorenzo ? dit Arthur.

» — Oui , lorsqu'Hidalla le portait.

» — Et peut-on savoir où votre liaison avec mon frère a commencé , et quelles circonstances vous ont rapprochés ? »

Lorenzo sourit. « Je me suis souvent trouvé à Paris aux cercles du duc de Guise , lorsqu'il y était , et l'ambassadeur d'Espagne , avec qui j'étais fort lié , était aussi son intime ami. »

Le marquis jeta sur moi un regard de surprise ; nous savions seuls dans quelle situation nous l'avions trouvé. Après un long silence : « C'est une barbarie de votre part , s'écria lord Arthur, vous savez où vit, où est mon frère ; je donnerais mille vies pour le serrer un moment dans mes bras, vous me refusez cette jouissance , est-ce là le prix....

» — De vos bienfaits ? reprit Lorenzo.

» — Non , ajouta lord Arthur, dont l'âme était aussi grande que généreuse, mais de mon affection ; je n'ai rien fait pour vous : j'ai voulu acquérir un ami que j'estime et que j'aime, et que j'espérais devoir s'in-

téresser à mon bonheur, comme je désire le sien.

» — Epargnez-moi, reprit Lorenzo d'une voix très-altérée, ô Arthur... si vous aimez votre frère.... » Une pâleur mortelle couvrit son visage, je vis qu'il se trouvait mal; nous lui prodiguâmes de prompts secours et le conduisîmes à sa chambre, où je restai seul près de lui.

Il était fort calme; je lui lus, sur sa demande, le 15^e chapitre du iv^e livre de l'imitation de Jésus-Christ. Nous passâmes une partie de l'après-dîner ensemble. Vers les cinq heures, je lisais cet ouvrage des contradictions de nos églises, lorsque tout-à-coup je vis le marquis debout, derrière moi, les bras croisés sur sa poitrine. Depuis quand était-il là? ce fut la première question que je fis à moi-même.

Au moment de ma surprise, il m'ôta le livre des mains, et lut le titre; puis, le jetant à terre avec emportement: « C'était donc là le prix que vous réserviez à mes bontés, traître Lorenzo! Séduire mon pupille, lui faire à loisir prendre le poison de vos superstitieuses erreurs, porter le trouble et la discorde dans sa famille et la mienne; est-ce là la reconnaissance que j'avais lieu d'attendre d'une âme que j'estimais susceptible de délicatesse et d'honneur? »

La colère du marquis altérait sa voix: « Devais-je éloigner avec tant de soin, continua-t-il, tous ceux qui pouvaient séduire l'innocence de Sidney, le confier à vous seul, me fier à vos mœurs, que j'aurais pu croire sans témérité.... »

Il s'arrêta un moment, et j'admirai depuis que,

tout hors de lui-même qu'il était, il n'insulta pas personnellement Lorenzo, et n'abusa point de la connaissance qu'il avait de l'humiliante situation où nous l'avions trouvé.

» Enfin je me reposais sur votre honneur, reprit-il avec une nouvelle véhémence.

» — Ai-je altéré ses mœurs ou corrompu son innocence ? répondit doucement Lorenzo.

» — Vous avez fait plus, s'écria Arthur, dont la colère croissait à chaque instant, vous avez troublé sa foi ; vous avez fasciné son esprit par les faux charmes d'une doctrine erronée ; peut-être déjà vous avez détruit le bonheur de toute sa vie ! Oui, Lorenzo, vous avez perdu sans retour mon estime et ma confiance. Rien ne vous sera refusé ; mais Sidney ni moi ne vous reverront jamais !.... »

A ces paroles, Lorenzo se précipita aux genoux du marquis : « Arthur, s'écria-t-il avec l'expression la plus forte, enferme-moi dans quelque cachot, prive-moi de la liberté, j'en ai fait le sacrifice avant ce jour ; prive-moi de tout, mais laisse-moi quelquefois encore espérer ta présence, entendre cette voix chérie ; mon plus grand bonheur ici-bas, ô Arthur !.... »

Il laissa tomber ses bras qui entouraient les genoux du marquis de Rosline, et demeura sans mouvement à ses pieds. Je voulus me pencher vers lui. Lord Arthur me repoussa avec indignation. « Je ne veux plus que vous l'approchiez, me dit-il avec une violence qui m'effraya. » Arthur avait un excellent cœur ; mais il ne savait pas maîtriser l'impétuosité de son

caractère , et je l'avais vu rarement dans une aussi grande exaspération.

Je demeurai debout , le considérant en silence. Il prit un verre d'eau , en jeta sur son visage ; et, ce secours étant inutile , il écarta ses vêtements pour lui donner de l'air. J'allais ouvrir une croisée quand, tout-à-coup, le marquis m'appela avec un trouble et une altération qui me saisirent : je volai à lui.

Plus pâle que Lorenzo , il me fit signe de sonner son domestique ; et, prenant mon ami dans ses bras, il le posa sur son lit. Je le suivis, tremblant que Lorenzo n'existât plus, et j'observai lord Arthur avec une inexprimable anxiété.

Il le pressait contre son cœur. « Reviens à toi, dit-il avec l'accens du désespoir, reviens pour moi ! rends-moi ce que j'ai de plus cher au monde !..... Grand Dieu ! continua-t-il, ô Lorenzo !.... quel nom te donnerai-je ! dans quel état m'es-tu rendu ! ! !.... »



VII

Nous étions occupés à prodiguer nos soins à Lorenzo , lorsque lord Walsingham entra. Ne sachant à quoi attribuer le trouble où il nous voyait, il s'approcha du lit. Lorenzo entr'ouvrit les paupières ; le marquis s'éloigna un peu et le contempla quelque temps en silence. « Suis-je seul?..... dit Lorenzo. » Lord Arthur nous fit signe de ne faire aucun mouvement. « Oui, seul, encore séparé de tout, continua Lorenzo. Ta volonté est sainte, ô Dieu puissant, à qui j'ai offert jusqu'au dernier souffle de ma vie ! que ton nom adorable soit béni ! Je me remets entre tes mains, tu ne m'abandonneras jamais. Sidney, Henry... et vous, Arthur, l'être ici-bas le plus cher à mon cœur, c'est donc vous!.... Mais non, c'est mon ouvrage, je ne dois rien regretter.... » Puis, couvrant son visage de ses deux mains : » Je ne suis sans doute plus chez Henry !.... peut-être seul pour toujours!.... ou dans des mains inconnues. O Dieu, je te bénirai encore ; tu m'as du moins laissé connaître Arthur, et donné des souvenirs qui embelliront le reste de ma vie. » il se jeta à genoux sur son lit :

« Pardonne, continua-t-il, et reçois des pleurs qui ne peuvent t'offenser. »

Il fondit en larmes ; le marquis le prit entre ses bras , l'y pressa long-temps sans pouvoir proférer une parole ; à la fin, faisant un effort pour renfermer toutes ses émotions : « Lorenzo, dit-il avec un calme forcé , vous êtes avec moi , vous ne me quitterez jamais. J'ai cependant des droits sacrés à votre confiance ; je la réclame, je l'exige , je vous conjure de me l'accorder. »

Toute l'âme du marquis de Rosline animait ces paroles, dans lesquelles brillaient sa fierté naturelle, sa bonté et la plus tendre affection. « Des droits !... » reprit Lorenzo , ils sont incontestables , mais vous ne les connaissez-pas. Non , lord Arthur , et jamais.... » Il paraissait, en parlant, éprouver encore les émotions les plus vives. Le marquis l'étendit sur le lit , le pria de prendre un peu de repos : « Soyez sans inquiétude, ajouta-t-il, je ne vous affligerai plus, conservez-vous pour moi , c'est ma seule et unique prière. » Il sortit avec Henry , me priant de rester près de Lorenzo , ce qui mit le comble à la surprise que me causait sa conduite,

Nous nous réunîmes à l'heure du souper ; Lorenzo dormait paisiblement ; le marquis était triste et pensif. « Voudriez-vous me dire , demanda-t-il à Henry, comment vous avez connu mon frère lord Hidalla de Salisbury , et si vous n'avez aucun souvenir de ses traits ?

» — Je voudrais pouvoir vous donner des détails ,

mon cher Arthur, mais ils se réduisent à peu de chose. Je n'ai jamais vu Hidalla, je l'ai moins connu encore, la seule entrevue que nous eûmes ensemble a eu lieu dans un endroit privé de lumière, il m'a rendu un service important, car je lui dois la vie et plus encore. Du reste, c'est vous qui m'avez appris que les deux billets que j'ai reçus depuis viennent de lui. »

Le marquis remercia son beau-frère et parla promptement d'autre chose. Sur la fin du souper, il annonça à Henry qu'il avait mandé à la marquise de Rosline, son épouse, de le joindre à *Remember-Hill*, ce que le comte de Walsingham apprit avec d'autant plus de plaisir, qu'il chérissait sa sœur, et que Caroline et Mathilde étaient extrêmement liées.

J'allai voir Lorenzo avant de me retirer; il s'éveilla; je lui dis que la marquise allait venir nous rejoindre; il changea de couleur: « Je ne puis absolument voir cette dame, me dit-il, je la connais parfaitement, et j'ai des raisons essentielles pour éviter sa rencontre. » Je m'empressai de lui promettre qu'il pourrait garder une entière solitude, car je le voyais très-ému. Ensuite je lus quelque temps près de lui, et il se rendormit légèrement. J'en profitai pour aller trouver lord Arthur, afin de lui demander que Lorenzo ne vît point son épouse. « Je m'y attendais, répondit le marquis avec un profond soupir, mais je sais déjà tout ce qu'il veut me cacher: tranquillisez-le, promettez-lui tout, veillez à ce que rien ne l'affecte; je donnerai ma vie pour le rendre heureux.... »

Ensuite, me faisant asseoir près de lui, et prenant

ma main : « Vous méritez des reproches , Sidney ; vous avez manqué de confiance envers votre meilleur ami, vous avez fait ce que vous saviez être contraire à votre devoir ; et , quand nous agissons contre notre conscience , la première suite de cette faute est la défiance envers ceux que nous devons respecter et qui nous dirigent. Je vous pardonne cependant , et j'excuse le zèle de votre malheureux ami ; j'espère au moins que vous me direz, du fond de votre âme , si ces lectures vous ont fait quelque mauvaise impression.

« — Mauvaise, non sans doute, mylord , et je vous avoue que peut-être ce livre ne m'en aurait fait aucune sans la conduite angélique de Lorenzo et de l'édifiante famille de lord Henry. Celui-ci , en particulier, m'a parlé de sa conversion, de plusieurs positions affreuses où il s'est trouvé , et j'ai senti qu'il lui avait fallu une force extraordinaire et une vertu plus que médiocre pour pouvoir s'y soumettre avec résignation. La manière admirable dont Lorenzo souffre , à son âge , la privation de toutes les jouissances de la vie , ne peut lui être inspirée que par une religion sainte et vraie. Si vous l'observiez dans le sanctuaire , absorbé dans la présence de son Dieu, vous penseriez comme moi, et vous voudriez , au moins , vous éclairer. C'est mon dessein, mais je ne l'ai encore communiqué à personne, voulant , mylord, vous consulter auparavant.

» — Je ne vous blâme pas, Sidney, j'aime votre confiance , et je l'apprécie d'autant plus que je la considère comme nécessaire à votre bonheur. Vous

êtes jeune, mon cher enfant, et sans expérience ; où trouverez-vous des conseils plus désintéressés que ceux que vous offre ma tendresse ? Je veux vous prouver combien votre franchise me touche, en vous ouvrant aussi mon cœur. Vous avez dû remarquer le changement subit de ma conduite envers Lorenzo ; vous ne m'avez fait aucune question ; j'aime à croire que la délicatesse et non la crainte a été la cause de votre silence. Au moment où je voulais lui rendre l'usage de ses sens, j'ai découvert à son cou la chaîne de mes cheveux que, peu d'heures auparavant, il m'avait assuré n'avoir jamais quitté Hidalla. Jugez de mon trouble, de ma douleur et de ma joie. Je ne serai néanmoins convaincu pleinement que lorsque mon épouse, qui a connu particulièrement mon frère en France, l'aura vu. La résolution de Lorenzo d'éviter sa présence confirme tous mes doutes. »

J'étais si pénétré de la confiance du marquis, que je pressai ses mains contre mes lèvres, sans pouvoir lui répondre. Il était aussi ému que moi, et nous nous séparâmes, l'esprit et le cœur préoccupés de tout ce dont nous venions d'être témoins.

Je dormis peu ; le lendemain, je passai presque toute la journée près de Lorenzo. Le soir du jour suivant, lord Walsingham me pria de venir souper à la salle à manger ; ma sœur, la marquise de Rosline, étant arrivée.

Je fus présenté à Lady Mathilde ; elle était à peine âgée de vingt-deux ans, parlait le français et l'italien avec beaucoup de goût, et réunissait tous les talents

d'une brillante éducation française. Son époux l'aimait, la respectait, et il était payé d'un juste retour; elle se livra aux transports de la joie la plus vive en revoyant Arthur, Henry, et les enfants de celui-ci, qu'elle ne connaissait pas; puis, prenant dans ses bras le petit Hida: « O mon Dieu! dit-elle à demi-voix, combien il me rappelle Hidalla! » Ces paroles me confirmèrent dans mes doutes sur Lorenzo, car j'avais été frappé de sa ressemblance avec le fils aîné d'Henry; mais attribuant cette idée à mon imagination, je n'avais point voulu la communiquer.

Le lendemain matin, j'étais près de mon ami à lire lorsque le marquis entra avec son épouse; il me fit signe de n'en rien témoigner; elle était prévenue, elle considéra long-temps Lorenzo, ses yeux se remplirent de larmes; et, faisant connaître à Arthur que ses doutes n'étaient que trop bien fondés, elle sortit de l'appartement pour dissimuler sa profonde douleur.

Le marquis, s'asseyant près du lit de son frère, prit sa main: « Lorenzo, lui dit-il avec une forte émotion, il n'est plus temps de feindre et de renfermer ma tendresse et ma peine. Mon cœur se refuse à vous donner encore ce nom étranger, puisque j'ai retrouvé en vous l'objet de mes premières affections, mon Hidalla, mon frère!..... La chaîne de mes cheveux et le témoignage de Mathilde, qui vous a vu, ne me permettant plus d'en douter, il ne me reste qu'à obtenir de vous une confiance que vous ne pouvez me refuser sans barbarie, un aveu entier de vos mal-

heurs et des circonstances qui vous ont réduit dans l'état où je vous trouve. Si la jeunesse t'a égaré, ô mon frère, ouvre-moi ton âme, et ne crains rien ; toute excuse et tout pardon sont au fond de mon cœur, brisé de douleur à l'idée de ce que tu as souffert. »

En achevant ces mots, il appuya son front sur la main de Lorenzo, qu'il mouilla de quelques larmes. Celui-ci, jetant ses bras autour de lui : « Le Ciel est plein de miséricorde et d'amour ! Que le Dieu de toute bonté soit à jamais béni !..... Je ne mérite pas ce bonheur ; mais puisqu'il me l'envoie, je ne résisterai plus à la jouissance ineffable de vous presser contre mon cœur et de vous appeler *mon frère* ! Quant à ma confiance, elle sera entière. Elle vous est due ; je ne passerai sous silence que le nom des personnes que mon récit pourrait compromettre. » Le marquis de Rosline l'embrassa ; et, le trouvant fort agité, il l'engagea à se reposer, lui promettant que plus tard nous nous rassemblerions dans son appartement ; car depuis deux ou trois jours, il avait eu fréquemment la fièvre, et sa santé souffrait évidemment des vives et nombreuses émotions qu'il avait éprouvées.

VIII

APRÈS le départ de lord Arthur, Lorenzo donna un libre cours à ses larmes, ce qui le calma ; et , s'assurant que nous étions seuls : Je vais, me dit-il , puisque lord de Walsingham vous a instruit d'une partie de mon histoire , vous en faire le détail entier. » Je lui témoignai tout le prix que j'attachais à sa confiance. Il commença en ces termes :

« La marquise de Rosline, ma mère , était veuve depuis plusieurs années, lorsqu'elle épousa le duc de Salisbury. Elle avait eu , de son premier mariage avec le marquis de Rosline, lord Arthur, qui avait environ six ans lorsque ma mère se remaria; je fus le troisième enfant de cette union, et mon oncle paternel, lord Donavan , demanda de pouvoir m'élever près de lui , voulant me laisser toute sa fortune , car il n'était pas marié. Mes parents y consentirent , et comme ma mère était trop souffrante pour me nourrir , il emmena ma nourrice avec lui en Irlande; et ma première enfance se passa chez sa sœur, dame fort âgée, qui m'éleva avec autant de soin que de tendresse ; je fus mis ensuite à l'université, d'ou je sortis à l'âge

de quinze ans. La protectrice de ma première enfance était morte, et lord Donavan voulait que je voyageasse avec lui. Je n'avais jamais vu mes parents. De toute ma famille, il n'y avait que mon frère Arthur qui correspondait avec moi. Mon frère aîné était mort en bas-âge, ma sœur Caroline élevée dans la religion catholique, et mon père était en voyage depuis l'année qui avait suivi ma naissance. Arthur m'écrivait régulièrement, me donnait beaucoup de conseils et des marques d'un véritable attachement; il m'avait même promis de venir me voir à Glasgow, quand le voyage de lord Donavan dérangerait ce projet.

» J'en éprouvai une vive peine; le désir de connaître Arthur et les témoignages de son affection ayant fixé toute la sensibilité de mon cœur. Après une tournée en France de dix-huit mois, nous allâmes à Bayonne, où lord Donavan devait faire quelque séjour; nous logeâmes chez le marquis d'Aranda, qu'il connaissait beaucoup, et où se rassemblait chaque soir la première noblesse de la ville.

» Ce fut chez lui que je connus le signor dom Silva, son frère, jeune homme de vingt-cinq ans environ, depuis peu engagé dans l'état ecclésiastique. Dom Silva me fit un accueil très-bienveillant et me témoigna beaucoup d'affection; souvent nous nous entretenions ensemble en nous promenant dans les vastes jardins de l'hôtel, qui s'étendaient agréablement le long du port, et il se plaisait à me parler de l'Ecosse et de tout ce qui pouvait reposer mes souvenirs sur ce qui était cher à mon cœur.

» Je commençai à sentir le besoin et le charme de l'amitié. J'écrivis à Arthur une lettre toute ardente du désir de le voir, le priant de m'envoyer de ses cheveux et de m'écrire plus souvent ; je lui parlai aussi de dom Silva. Lord Donavan n'approuvait pas ma liaison avec ce dernier, il craignait qu'il ne me parlât de religion, et me recommanda de m'en défier beaucoup et d'éviter toute espèce d'entretien sur cet article. Je le lui promis avec d'autant plus de facilité que jusqu'alors dom Silva ne m'en avait pas dit un mot.

» Chaque jour fortifiait une liaison qui me faisait goûter une douceur qui jusque-là m'avait été inconnue. Un soir, en traversant une galerie, je remarquai un tableau qui représentait les âmes du purgatoire, au milieu des flammes, tendant les bras à la sainte Vierge Marie qui, sur des nuages élevés, semblait vouloir briser leurs liens et les délivrer. Ce tableau me rappela vivement un songe singulier que j'avais fait étant à l'université, et dont j'avais été trop frappé pour en perdre le souvenir. Je m'étais vu tout-à-coup entouré d'une multitude de précipices, dont mon œil ne pouvait sonder la profondeur et d'où sortaient des tourbillons de flammes. Une seule petite planche jetée entre ces abîmes me soutenait encore et tremblait déjà sous mes pas, lorsqu'un moment après une brillante lumière s'offrit à moi dans l'éloignement. Une espèce de temple, sous une enceinte voûtée et magnifiquement éclairée, frappa mes regards au-delà de ces précipices. Faisant un effort

extraordinaire, je m'élançai jusque dans cet asile inviolable, où, délivré de tout péril, comblé de joie et plein d'assurance, je m'éveillai. Jamais ce rêve ne s'effaça de ma mémoire. Dom Silva m'ayant joint dans la galerie où je m'étais arrêté, je le lui racontai. — On pourrait en tirer une allégorie bien simple, me dit-il. Et, sans s'expliquer davantage, il détourna la conversation.

» Le lendemain matin, nous nous promenions au jardin, avant le déjeuner; dom Silva tenait un livre qu'il ferma en me voyant, et nous marchâmes quelque temps en silence. Il paraissait fort préoccupé; néanmoins il s'arracha deux ou trois fois à ses réflexions pour me faire remarquer le lever du soleil et la nature qui s'offrait sous un point de vue enchanteur. Puis, après encore une longue pause : « Avez-vous jamais pensé sérieusement, mon cher Hidalla, que vous aviez une âme?.... »

» Cette question, et l'air sérieux dont elle était faite, m'arracha un sourire involontaire. — Si j'avais pu l'ignorer, repris-je avec affection, notre liaison me l'aurait appris.

» — Et croyez-vous, ajouta-t-il, qu'elle soit inférieure ou supérieure à votre corps?

» — N'est-elle pas immortelle, et lui sujet à la destruction?

» — Cela est vrai, répondit encore dom Silva; mais il me semble que vous jugez ce dernier digne de tous les soins et de tous les sacrifices, et que votre

âme vous paraît en mériter peu, car afin que faites-vous pour elle?....

» Je rougis, en comprenant quelle matière grave et délicate il entamait. Il me serra la main. — Si je vous aimais moins, mon cher Hidalla, je chercherais moins à approfondir votre conduite et vos sentiments; mais je n'aime pas seulement les qualités superficielles de lord Salisbury, je chéris mille fois plus encore cette âme immortelle, appelée à être ma compagne dans la jouissance d'un bonheur ineffable pendant toute une éternité, et je la vois en frémissant égarée, abandonnée, sans appui, sans guide, dans des routes bordées de précipices et entourées d'écueils.....

» Je me mis à rire. — Dom Silva, je sais que les catholiques sont fort pusillanimes et qu'ils tremblent toujours de faire naufrage; mais nous ne sommes pas si inquiets, et je crois qu'il y en a un plus grand nombre parmi nous qui arrivent au port.

» — Quel port ont abordé ceux qui n'étaient point dans l'arche, au temps du déluge universel? dit-il avec un profond soupir.

» — Laissons ce sujet de conversation, interrompis-je vivement, je ne puis vous répondre ni me rendre; j'ai toujours évité toute discussion sur cet article.

» — Hidalla! si le sacrifice de ma vie pouvait t'engager à réfléchir sérieusement, pendant une heure, sur le salut ou la perte de ton âme, je te prouverais si je t'aime.

» Je le regardai avec une surprise toujours croissante, ne pouvant m'imaginer qu'il fût possible de mettre tant de feu, et de prendre si à cœur une chose qui me paraissait très-insignifiante; car j'avais ouï dire que toutes les religions étaient bonnes, et je ne tenais à la mienne que par une sorte d'habitude et d'opinion, que l'on m'avait inculquée dès l'enfance contre tout changement de doctrine.

» Je vis les regards de dom Silva chargés de larmes, qu'il s'efforça de me dérober; nous marchâmes quelque temps sans rien dire et nous rentrâmes pour déjeuner, sans avoir renoué notre conversation et sans en avoir entamé aucune autre. Dom Silva ne prit rien et me dit qu'il ne le pouvait pas; il était pensif; et, malgré moi, je ne pouvais me distraire de notre entretien du matin.

» Vers dix heures, le marquis d'Aranda nous invita à aller voir les galériens. Dom Silva était sorti; nous acceptâmes, avec lord Donavan, plusieurs autres personnes et moi; ce spectacle me toucha beaucoup. Une cloche annonçait une messe qui allait être célébrée dans une chapelle contiguë à leur bague. Ceux qui avaient avancé leur tâche de la matinée pouvaient l'entendre; le nombre en fut plus grand que je ne l'eusse imaginé. On nous offrit d'assister à cette messe ou de parcourir les bâtiments. Le marquis d'Aranda m'engagea à voir la chapelle, ce qui me déterminâ.

» Je fus à la fois surpris et charmé de voir que le sacrifice était offert par dom Silva. Je n'avais jamais vu de temples catholiques; cette chapelle était bâtie

dans une espèce de grotte ; elle n'était éclairée que par un grand nombre de lumières ; j'y reconnus si parfaitement le temple qui m'avait offert un asile dans le rêve que j'avais eu en Ecosse , que je sentis toutes les puissances de mon âme violemment émues.

» Tout ce qui m'entourait était recueilli ; dom Silva me paraissait moins un homme qu'un ange ; j'étais comme transporté dans une région nouvelle ; tout autour de moi adorait un Dieu s'anéantissant pour sa créature. Au moment de l'élévation , je me prosternai avec les autres ; et , sans pouvoir me rendre compte du sentiment qui me dominait , je demeurai si frappé de la présence réelle de la Divinité que je n'adorais pas encore , que je restai comme abîmé devant Dieu.

» On se disposait à partir, le sacrifice était achevé ; le marquis d'Aranda , surpris de me voir rester immobile , vint à moi et me fit sortir avec lui. Il me pria de ne rien dire à lord Donavan de ce qui venait de se passer ; c'était aussi mon intention , et plus encore de retourner une autre fois à la messe de dom Silva. J'attendis environ une demi-heure près de la chapelle, que celui-ci vint me joindre, et comme notre société parcourait le bâtiment, je m'éloignai un peu avec lui seul. Je fondis en larmes , ne pouvant définir moi-même le sentiment que j'éprouvais. Mon cœur était si serré, si oppressé , qu'il semblait ne pouvoir suffire à l'impression qu'il ressentait. Je priai dom Silva de me permettre d'assister encore à sa messe , ce qu'il m'accorda avec joie , car il entre-

voyait en moi les effets de la miséricorde divine.

» Cependant, le soir, seul à ma chambre, je fis mille réflexions sur la matinée écoulée, je craignais d'approfondir mes pensées, et mon esprit, prévenu et rempli de mille préjugés, s'effrayait de la seule idée de devenir catholique. Je pris la résolution d'éviter à jamais toute liaison avec ceux qui suivraient cette religion, de fuir leurs temples, et, hormis dom Silva, de n'en plus fréquenter aucun. Plein de ces projets, je parlai, dès le lendemain matin, à lord Donavan, de quitter Bayonne; il me proposa de me laisser partir avec un de ses amis qui devait arriver incessamment, pour ne passer que quelques jours en cette ville et pour repartir immédiatement pour l'Angleterre.

» Vers huit heures, je me rendis à l'appartement de dom Silva pour lui en faire part. Ne l'y trouvant pas, j'appris qu'il était à la chapelle; car dans l'intérieur de l'hôtel, il y en avait une où je n'étais jamais entré. J'allai jusqu'à la porte; j'hésitai un moment, craignant ma faiblesse; mais, riant bientôt de cette idée, j'ouvris doucement la porte.

» Dom Silva était occupé à servir une messe, que disait un ecclésiastique que j'avais vu deux ou trois fois chez le marquis d'Aranda. Malgré tous mes projets, je n'eus pas la force de fuir ce saint asile; c'était le moment de la préface. Je tombai à genoux, je conjurai le Dieu des catholiques, s'il était vraiment présent dans ce sanctuaire, d'éclairer et de toucher mon cœur. La même émotion que la veille s'empara

de moi, au moment de la consécration. Je m'étais encore prosterné comme les autres, et ne pouvant supporter la force des émotions qui agitaient mon âme, je me sentais défaillir. Il n'y avait dans la chapelle que le marquis et deux domestiques. Il vint lui-même à moi et me conduisit dans ma chambre, où, après quelques instants de repos, je demandai dom Silva, qui vint aussitôt.

» Dès que nous fûmes sans témoins, je me jetai à ses genoux. — Bénissez-moi avant toute chose, car je suis bien indigne de votre société, et je sens profondément que c'était une coupable présomption de ma part que de me présenter au sacrifice redoutable de votre religion, en n'y apportant qu'un cœur incrédule et profane; ayez donc pitié de moi, dom Silva, et dites-moi ce que je dois faire.

» Il me releva avec effusion. — Laissez-moi vous instruire et vous enseigner la voie du salut éternel!...» En ce moment, lord Donavan entra; et, sans paraître faire attention à dom Silva : « Préparez-vous, me dit-il brusquement, l'amiral Howard part dans une heure, il vous emmènera jusqu'à Oxford, où vous acheverez vos études.

» Il partit sans attendre de réponse. Je fus un moment consterné; puis, ranimant mon courage : N'importe, m'écriai-je, si le Ciel a commencé ma conversion, il l'achèvera. Si ce n'est pas l'ouvrage de Dieu, il ne doit pas réussir.

» Dom Silva me serra la main. — Craignez seulement votre faiblesse, vos irrésolutions et le respect

humain. Craignez enfin tout de vous, et espérez tout de Jésus-Christ; que ce Dieu de toute miséricorde daigne vous bénir et vous fortifier ! »

Pendant que mon domestique faisait les préparatifs de mon départ, j'allai prendre congé du marquis d'Aranda, et je revins avec dom Silva dans ma chambre, où nous nous entretenîmes en attendant l'amiral Howard. Il me demanda si je n'avais pas été ému en voyant plusieurs de ces malheureux galériens, que nous avions visités, prier avec foi et confiance le Dieu des pécheurs comme des justes. — Ah! vous ne pouvez vous imaginer, ajouta-t-il, quelle inexprimable jouissance j'éprouve en me trouvant parmi eux, offrant des consolations à ceux que le désespoir égare, instruisant des âmes qui n'ont souvent ni foi ni espérance. Il est mort plusieurs de ces malheureux depuis que je suis dans le saint ministère; j'ai eu le bonheur de les préparer, et la consolation de les voir presque toujours entrer dans les dispositions les plus édifiantes. Je vous avoue même que c'est la mort d'un de ces forçats, à laquelle j'assistais par curiosité, qui me donna les premières idées d'embrasser mon saint état. Il avait passé, tout d'un coup, d'une si grande fureur aux sentiments d'un si vif repentir, que j'approfondis pour la première fois, à cette vue, l'étendue des miséricordes de Dieu et l'ineffable bonheur de ceux qu'il appelle à en être les ministres et comme les dépositaires.

» Chaque parole de dom Silva tombait sur mon cœur comme une rosée de grâces et de lumières,

et je ne ressentais de tristesse qu'en pensant à notre prochaine séparation. Le soir, je reçus un billet de lord Howard qui s'excusait de devoir différer son départ d'un jour, à cause d'une lettre indispensable qui n'était pas arrivée ; ce qui le contraignait d'attendre la poste suivante. Ce court délai me combla de joie, et je passai une partie de la nuit à m'entretenir avec l'ange tutélaire, qui était l'instrument dont la bonté divine daignait se servir envers moi. Le matin, on m'apporta une lettre d'Arthur ; elle était plus affectueuse que jamais ; il m'engageait à ne pas chercher, dans des pays étrangers, un ami que le Ciel me réservait dans le meilleur et le plus sensible des frères, et il concluait, en m'assurant qu'avant peu il serait de retour en Ecosse, et qu'il viendrait lui-même me chercher et me conduire dans ma famille, où je serais reçu à bras ouverts ; il joignait à sa lettre la chaîne de ses cheveux et la petite croix de saphir, qu'il m'engageait à offrir au signor dom Silva. Je m'empressai de la présenter à mon ami, qui la refusa, alléguant qu'il ne portait aucun bijou, et qu'elle était d'un trop grand prix pour l'état qu'il professait ; il me pria en même temps de ne m'en pas séparer, et je le lui promis.

» Vers midi, l'amiral Howard vint lui-même me prendre. Je versai beaucoup de larmes en quittant dom Silva. Lord Donavan était plus froid et plus sévère que de coutume ; je n'en fus pas surpris, il avait su ce qui m'était arrivé la veille à la chapelle et, peu auparavant, au baigne des galériens. Le marquis

d'Aranda me pressa dans ses bras , et me dit à voix basse : Si vous avez un jour le courage d'embrasser la vérité , et si votre foi vous attire la disgrâce de vos parents , venez près de moi , vous trouverez en moi un père , et dans Silva un frère qui vous seront inviolablement attachés. Je ne pus lui répondre que par des pleurs.

» Nous partîmes ; la traversée fut heureuse ; nous arrivâmes à Darmouth sans aucun accident. Tandis que l'amiral Howard donnait des ordres pour le débarquement général , je me promenais sur le port , triste , pensif , combattu par la pensée de revoir bientôt mon frère et toute ma famille , et par celle de renoncer à tout pour sauver mon âme. Je considérais une petite frégate qui allait mettre à la voile pour Rochefort ; mon courage se ranima , ou plutôt la grace victorieuse triompha de mes irrésolutions. Je n'avais pas un instant à perdre ; on déployait déjà les voiles. Je m'avance rapidement vers le rivage , je demande le capitaine du bâtiment , et je le prie de me prendre à son bord.

» Il s'informa de mon nom. — *Le comte Hida* ; ne m'en demandez pas davantage , recevez-moi , et acceptez cette bague pour gage de ma reconnaissance ; vous obligerez un infortuné. » Surpris , il refusa le bijou que je lui présentais : c'était un solitaire de la valeur de huit ou dix mille francs.

» — Vous n'en connaissez pas le prix , me dit-il en souriant , et je n'abuserai pas de votre inexpérience.

» — Prenez, repris-je avec vivacité, car le service que vous me rendrez est inestimable. » Il persista dans son refus, et me conduisit à sa chambre, sur le navire qui mit aussitôt à la voile.

» Je versai un torrent de larmes en perdant de vue ma patrie ; mais la grace qui me prévenait d'une manière si visible me soutint. Le capitaine, touché de l'état où il me voyait, tâchait de me consoler, sans m'interroger sur le sujet de ma douleur. — Etes-vous protestant, monsieur ? lui demandai-je.

» — Non, graces au Ciel, je suis catholique romain.

» — Je puis donc vous ouvrir mon cœur, répondis-je, charmé d'apprendre qu'il n'était pas réformé ; je vous tairai mon nom ; mais, pour satisfaire la confiance que vous m'inspirez, je vous dirai que, touché de la vérité de la religion catholique, j'abandonne mon pays et ma famille, pour embrasser la vraie foi. Mes pleurs sont arrachés par le sacrifice que je suis forcé de faire, continuai-je, mais ma résolution n'en est pas moins inébranlable. » Le capitaine m'embrassa affectueusement, prit de moi des soins tout particuliers pendant la traversée ; et, comme il ne devait s'arrêter que quelques heures à Rochefort, et partir pour l'Amérique, il me témoigna tous ses regrets de ne pouvoir pas m'être plus utile. Je lui dis que j'allais joindre un ecclésiastique, mon ami, qui m'instruirait et m'affermirait dans la foi.

» Il me donna alors un portefeuille en me disant : Voici deux billets de cent livres sterlings payables au porteur ; cela pourra vous être utile, ne me refusez

pas ; et, quand vous serez en possession de vos biens , vous pourrez les rendre , si je n'existe plus , à ma famille qui habite Newry, en Irlande. Tout le monde y connaît M. *Macdougall* , armateur.

» J'acceptai l'offre du généreux Irlandais. Nous nous séparâmes , et je partis le même jour pour Biaritz , distant de deux lieues de Bayonne ; de là , j'écrivis à dom Silva ce peu de mots :

« Un jeune Ecossais , touché du désir de sauver
» son âme et d'embrasser la vérité , ose s'adresser
» à vous , signor dom Silva , d'après le conseil du
» seigneur Hidalla de Salisbury ; des raisons majeures
» l'empêchent de se rendre à Bayonne ; serait-ce trop
» présumer de votre tendre charité, que d'espérer que
» vous voudrez bien sacrifier ici une quinzaine de
» jours pour instruire et éclairer une âme que Jésus-
» Christ a rachetée de son sang ?

» Le zèle de dom Silva répondit à mon attente ; le lendemain matin j'étais dans ses bras. — Je suis à vous , m'écriai-je , et à la vraie religion ; disposez de moi , à la vie et à la mort !

» Il ne pouvait croire ce qu'il voyait. Je lui appris en peu de mots comment j'avais quitté Darmouth. — Je serai catholique , ajoutai-je ; et , si mon père ne me regarde plus pour son fils , Celui pour qui j'aurai tout quitté prendra soin de moi.

» Dom Silva versa des larmes de joie et d'attendrissement ; il loua une petite maison dans un village près de la ville , et il venait très-souvent me visiter.

» Je fus bientôt instruit ; je croyais ; et mon âme

embrassait avec ardeur les mystères d'une religion toute d'amour ! J'étais des heures entières à l'église du village ; aucun de mes sacrifices ne me paraissait pénible , quand je songeais au gain immense que j'avais fait en embrassant la vraie religion. La pensée d'Arthur, le désir qu'il ne vécût point dans l'erreur , était tout ce qui m'occupait , c'était là l'objet de ma prière continuelle. Je lui écrivis , sans lui découvrir encore ma conversion , que j'avais eu de puissants motifs pour quitter lord Donavan et l'amiral Howard ; mais que , bientôt , je viendrais me jeter dans ses bras et lui rendre un frère aussi soumis que tendre et dévoué.

Dès que je fus suffisamment instruit et disposé , j'allai faire mon abjuration publiquement à Bayonne , puis je rendis visite au marquis d'Aranda , qui me félicita de la manière la plus affectueuse de mon bonheur. Dom Silva devait faire un voyage à Paris ; je l'y suivis. C'est alors que je me liai avec le duc de Médina, mon oncle maternel. Sa fille, dona Maria, me fit connaître Mathilde Walsingham, sœur d'Henry, et maintenant épouse de mon frère Arthur, et je la vis plusieurs fois chez la duchesse de Guise. Mon frère Arthur venait de quitter la France quand j'arrivai à Paris, ce qui m'affligea sensiblement. Mathilde était catholique et très-attachée à sa foi ; je formai dès lors le vœu que le Ciel se servît d'elle pour éclairer Arthur.

» J'étais aimé comme l'enfant de la maison dans la famille de mon oncle ; il voulut que je le suivisse en

Espagne , et me fit nommer page d'un prince royal qui retournait dans cette contrée. Dom Silva , enchanté de me laisser dans une famille de ma religion , me pressa d'accepter l'offre du duc de Médina , et nous nous séparâmes en nous promettant d'entretenir entre nous une correspondance suivie. J'écrivis alors à mon frère Arthur , et lui fis un aveu entier de toute ma conduite ; je lui dis aussi que j'avais gardé la petite croix qu'il m'avait envoyée pour dom Silva , et que j'étais décidé à ne m'en séparer jamais. Je sollicitai en grace une réponse ; mais je n'eus plus aucune nouvelle , aucun souvenir de mon frère , et je ne doutai pas que mon abjuration n'eût mis une barrière éternelle entre lui et moi.

» Je m'empressai , avant de partir pour l'Espagne , d'envoyer en Irlande , à l'épouse de M. Macdougall , ce que je devais à ce généreux compatriote ; j'y joignis quelques présents pour elle , et une lettre exprimant toute l'étendue de ma reconnaissance et du bonheur que je goûtais dans ma nouvelle foi.

» Cependant le désir de voir Arthur m'occupait fortement. Décidé à ne pas me fixer en Espagne , j'obtins ma démission de l'emploi qui m'attachait à la cour , dont je redoutais les dangers et les séductions. J'allai passer quelque temps à *Castel-Abeya* , c'était le nom d'une des terres du duc de Médina ; le duc était parti pour Las-Montès , son château , peu distant de Madrid , et je lui promis de l'y joindre au bout de quelque temps.

» J'étais encore à *Castel-Abeya* , lorsque je reçus

une lettre du duc, qui me priait de hâter mon arrivée, n'attendant que ma présence pour célébrer le mariage de dona Maria avec le comte de Castro, gouverneur de ****.

» Je partis aussitôt ; mais une légère indisposition m'arrêta à dix-sept lieues de Madrid. Quand je fus rétabli, je reçus une lettre arrivée pour moi depuis plusieurs jours. C'était un cartel ; il n'y avait pas de signature ; le caractère m'était inconnu, et le jour et l'heure marqués étaient expirés, quand mon état me permit d'en faire la lecture. Je m'en mis peu en peine, et je partis pour ***** à cheval, suivi d'un seul domestique. Je me trouvai, le soir assez tard, engagé dans un bois épais, peu distant de la ville où j'allais. Inquiet de ne rencontrer personne, je pressai le pas, lorsqu'un coup de pistolet, tiré dans l'éloignement, me fit hâter encore la marche de mon cheval. J'aperçus un vieillard, entouré de trois assassins ; je m'élançai à son secours ; deux autres vinrent les joindre et je me défendis avec mon domestique contre eux cinq. Je perdis de vue leur première victime, ce qui me fit espérer qu'elle s'était échappée. Quoique blessé moi-même, je ranimai mes forces, et jetai ma bourse à ces brigands, qui s'enfuirent en me voyant décidé à vendre bien chèrement ma vie.

» Seul, incertain de la route que je devais suivre, je m'orientai au clair de la lune ; je découvris mon domestique, privé de la vie au pied d'un arbre. Ne pouvant lui être utile, ni retrouver le vieillard étranger, je me jetai sur mon cheval, qui ne s'était pas

éloigné de moi, et je pris la route du village de.....

» En arrivant à l'auberge, la première nouvelle que j'appris fut que lord Hidalla de Salisbury avait été assassiné dans la forêt avec son domestique, et que le comte de Tancredi, dangereusement blessé, avait été transporté dans cette même auberge. Je ne connaissais le comte que de nom et comme ennemi personnel de ma famille; je me décidai alors à laisser croire à ma mort et à ne pas me faire connaître. Je demandai à voir le comte de Tancredi, et je retrouvai en lui le vénérable vieillard que j'avais vu dans la forêt: il avait encore pleine connaissance, mais il était fort souffrant et très-agité.

» C'est sans doute le Ciel qui t'envoie ici pour la consolation de ma dernière heure, me dit-il dès qu'il m'aperçut; et, faisant retirer ceux qui étaient présents: Hidalla, continua-t-il (il me connaissait de m'avoir vu chez le duc de Guise sans que je l'eusse remarqué), vous êtes d'un sang ennemi du mien; vous avez à venger une injure particulière, mais vous êtes catholique. Votre ennemi est mourant et malheureux; vous pouvez lui rendre un service important et sans prix. La haine héréditaire de nos maisons relèvera encore votre générosité, et votre ennemi vous devra une mort plus tranquille.

» -- Parlez, m'écriai-je, que puis-je faire? je serais trop heureux de vous prouver qu'Hidalla de Salisbury ne partagera jamais des ressentiments injustes, et que son cœur n'est pas fait pour la haine.

» Il prit ma main avec beaucoup d'affection: « J'ai

un parent jeune, sans expérience, et que j'aime tendrement. Il eut le malheur de s'attacher à dona Maria de Medina. Désespéré de son mariage, que l'on avait dit conclu avec vous, mylord, il vous a envoyé un cartel. N'ayant point eu de réponse, il a formé, à mon insu, le projet de vous forcer à courir la chance des armes. J'ai appris que la voiture du duc de Médina avait été attaquée, qu'un de mes domestiques avait été blessé, et que l'auteur de cette tentative avait été arrêté et condamné à mort. On ne le nomme pas, mais je ne suis que trop convaincu que le coupable n'est autre que mon malheureux Henri de Walsingham. Je volais pour le secourir, lorsque les assassins de la forêt m'ont réduit à l'état où je suis. A qui pouvais-je m'adresser, oser confier mes soupçons ? car le nom du coupable ne peut qu'ajouter à la vengeance du comte de Castro, s'il reconnaît dans son rival un ennemi personnel. Votre vue, ô lord Hidalla ! la religion que vous avez embrassée m'a laissé tout espérer de votre générosité ; Henry est protestant. J'avais de fortes présomptions de l'amener bientôt à la connaissance de la vérité, mais sa captivité, sa sentence, la violence de son caractère me font envisager, en frémissant, le désespoir auquel peut l'emporter son affreuse position et les excès qui en seront la suite. Volez à ****, cherchez à gagner le geôlier ; voyez Henry ; et si vous ne pouvez le sauver, qu'au moins vos paroles de paix calment son cœur et préparent cette âme au redoutable jugement qu'elle va subir.

» Le visage du comte était inondé de larmes ; sa main trébuchait dans les miennes ; je me jetai à genoux près de son lit. — Je vous jure , m'écriai-je , qu'Henry sera sauvé ; à quelque prix que ce soit , je vous promets que vous le reverrez bientôt ici. L'ignorance de son nom assure sa fuite , je réussirai. Veuillez seulement ne révéler mon nom à personne , afin que l'on ne puisse jamais découvrir que j'ai eu quelque part à cette affaire.

» Le comte , transporté , me donna une bourse pleine d'or , dans le cas où j'en aurais eu besoin pour le geôlier ; car il n'avait pas été volé dans la forêt , ayant pu , malgré ses blessures , s'enfuir tandis que les brigands étaient occupés avec moi.

» Il était près de onze heures et demie du soir quand je quittai le comte de Tancredi ; je promis à ses gens qu'incessamment son neveu viendrait le soigner , et je pris la route de **** , dont je n'étais éloigné que d'une demi-lieue. J'arrivai seul , à cheval , enveloppé dans un manteau. Je me rendis à la prison ; je demandai le geôlier , et je m'informai du prisonnier détenu pour l'attaque de la voiture du duc de Médina.

» Savez-vous son nom !

» — N'importe.... puis-je le sauver ? que voulez-vous pour le mettre en liberté ?

» — Rien , je paierai sa fuite de ma vie.... D'ailleurs , on ne me corrompt pas.

» Mes instances étant inutiles , j'obtiens de le voir.

— Je vous enfermerai dans le cachot , me dit cet

homme ; quand vous voudrez sortir , frappez seulement à la porte.

» Je le suivis sans répondre. En chemin il m'apprit que la sentence de mort avait été commuée, que le coupable serait privé de la vue , et condamné à une prison perpétuelle ou aux galères.

» Le sait-il déjà ? interrompis-je saisi de douleur.

» — Oui, je le lui ai annoncé.

» Je frémis à la seule idée du désespoir qui devait s'être emparé de cette âme ardente, privée de secours, de conseils et de consolations religieuses. On m'introduisit dans un étroit et sombre cachot ; la porte retomba sur moi avec force ; le bruit des verroux me serra le cœur. Ce ne fut qu'en tremblant que je m'approchai de l'intéressante victime que recélait ce lieu d'horreur. Henry ne pouvait me reconnaître , ni expliquer ma conduite ; d'ailleurs, il était excessivement agité, et son accent, ses paroles, les mouvements convulsifs avec lesquelles il pressait ma main, tout me prouvait son trouble et son désespoir. Il vous a lui-même décrit notre entrevue et sa promesse d'embrasser ma religion.

» Le désir de faire quelque grand sacrifice pour Celui qui m'avait appelé avec tant d'amour à la connaissance de la vraie foi , fut comme un trait de lumière qui embrasa mon cœur. Je voulus sauver l'âme d'Henry aux dépens de mon bonheur en ce monde ; et, après avoir pesé un moment l'étendue du sacrifice et la grandeur de la récompense, je ne balançai pas, et nous nous séparâmes après que je lui eus fait

jurer ne ne jamais révéler à personne ce qui s'était passé entre nous deux. Il vous a raconté comment il quitta la prison et la ville.

» Après son départ, je m'occupai quelque temps de l'idée délicieuse du bonheur du comte de Tancredi, en revoyant Henry, et du salut de cette âme que Dieu m'avait permis d'arracher à l'égarement de la douleur.

» Cependant, peu à peu, la nature reprit ses droits, et les exerça avec une force que je n'avais pas prévue. Le sort qui m'attendait s'offrit à moi avec toutes ses horreurs; la vie me sembla odieuse; je fus prêt à déplorer l'impuissance morale d'y mettre un terme. A dix-huit ans, renoncer à la lumière et à la liberté!... Je me levai, et me promenai avec agitation dans mon étroite solitude. Je m'approchai de la muraille, où, par une petite ouverture, paraissaient les derniers rayons de la lune. J'y fixai mes regards en frémissant, songeant que peut-être bientôt ce serait pour la dernière fois. A la fin revenant à moi, je me jetai à genoux; et là je ressentis la présence d'un Dieu qui éprouve sa créature mais ne l'abandonne jamais.....

» Je laissai tomber des larmes qui me calmèrent, et peu à peu je me résignai au sort qui m'attendait; je dirai même que je l'envisageai avec une sorte de joie. Vous ne pouvez pas le comprendre, Sidney, » ajouta Lorenzo avec un sourire céleste; « cette joie, toute surnaturelle, n'appartient qu'à la vraie religion, qu'au Christianisme; il n'y a que les enfants

de l'Eglise catholique qui soient en état de le concevoir et de l'éprouver. »

Je baissai les yeux ; mon âme était profondément émue ; et Lorenzo garda quelque temps le silence , que je n'eus pas la force de rompre.



IX

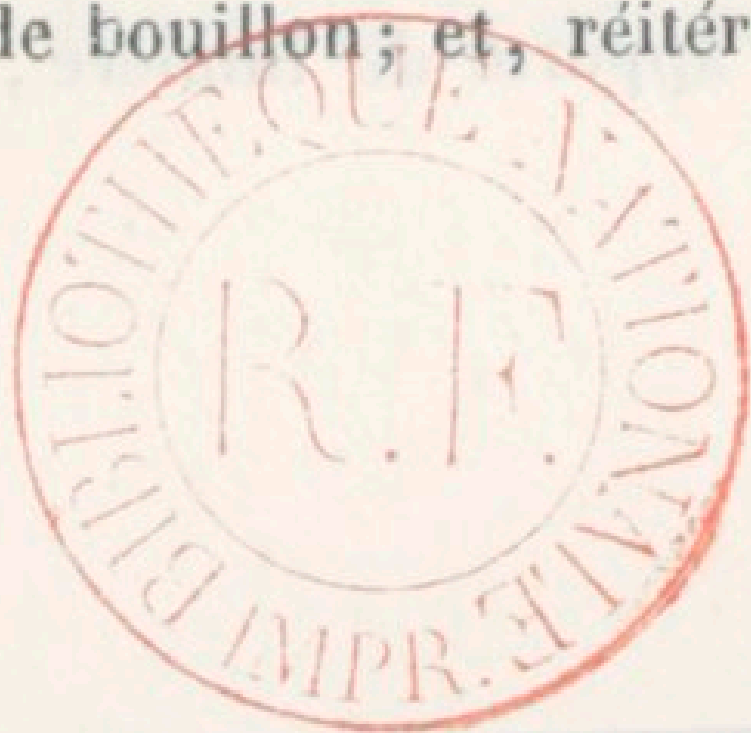
LORENZO reprit en ces termes :

» Vers le matin, le geôlier m'apporta quelque nourriture ; il demeura debout, les bras croisés vis-à-vis de moi. Je pris une tasse de bouillon qu'il avait posée près de moi ; j'en bus la moitié. Il me présenta un peu de volaille. — Ma femme vous envoie ceci, me dit-il : mangez, vous devez conserver des forces.

» Je le remerciai affectueusement ; il prit ma main. — Il paraît que la visite que vous avez reçue vous a rendu plus raisonnable.

» — J'ai fait mon sacrifice, repris-je à voix basse et en étouffant un soupir.

» Cet homme me considéra avec une grande surprise, et je conçois qu'il devait être étonné d'un changement aussi subit, croyant se trouver avec la même personne ; mais, malgré toute l'horreur de ma position, elle n'était pas comparable à celle d'Henri, privé de toutes les consolations de la religion, qui sait donner le calme et la paix au milieu même des plus grands malheurs. Je refusai de manger, mais j'achevai la tasse de bouillon ; et, réitérant mes re-



mercîments au geôlier : — Témoignez aussi ma reconnaissance à votre épouse ; qu'elle prie pour moi Celui qui tient compte d'un verre d'eau donné en son nom.

» Il m'engagea encore à prendre un peu de volaille ; et, me voyant déterminé à n'en rien faire : Je vous la laisserai toujours, me dit-il, peut-être que plus tard cela vous fera plaisir. Puis, prenant ma main qui était brûlante : Si vous ne vous ménagez pas, ajouta-t-il, peut-être ne pourrez-vous pas résister au supplice qui vous est destiné. Au moins, continua-t-il avec instance, songez que vous avez une âme à sauver ou à perdre pour toujours.

» Il me quitta. Je réfléchis long-temps sur ses paroles ; je savais que je devais être privé de la vue. Mais de quelle manière ? c'était ce que j'ignorais. J'avais lu et ouï raconter que des criminels avaient eu les yeux arrachés, et que souvent alors ils succombaient pendant l'exécution. Dans le fond, je préférais la mort à l'avenir qui s'ouvrait devant moi. Je commençai à envisager ma fin prochaine comme un bienfait, et je me préparai avec calme et résignation au grand jugement d'un Dieu qui faisait éprouver à mon cœur mille fois plus d'amour que de crainte.

» J'étais à genoux, plongé dans mes réflexions, lorsque mon geôlier entra ; il tenait à la main une lumière et un livre. — Je crois, me dit-il, que ce sera ce soir que votre sentence sera exécutée : voici un livre pour vous distraire en attendant ; je ne vous ai pas encore apporté de lumière, parce que vous

étiez si peu raisonnable et si peu à vous-même, que je craignais que vous ne voulussiez en abuser; mais actuellement que la religion a repris son empire, je veux vous donner encore cette dernière consolation, avant qu'il ne soit plus en mon pouvoir de vous l'offrir.

» Je pris le livre en le remerciant : c'était des vies des premiers martyrs et un recueil de psaumes reliés ensemble.

» Tandis que je parcourais ce livre, il me considéra avec une attention qui m'effraya, dans la crainte qu'il ne devinât mon secret; mais je découvris bientôt que c'était par simple curiosité, et que probablement, n'ayant jusqu'alors visité Henry et moi qu'avec une lanterne sourde, il n'avait pas pris la peine d'examiner ses traits. — Vous êtes bien jeune, dit-il en soupirant.

» Je continuai de parcourir le livre; mais toutes mes pensées étaient concentrées sur ma position. Je savais qu'en demandant à voir le duc de Médina, dont j'étais personnellement chéri, j'étais sauvé. Mais probablement Henri était encore en Espagne; l'état du comte de Tancredi devait différer son départ; j'exposais ses jours, je détruisais mon ouvrage.

» Je demandai si je ne pouvais obtenir un délai de cinq ou six jours. J'appris que c'était impossible, et qu'il y avait même déjà trois jours que mon arrêt aurait dû être exécuté. Je bénis, dans mon cœur, les desseins adorables de la Providence, qui avait voulu conserver Henry, et je n'insistai pas. Je lus

pendant quelque temps dans les vies des martyrs, et mon cœur s'enflamma à la pensée des récompenses qui m'étaient promises. Je m'offris avec transport en sacrifice à Celui qui était mort sur la croix pour mon salut; et la foi et l'amour exaltant mon âme, je désirai même avec feu de survivre à l'exécution de ma sentence, afin de prolonger une vie de peines et d'abandon, que couronnerait une éternité d'autant plus heureuse que mes souffrances auraient été plus longues.

» Tandis que mon esprit s'élevait jusque dans les cieux, la nature n'était ni moins fatiguée ni moins épuisée. Je m'endormis profondément et ne m'éveillai qu'au bruit de la porte, qui s'ouvrit avec fracas, et de plusieurs personnes qui entrèrent.

» Convaincu que ma dernière heure était arrivée, j'élevai mon âme vers Celui-là seul qui me soutenait, et je n'opposai aucune résistance à deux hommes qui me lièrent les mains derrière le dos, et qui me placèrent sur mon lit.

» J'entendis qu'ils s'étonnaient, dans leur langue espagnole, de ma jeunesse et de ma résignation. L'un d'eux me fit un signe de croix sur le front. — Souffrez pour notre Sauveur Jésus-Christ, dit-il, vous en aurez la récompense.

» Cette pensée ranima de nouveau mon courage et détruisit toute idée de torture et d'oppression. Il me mit sur les yeux un bandeau qu'il serra fortement. C'était, je crois, des herbes; du moins, ce bandeau contenait quelque chose de si humide, de si froid

de si pénétrant, que je fus un long espace de temps sans pouvoir me rappeler où j'étais, et dans quelle situation je me trouvais.

» A la fin, mes liens, l'obscurité qui m'environnait, rappelèrent à ma mémoire mon malheureux sort. — O Dieu puissant! m'écriai-je, m'avez-vous abandonné?.... J'étais seul; six heures, qui me parurent un siècle, s'écoulèrent.

» Après ce terme, le geôlier entra; et, sans améliorer ma position, il me fit prendre du bouillon mêlé avec du vin. — J'ai obtenu, me dit-il, que l'on employât ce moyen pour vous ôter la vue, parce que votre santé ni votre vie n'en souffriront pas.

» — Je vous en remercie, répondis-je, et quoique cette vie me soit à charge, je vous la dois. Puisse le Ciel vous en récompenser!

» — On ne vous a lié qu'afin que vous n'arrachiez pas le bandeau qui doit demeurer vingt-quatre heures sur vos yeux.

» — Et si je vous promets de ne pas l'ôter, vous fierez-vous à moi?

» — Oui; car, après tout, vous vous exposeriez à un plus cruel supplice.

» — Cette considération n'est pas nécessaire pour me faire garder ma parole. Il délia mes mains et me quitta. Il pouvait alors être neuf heures.

» Je me mis à genoux, et je passai plusieurs heures en prières. La consolation et la paix s'établirent peu à peu dans mon âme, brisée par l'angoisse d'une amère douleur. Je bénis mille fois la divine Provi-

dence et la mémoire de dom Silva, dont elle s'était servie pour me conduire à la connaissance de la vérité, et à qui je devais ma résignation, mon avenir et mes espérances éternelles.

» Vers le soir, mon geôlier et d'autres personnes entrèrent et vinrent délier mon bandeau. Dieu même a placé dans le cœur de l'homme une lueur d'espoir qui ne l'abandonne pas dans les plus grandes calamités, et qu'il se plaît à entretenir souvent contre les évidences les plus manifestes.

» Je l'éprouvais, hélas! dans mon affreux état; et, sans vouloir me l'avouer, j'osais croire encore que mon malheur n'était pas consommé. Mais, au moment où l'on découvrit mes yeux, je sentis la douce chaleur des lumières que l'on en approcha, et néanmoins je me trouvai environné des ténèbres épaisses qui devaient couvrir toute ma vie. Une sueur froide baigna mon visage, et je perdis connaissance.

» Quand je revins à moi, j'étais sur mon lit, le chirurgien des prisons était près de moi; car le geôlier ayant découvert ma blessure, que je n'avais pas pansée et qui était fort irritée, et ne sachant pas depuis quand je l'avais reçue, l'avait fait chercher promptement. Il me demanda si j'avais été blessé avant ou depuis mon séjour en prison. Je ne lui fis aucune réponse. Il y mit un appareil et prit de moi les plus grands soins.

» Je ne m'occupai plus alors que du désir d'achever mon sacrifice, par la sanctification du reste de ma vie. Je m'informai si j'étais condamné à une prison

perpétuelle ou aux galères. Ou me dit que c'était à mon choix. Je ne balançai pas. Dom Silva m'avait prouvé, et j'avais vu par moi-même quel bien peut faire parmi les galériens un homme qui a des principes religieux.

» L'humiliation de cet état fut un motif de plus pour y déterminer mon cœur, qui n'avait plus d'autre passion, d'autre ambition, que d'augmenter par le poids de ses peines terrestres sa gloire immortelle, vers laquelle toutes mes pensées étaient dirigées.

» Je fus donc réuni à six galériens qui partaient pour ****. Mes compagnons riaient, chantaient et racontaient les motifs de leur condamnation; pour moi je gardais un morne silence. La nature ne secondait pas toujours la grace; je priais par intervalle, d'autres fois je repassais dans mon souvenir ma vie à peine commencée et déjà presque perdue; ma liaison avec dom Silva et le renoncement à mon frère Arthur, qui de tous les sacrifices me paraissait le plus grand et le plus douloureux.

» Arrivés à ****, nous fûmes renfermés dans le bâtiment des galériens, puis conduits deux à deux aux ouvrages qui nous étaient destinés. Mon compagnon devait m'apprendre à lui être utile en partageant ses travaux. J'avais jusqu'alors évité de parler de religion, dans la crainte que lord Walsingham ne se fût dit protestant. Cette inquiétude ne subsistant plus, je me livrai aux charmes de parler librement de ma foi.

» Je m'attachai bientôt mon compagnon en travaillant sans cesse, et en faisant souvent son ouvrage

avec le mien. Il avait peu de religion, mais son âme n'était pas fermée à la reconnaissance. Je lui parlai de Dieu, de sa bonté, de sa miséricorde, de son amour, et je m'appliquai à m'établir moi-même dans une paix stable, qui, rendant mon caractère plus égal, pouvait donner à ceux qui m'entouraient une plus haute idée de la religion, à qui je devais tout.

» Un prêtre nous visitait de temps en temps; ce fut avec un bonheur inexprimable que je m'approchai des sacremens de pénitence et d'eucharistie. Pour éviter tout scandale ou question embarrassante sur la nature de mes délits, je dis à l'aumônier que j'avais fréquenté les sacrements douze jours auparavant; ce qui était vrai, car j'avais communie le matin du jour où je fus attaqué dans la forêt, mais il devait croire que c'était depuis ma réclusion : celle d'Henry étant bien antérieure à cette époque.

» Peu à peu je m'accoutumai; je parvins même à me plaire au milieu de mes malheurs, Dieu me faisant la grace de l'avoir presque toujours présent à la pensée : mon âme n'était plus sur la terre que pour y répandre la paix et l'amour divin dont elle était embrasée. Mon compagnon devint fervent, et il témoigna le plus vif repentir des fautes de sa vie. Peu de temps après, il tomba malade, et il mourut dans les sentiments les plus rassurants pour son salut éternel. Je ne le quittai presque pas; sa perte me fut sensible comme celle d'un véritable ami, tant il est vrai que la religion fait disparaître la différence des conditions, et supplée, par ses charmes indicibles,

à l'éducation, la délicatesse et la grandeur d'âme, qui se rencontrent rarement dans une classe d'hommes dégradés par le crime !

» Il y avait plusieurs mois que j'étais à ****, lorsqu'une partie des galériens fut destinée à partir pour Bayonne. Le nom de cette ville me fit battre le cœur. Ils allaient habiter ce bagne où dom Silva m'avait conduit, où pour la première fois j'avais assisté à la messe des catholiques. Peut-être était-il encore l'ange consolateur de ce séjour ! Je demandai à être du nombre de ceux qui partaient, et je l'obtins sans difficulté.

» Pendant la route, nous souffrîmes beaucoup du froid excessif des montagnes qu'il fallait traverser ; ma blessure s'était rouverte, elle n'avait jamais été parfaitement guérie, et elle me faisait éprouver de cruelles douleurs. Je trouvai néanmoins une source inépuisable de consolations dans Celui qui disposait de moi selon les desseins adorables de sa Providence, et qui daignait soutenir ma patience et mon courage. Arrivés à Bayonne, nous fûmes aussitôt établis dans notre nouvelle habitation.

» Le lendemain matin, je demandai si le signor dom Silva était encore dans cette ville ; et, sur l'affirmative, j'éprouvai une émotion si forte à l'idée de retrouver mon ami, le seul être au monde à qui je pus confier mes peines et ouvrir mon cœur, que je m'évanouis. Hélas ! je ne ressentis que trop que la nature n'était point anéantie en moi, et que j'aimais encore dom Silva avec toute l'ardeur qui m'avait toujours été naturelle.

En revenant à moi, sentant mes mains pressées avec affection, je crus être le jouet d'un songe; mais mon nom répété à voix basse me fit tressaillir. J'étais dans les bras de dom Silva. Recouvrant aussi toute ma présence d'esprit : — De grace, lui dis-je, respectez mon secret, et ne voyez plus en moi, aux yeux des hommes, que l'infortuné Lorenzo (j'avais pris ce nom en quittant ma prison), peu digne d'être distingué de la foule des coupables.

» Dom Silva était trop affecté pour me répondre. Nous étions seuls. — Grand Dieu, s'écria-t-il, as-tu abandonné cette âme rachetée et sauvée par des graces si multipliées ! Qu'avez-vous fait, cher et malheureux Hidalla ?

» Je jetai mes bras autour de lui. — Dom Silva, ne condamne pas ton ami sans l'entendre. Et, m'assurant encore que nous étions seuls, je me précipitai à ses genoux ; je lui fis la confession de ma vie depuis notre séparation, et je ne lui cachai aucune circonstance de mes malheurs. Il me releva avec transport, me pressa de découvrir la vérité et de retourner dans ma famille, mais je m'y opposai.

» Tous les jours, lui dis-je, je renouvelle mon sacrifice du fond de mon cœur ; il m'est le gage d'une éternité de gloire et de félicité ; je n'existe plus que pour la vie future ; laissez-moi, encouragez-moi à finir ma carrière comme elle est commencée. Je ne méritais pas l'ineffable bonheur de vous retrouver ici. Le Ciel fait trop pour moi, je ne saurais suffire à ma reconnaissance.

» Dom Silva était lié par le secret de la confession, il se rendit à mes instances. Je retournai à mes travaux, l'âme inondée de joie et remplie de consolation. Dom Silva me voyait tous les matins, il disait la messe, et souvent j'avais le bonheur de recevoir la sainte communion. Tous les jours il venait me faire une lecture, tandis que je travaillais.

» J'avais reçu comme une existence nouvelle. Ce séjour d'opprobre et de misère était devenu pour moi un paradis de délices. Oui, Sidney, j'étais le plus heureux des hommes; une conscience pure, éloignée du tumulte et des agitations du monde, une obscurité profonde, des occupations toutes relevées par des motifs surnaturels, pas un pas, pas un soupir qui ne pût m'être profitable pour la vie future, toutes les délices de la plus sainte et de la plus touchante amitié. Ah! Sidney, quand te sera-t-il donné de connaître quelles inexprimables jouissances offre à l'homme l'idée permanente de son éternité, et la présence continuelle du Dieu pour qui seul il est créé....

» J'appris par dom Silva ce qu'était devenu Henry de Walsingham, et bien que je ne lui eusse pas nommé celui dont je portais les fers, j'ai vu qu'il en était instruit, lorsqu'il me dit qu'Henry s'était converti et avait fait son abjuration entre ses mains. J'obtins qu'il ne lui donnerait jamais aucun renseignement sur mon compte, et je lui écrivis moi-même les deux billets qu'il reçut par le moyen d'un marchand qui devait passer par Walsingham.

« Cependant, si l'adversité élève l'âme, la fortifie et la détache des choses passagers, la félicité, l'amitié et ses charmes, quelque purs qu'ils soient, affaiblissent et diminuent plus ou moins nos forces spirituelles. Je l'éprouvai ; habitué avec dom Silva à m'élever à la contemplation des choses célestes, je me croyais dégagé de la terre et de toutes les misères de ses vains attachements. Hélas ! la mort de mon ami me montra ce que j'étais, un roseau battu par les orages, et comme enseveli sous le torrent des eaux de la tribulation. »

Ici Lorenzo couvrit de ses mains son visage inondé de larmes. Puis, avec un profond soupir : « Il y a des pertes que le temps n'affaiblit point, et dont la religion semble se plaire à nous laisser approfondir toute l'étendue, pour nous purifier sans cesse et pour servir à la gloire de son Auteur.

» Deux jours s'écoulèrent sans que je visse dom Silva, qui depuis plus de deux ans ne me quittait presque pas ; j'appris qu'il était malade ; ma prière fut continuelle, mais trop ardente, trop peu résignée ; elle ne méritait pas d'être exaucée.

» Mon angélique ami avait rempli la mesure de ses bonnes œuvres ; il était appelé à une récompense éternelle. Sentant sa fin approcher, il obtint que je fusse conduit près de lui ; je tombai à genoux près de son lit, en fondant en larmes. Il demanda à rester seul avec moi. — Hidalla, me dit-il, le temps de notre séparation approche ; je bénis et j'adore la volonté du Dieu qui m'appelle, je ne regrette la vie

que pour vous. Je sens tout ce que vous coûtera la perte de votre seul confident, de l'unique ami de vos malheurs ; mais Celui qui vous l'avait choisi est le maître de vous en accorder un autre , ou peut-être veut-il posséder, sans aucune espèce de partage, ce cœur qu'il a créé si sensible et si généreux. Calme-toi donc , mon bien-aimé Hidalla , continua-t-il en me voyant suffoqué par mes sanglots ; mon ami, mon frère , je ne te quitte que pour un temps bien court , qui passera comme un songe et qui sera suivi , j'en ai la ferme espérance , d'un bonheur durable et permanent. Tu es encore libre de chercher des consolations dans ta famille , je ne t'y engage cependant pas ; si Dieu soutient ton courage, il saura bien être pour toi, qui lui auras tout sacrifié, *Arthur, Silva* , et tout l'univers, qui n'est qu'un souffle de sa bouche. N'oublie jamais la grace de ta conversion , et ce qu'a fait pour toi cet Etre infiniment bon et miséricordieux auquel je te confie ; je voudrais avoir mieux travaillé pour son amour , et te convaincre , autant que je le suis , de la joie ineffable qui remplira ta dernière heure , quand tu pourras produire devant le trône de sa justice les sacrifices, l'abandon total et le renoncement à toutes les jouissances de la vie que tu auras à lui offrir.

» Les paroles de dom Silva pénétrèrent mon âme d'un nouveau courage ; je pressai sa main contre mes lèvres. — Oui , m'écriai-je , j'acheverai l'ouvrage que le Très-Haut a commencé en moi , je me résignerai à l'étendue de mon malheur ; prie pour ton infortuné

ami, qu'il obtienne par toi la force et la persévérance !

» Il me promit de ne jamais m'oublier, et il me recommanda de prier pour le repos de son âme. Je demeurai près de son lit durant son administration, et pendant les dernières prières, auxquelles il répondit avec une grande présence d'esprit.

» A la fin, sa voix s'affaiblit, il pressa ma main, me bénit en faisant le signe de la croix sur mon front. — Adieu, me dit-il, jusqu'au jour de notre réunion éternelle!... Souviens-toi que je t'attendrai, et qu'il ne tiendra qu'à toi de me rejoindre. Ce furent ses dernières paroles. On me laissa près de lui, jusqu'à ce que sentant sa main froide et glacée dans la mienne, et l'appelant en vain, sans plus obtenir de réponse, je fus certain de ma solitude sur la terre!... Mes forces m'abandonnant, je demeurai sans mouvement près de celui que j'avais perdu; les soins de mes compagnons ne purent rappeler mes esprits entièrement égarés, et je ne pourrais vous rendre un compte exact de ce que je devins après la mort de dom Silva. On me fit donner beaucoup de soins qui furent stériles, et leur inutilité détermina à me faire transférer avec d'autres à la ville maritime de T^{***}. Robert fut du nombre de ceux qui partirent avec nous. Le changement d'air et de lieu me remit peu à peu dans une situation plus calme. La fièvre que j'avais continuellement me quitta; mes forces se rétablirent; je recouvrai la paix et la joie d'une âme entièrement résignée.

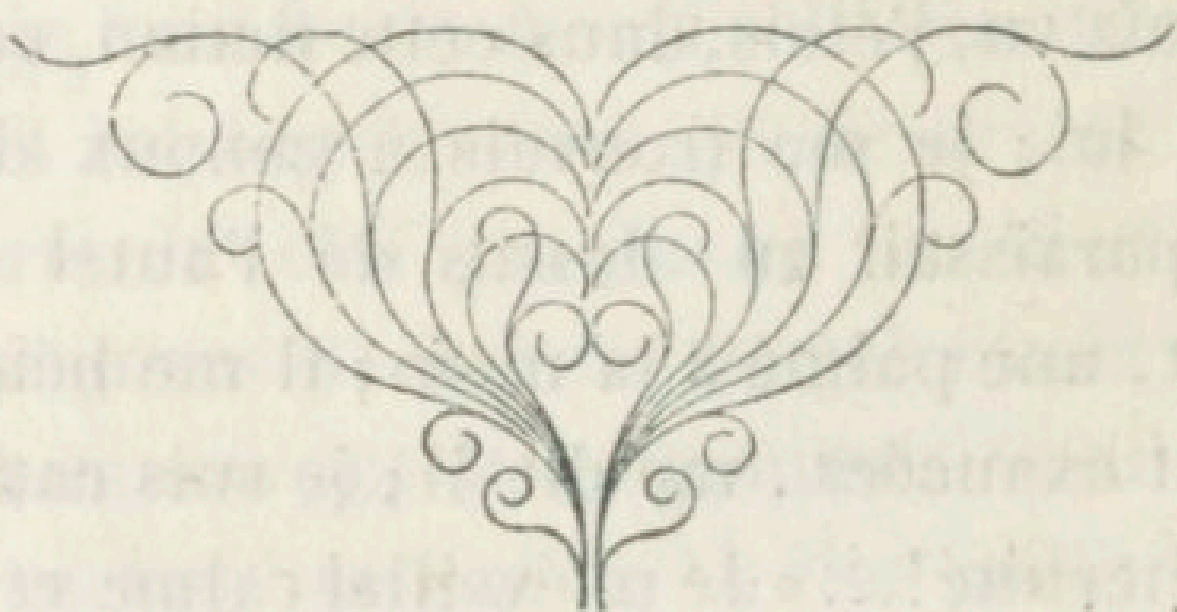
» Cependant, lorsque j'appris que le marquis de

Rosline était à T^{***}, toute la nature se troubla en moi ; je fus pénétré de l'idée qu'il verrait son frère, avec mépris, indifférence, ou tout au plus avec une humiliante compassion, et sans le connaître, tandis que sa voix me ferait tressaillir et que je ne le verrais moi-même jamais.

» Je passai la nuit dans une étrange agitation, versant beaucoup de larmes, pressé par le désir d'embrasser ses genoux, de me faire connaître et de retourner dans ma famille. Cependant la grace triompha ; je renonçai à cette jouissance, et m'en promis une plus solide dans le ciel, pour prix du renouvellement de mes sacrifices. Je m'endormis. Vers le matin je vis mon frère en songe ; car, bien que je ne l'eusse jamais vu, j'étais, dans cette fiction, convaincu que c'était lui ; je me trouvais à genoux dans une église ; il paraissait au-dessus de l'autel avec un visage riant, une palme à la main ; il me bénit : « Tes prières sont exaucées, me dit-il ; je suis catholique ; adieu ! à l'éternité !... » Je m'éveillai calme et consolé. Un moment encore, je pensais qu'en me découvrant à Arthur, je l'aurais ramené à la vérité ; mais bientôt je réfléchis que Dieu n'avait besoin de personne pour l'exécution de ses desseins, à plus forte raison, d'une créature aussi faible que moi.

» La conduite d'Arthur me livra à de nouveaux combats. Décidé à garder un silence inviolable sur mon nom, je pressentis en même temps toute la violence des assauts que mon cœur aurait à soutenir. Vous savez ce qui s'est écoulé depuis ce moment. Je

ne craignais que la présence de la marquise de Rosline , la seule personne de ma famille qui me connût personnellement , lord Donavan étant mort depuis plusieurs années , et la duchesse de Salisbury , ma mère , dont j'ai été séparé presque à ma naissance , ne m'aurait jamais découvert dans la personne de Lorenzo. »



X

LORENZO avait terminé son récit. Il ajouta avec un profond soupir : « Je n'ai plus qu'un vœu sur la terre : c'est la conversion de mon bien-aimé Arthur... et la vôtre. » Alors il demeura quelque temps la tête penchée sur ses mains, et profondément recueilli en lui-même. J'étais vivement attendri ; les graces qu'il avait reçues d'une manière si particulière, et sa conduite dans les situations accablantes où il s'était trouvé, m'avaient fait une impression que je ne voulais pas encore lui découvrir. Agité et combattu par les différents mouvements qui partageaient mon âme, je me levai d'auprès de lui, et marchant à grands pas dans la chambre, je m'abîmais dans mes pensées, lorsque, levant les yeux, je vis tout-à-coup devant moi le marquis de Rosline ; debout, appuyé sur le marbre de la cheminée, il me fixait dans une sorte d'immobilité. Saisi de ma présence inopinée, j'allais laisser échapper une exclamation qu'il retint par un signe.

En même temps, la voix de Lorenzo me rappela près de lui. « Faites-moi l'amitié de m'apprendre,

dit-il, si Arthur vous a parlé en particulier depuis l'autre jour, au sujet de vos lectures, et s'il vous a fait quelque défense ?

» — Aucune ; mais je désire répondre à mon tour à sa générosité, sans néanmoins résister à la voix intérieure qui m'inspire de l'estime pour votre religion, et la résolution de l'approfondir. Je m'en suis ouvert au marquis. »

Lorenzo parut éprouver une grande satisfaction : « Persévérez dans ce juste dessein, mon bien cher Sidney, et engagez mon frère à présider à vos conférences spirituelles, ce sera lui témoigner votre confiance ; il y sera sensible, et peut-être le Ciel bénira-t-il ma prière, et m'accordera la félicité de voir Arthur ouvrir les yeux à la vérité. Oh ! alors je n'aurai plus rien à regretter en ce monde !... »

Toute l'âme d'Hidalla animait ces paroles. J'éprouvais un embarras inexprimable de la présence du marquis et de l'impossibilité d'en prévenir son frère. Un moment après, soit par pitié pour moi, ou par délicatesse, il y mit fin en touchant la serrure de la porte qui était ouverte ; et, feignant d'entrer seulement alors, il vint près de Lorenzo, s'informa de sa santé, demeura quelques minutes, et, me faisant signe de ne pas le trahir, il sortit. Je respectai son secret. L'après-midi, Lorenzo vint souper avec nous. Henry n'était encore instruit de rien. La marquise de Rosline et Caroline furent très-gaies ; la conversation se soutint. Arthur seul, absorbé dans ses réflexions, n'y prit aucune part. Le lendemain, je cher-

chais Lorenzo , que je croyais à la chapelle ; mais quelle fut ma surprise d'y trouver seul , à genoux , et si absorbé qu'il ne me vit ni ne m'entendit , le marquis de Rosline ! Son exemple m'engagea à prier un moment ce Dieu que mon ami disait présent dans ce sanctuaire. Je me rendis ensuite au jardin , où , rencontrant Lorenzo , je lui appris ce que je venais de voir. Il serra ma main en disant : « Dieu est tout-puissant et infiniment bon ; il m'exaucera , j'en ai l'intime confiance. » Le marquis m'appela , et , m'apercevant avec Lorenzo , il nous joignit. « Hidalla , dit-il , je vais vous priver un instant de Sidney , à qui je dois parler ; mais la solitude ne vous déplaît pas ; d'ailleurs , vous n'êtes pas seul !... »

Ces paroles , et l'air pénétré qui les accompagnait , ajoutèrent à l'étonnement que me causait la conduite d'Arthur. « J'ai de mauvaises nouvelles à vous apprendre , me dit-il ; les affaires politiques sont très-fâcheuses ; la reine Marie-Stuart a de nombreux partisans , lord Murray aussi ; la paix ne se rétablira plus sans de fortes crises. Je n'ai aucune nouvelle de lord Seymour , qui a quitté le royaume ; beaucoup d'Ecos-sais s'expatrient et passent en France et en Espagne ; vous pouvez profiter de la circonstance ou demeurer avec nous ; mais c'est le moment de vous décider , tandis que les affaires permettent encore la délibération.

» — Je ne balance pas , interrompis-je , et à moins d'une certitude de pouvoir être utile ou nécessaire à mon oncle , lord Seymour , je vous conjure de me

laisser partager votre sort, vos opinions, vos dangers, et de me continuer votre douce et si précieuse domination.

» — Mon fils Edmund ne me sera jamais plus cher que vous, Sidney, reprit affectueusement le marquis ; vous aurez toujours une famille tendrement attachée dans tous les membres de la mienne ; Henry vit tranquille et éloigné des affaires du gouvernement ; si vous perdez un ami, ce ne sera que moi, qui par mes engagements dois suivre les différents mouvements politiques ; mais lord Walsingham et mon frère Hidalla vous offriront toujours des guides sûrs, éclairés, et peut-être plus en état de vous bien conseiller. Après tout, si vous êtes décidé à rester en Ecosse avec nous, je consens et je désire même que vous poursuiviez votre dessein d'examiner à fond la religion romaine ; adressez-vous à Henry et à mon frère. M. Billingham vous sera, pour cela aussi, d'un grand secours ; ne perdez pas un temps précieux ; Dieu seul sait ce qui nous est réservé, et comme dit très-bien Hidalla, nous ne devons pas vivre pour ces jours si rapides, mais pour une autre vie qui ne doit jamais finir. » Le marquis me quitta promptement ; je remarquai qu'il craignait de laisser échapper une vive émotion, dont il n'eût peut-être plus été le maître, si notre entretien se fût prolongé.

Je rejoignis Lorenzo, que je retrouvai avec Henry, à qui il s'était laissé connaître sous son nom véritable, en le priant instamment de cacher à Arthur la part qu'il avait eue à ses malheurs. Cependant,

l'après-midi, le marquis prit son frère à part avec moi ; il lui avoua qu'ayant vu la porte de sa chambre ouverte, il était entré tout au commencement de son récit, et qu'il n'avait pas eu le courage de s'éloigner ni de se faire remarquer. Il lui promit qu'il paraîtrait tout ignorer vis-à-vis lord Walsingham, pour ce qui le touchait personnellement.

Lorenzo était parfaitement rétabli ; il avait repris toute sa gaieté ; peu d'étrangers visitaient *Remember-Hill*, depuis les troubles de la capitale, dont un grand nombre de familles étaient exilées ou expatriées volontairement. Nous étions réduits à notre intérieur et extrêmement heureux de cette agréable solitude. Nous nous occupâmes sérieusement ensuite de l'étude de la religion, à laquelle nous consacrâmes deux heures par jour. M. Billingham y présidait pour résoudre nos doutes, nos objections, et expliquer les points obscurs ou difficiles ; lord Arthur, présent à toutes nos conférences, gardait un silence absolu, ne se permettant jamais ni une question ni une remarque. Quelquefois il feignait de lire, mais il ne perdait pas une seule parole de nos entretiens ; et moi... ce qu'est l'homme et la contradiction de son esprit ! depuis que j'étais plus libre dans la recherche de la vérité, je m'y prêtais avec moins d'ardeur, et me trouvais plus disposé d'y apporter mille difficultés.

Un matin, je trouvai le marquis seul dans la salle du déjeuner, occupé à lire ; il ferma son livre en me voyant et le posa sur la cheminée. Après que tout le monde se fut retiré, j'eus la curiosité d'aller regarder

le titre de ce livre , que je lui avais déjà vu plusieurs fois entre les mains, et je ne fus pas médiocrement surpris en le reconnaissant pour le *Traité des contradictions de l'Eglise protestante* , qui avait tant excité son mécontentement quand il me l'avait vu lire près de Lorenzo ; je commençai à croire que lord Arthur songeait sérieusement à se convertir.

Quelques semaines s'écoulèrent ; nous ne laissions pas d'être fort alarmés des troubles civils , mais nous gardions nos réflexions pour nous. Dans notre petit intérieur, les opinions n'étaient pas les mêmes ; Henry, son épouse et sa sœur étaient attachés à la reine Marie Stuart, dont la religion était la leur ; tandis que le marquis de Rosline était du parti des protestants , à la tête desquels se trouvait lord Murray , régent d'Ecosse , et ardent persécuteur de la reine infortunée Marie Stuart.

Un matin , au déjeuner , Arthur reçut un billet , changea plusieurs fois de couleur ; et , le déchirant aussitôt : Je dois me rendre à Edimbourg incessamment, dit-il, demeurez ici, attendez-y tranquillement mon retour ou de mes nouvelles : j'écrirai à M. Billingham et à vous, si mes moments me le permettent. »

Il se leva et sortit. Ma douleur de ce départ fut égalée par la surprise que me causa cette correspondance du marquis avec M. Billingham , auquel il ne parlait jamais , et que j'avais regardé jusqu'alors comme l'habitant de *Remember-Hill* qui lui fût le plus étranger.

Son épouse et sa sœur furent extrêmement alar-

mées de cette subite absence ; mais Arthur était si peu communicatif, que ni l'une ni l'autre n'osa lui demander aucun détail. Lorenzo s'en chargea, et nous sûmes que la position de la reine était affreuse, le nombre de ses amis fort diminué, et la capitale livrée aux horreurs de la guerre civile.

Après le dîner, le marquis embrassa Mathilde et Caroline. Puis, s'adressant à Henry : « Je vous confie absolument mon frère et Sidney ; je vous remets tous mes pouvoirs sur ce dernier ; je vous le recommande comme mon propre fils, et vous, cher Walsingham, soyez prudent : ne prenez pas parti dans les causes pour lesquelles vous n'êtes pas demandé. Si je vous donnais un conseil, ce serait celui de passer sur le continent, en France ou en Italie, et de profiter de la première occasion sûre.

» — Sans toi ? dit vivement Lorenzo, se jetant dans les bras de son frère. »

Le marquis l'y pressa avec une forte émotion ; puis, voyant couler nos larmes, il se dégagea doucement ; et, serrant sa main : « Vous avez de la religion, lui dit-il ; reposez-vous sur l'assistance divine, et priez pour moi. » Il s'arracha précipitamment à nos embrassements, se jeta dans la voiture qui l'attendait, nous fit un signe d'adieu et partit.

Dix jours s'écoulèrent sans nous apporter aucune lettre d'Arthur. Les nouvelles politiques étaient désespérantes : la reine était retenue dans le château de.... avec fort peu de probabilité d'échapper à ses nombreux ennemis.

Le soir du onzième jour, M. Billingham, nous joignant au salon, annonça qu'il allait nous communiquer une lettre du marquis. « Elle vous affligera beaucoup, ajouta-t-il, mais Dieu est là, il n'abandonnera pas les siens. » Il pria Henry d'en faire la lecture ; elle était ainsi conçue :

« Mon cher et respectable ami,

» Je m'entretiens peut-être pour la dernière fois
» avec vous, et sans savoir si cette lettre vous par-
» viendra jamais. Je vous dois le détail de toute ma
» conduite ; puisse-t-elle vous offrir des sujets d'ac-
» tions de grâces envers la divine Providence, et à
» mes amis de *Remember-Hill* quelques consolations!
» Arrivé à Edimbourg, trois jours après mon départ,
» je me rendis chez lord Kilkardy, un des plus zélés
» partisans de la reine. Je vis à ses discours réservés
» qu'il me croyait encore du parti contraire, comme
» protestant et ministre du gouvernement. Je pris sa
» main. — Mylord, lui dis-je, vous vous défiez de
» moi, et la prudence l'exige ; c'est à moi à détruire
» un sentiment qui m'afflige sans me surprendre. J'ai
» quitté ma famille ; et mon arrivée volontaire dans
» la capitale, au moment de la crise qui se prépare,
» est le fruit de la confiance de l'illustre prisonnière
» qui m'honore du titre de son défenseur.
» Alors je lui appris que j'avais reçu à *Remember-*
» *Hill* une lettre de lord Maitland, ce fidèle secrétaire
» et ami de la reine Marie. Il m'y retraçait notre

» intime liaison à l'université , me parlait avec force
» des vertus et des malheurs de notre souveraine ,
» de la justice de sa cause et de l'atrocité des calom-
» nies inventées pour la perdre , et il joignait à sa
» lettre un petit billet contenant ce peu de mots écrits
» au crayon, de la main de la reine :

» *S'il est vrai, comme lord Maitland m'en assure ,*
» *que le marquis de Rosline embrasse ma cause infor-*
» *tunée , puisse le Ciel, protecteur des justes, éloigner*
» *de lui tous les malheurs dont je suis la victime !*

» Je racontai ensuite à lord Kilkardy que le baron
» de Dunbar , mon parent, était aussi des nôtres, que
» ses vassaux assemblés allaient faire une dernière
» tentative pour délivrer la reine. Lord Kilkardy
» m'embrassa affectueusement. Nous vîmes ensemble
» lord Maitland , qui me reçut avec transport. Nous
» parvinmes à voir un instant la reine. Je tombai à
» ses genoux. *J'ai donc encore des amis*, dit-elle avec
» cette noble effusion qui s'échappe d'une belle âme,
» *et le marquis de Rosline est de ce nombre ! Hélas !*
» *vous paierez peut-être de la vie votre généreux dé-*
» *vouement !!!..... Mais il est un Dieu.... Vous êtes*
» *protestant ?* ajouta-t-elle..... Ici je ne me cachai
» plus : je suis catholique romain , m'écriai-je avec
» feu, et si je n'ai pas fait mon abjuration en arrivant
» à Edimbourg, ce fut dans la seule crainte qu'un
» éclat n'exposât davantage le petit nombre des fi-
» dèles serviteurs de votre Majesté.

» Les moments étaient courts. Nous quittâmes la

» reine pour ne plus la voir probablement en ce
» monde.

» Peu de jours après, plusieurs combats renver-
» sèrent nos faibles espérances. Lord Kilkardy et le
» vaillant Montheith, son ami, furent pris et livrés
» au dernier supplice..... Ils m'ont précédé, j'en ai
» le doux espoir, dans la région des récompenses !
» Les partisans de lord Murray remplissent la capi-
» tale ; les catholiques sont massacrés et exilés sous
» mille différents prétextes.

» Depuis-trente six heures j'occupe la prison d'Etat,
» la chambre où furent renfermés tant d'autres dé-
» fenseurs de la même cause, jusqu'au moment
» d'aller à l'échafaud, chercher le prix de l'honneur,
» de la religion et du courage. Mon âme est tran-
» quille ; la reine et ses dangers l'occupent seuls.
» J'ai fait mon abjuration, le jour même du dernier
» combat, en présence de l'armée. Qu'ai-je à regret-
» ter ? La foi est ma défense, mon espoir, ma force,
» le gage de ma couronne !....

» Adieu ; bénissez-moi, priez pour la reine, éclairez
» Sidney, consolez mes amis, félicitez-vous tous du
» fruit de vos prières, de vos soins généreux, et du
» bonheur

d'Arthur de ROSLINE. »



XI

MATHILDE et lady Walsingham furent partagées un instant entre la joie et la conversion d'Arthur , et la pensée douloureuse de sa perte presque assurée ; la foi triompha de la nature , et les espérances éternelles d'une affliction momentanée.

Enfin la généreuse marquise dit à Henry : « J'ai demandé tous les jours au Seigneur de disposer de notre vie présente , et de sauver pour toujours celui qu'il avait daigné unir à mon sort ; il m'a en partie exaucée, puissé-je bientôt aussi !... » Ses larmes l'interrompirent....

« Allons prier pour lui , dit vivement Lorenzo ; là, nous pourrons pleurer ; nos larmes n'auront rien d'amer , et nous penserons qu'Arthur nous est uni. » Henry serra sa main. « O toi , dit-il avec sentiment , cher Henry , tu sens quel bonheur il y a à se trouver tous réunis dans le sein de Dieu ! »

Nous revînmes du sanctuaire calmes et résignés , si j'en excepte moi seul , qui me sentais troublé , combattu et peu satisfait. Oui , je le dirai à ma confusion , j'étais consterné de voir le marquis catho-

lique, et je lui pardonnais moins encore d'avoir pris le parti de la reine, dont jusqu'alors il ne m'avait parlé qu'avec des plaintes amères, à cause de la protection qu'elle accordait à ceux de sa religion ; je ne me serais jamais attendu à un changement aussi prompt et aussi entier d'opinions politiques et religieuses.

Je demandai à M. Billingham si, au départ du marquis de Rosline, il avait eu connaissance de ses projets. « Oui, nous répondit-il, le matin du jour où il reçut le billet qui décida de son départ, j'étais un peu avant le dîner seul à ma chambre et en prière. Tout-à-coup, je vois lord Arthur entrer, fermer la porte et tomber à mes genoux : *Je suis des vôtres*, me dit-il avec émotion ; *je suis catholique et prêt à sceller ma foi de mon sang ; je ne m'en ouvre ici qu'à vous seul ; je connais Sidney, ses irrésolutions et ses préjugés ; il faut qu'il soit libre. Mon exemple ne ferait point sur lui l'effet qu'on aurait lieu d'en attendre ; mais les circonstances ne me permettant plus de différer, je viens vous demander la paix, l'entrée dans la vraie Eglise ; et, alors, muni des armes de la grace et de la foi, il n'y aura plus de dangers que je puisse craindre.* Je voulus le relever ; il demeura à genoux, prononça son abjuration, et il me fit ensuite la confession de toute sa vie, avec une candeur et une humilité admirables.

» Au moment de nous séparer, je le pressai dans mes bras, en versant des larmes de joie et de reconnaissance d'un bienfait du Ciel si peu attendu et si

marqué. Il me montra le billet de la reine, et me dit le contenu de celui de lord Maitland, qu'il avait déchiré, puis il m'assura qu'il allait voler au secours de sa Majesté, et vivre et mourir en vrai chrétien. Nous nous séparâmes après qu'il m'eut fait promettre de ne rien découvrir à ses amis avant son départ, et peu après il vous joignit, puis quitta *Remember-Hill*. »

Le récit de M. Billingham me fit une grande impression ; nous arrê tâmes qu'Henry et moi nous partirions pour Edimbourg, décidés à voir encore une fois notre généreux ami, fût-ce au péril de nos jours. « Pour moi, dit Lorenzo avec une tristesse calme, je ne pourrai donc pas vous accompagner..... Ma présence vous retarderait et vous exposerait davantage.... Il faut donc que je reste ici. O Arthur ! ô mon frère bien-aimé ! sommes-nous pour toujours séparés ici-bas, et ne dois-je te revoir que dans l'éternité ? Mais je suis trop heureux de cette dernière espérance ; *l'éternité, c'est tout !!!*... Allez, mes amis, votre présence le soutiendra, le consolera, et peut-être la sienne sera salutaire à Sidney. »

Je rougis ; les paroles du marquis à mon sujet, avant son départ, m'avaient vivement frappé. « Il verra du moins, m'écriai-je, qu'il ne faut pas être catholique pour aimer ses amis et s'exposer pour eux. »

Lorenzo laissa paraître un léger sourire sur ses lèvres. « Non, sans doute, interrompit Henry, les païens en ont donné l'exemple ; mais pour pardonner à un ennemi, sacrifier son bonheur, sa li-

berté, plus mille fois que la vie, pour le sauver !.... »

Lorenzo rougit à son tour ; Henry laissa échapper un profond soupir, et serra sa main avec une expression, qui renfermait tous les souvenirs qui remplissaient son âme.

Lady Walsingham se résigna avec courage au départ si périlleux de son époux ; la marquise de Rosline loua notre dessein et ne nous communiqua pas celui qu'elle formait elle-même. Ma séparation d'avec Lorenzo fut extrêmement douloureuse ; il me fortifia et m'édifia par son angélique résignation, et j'emportai avec moi le sentiment de ses vertus et la plus haute idée d'une religion qui inspire tant d'actions généreuses.

Nous arrivâmes à Edimbourg, après avoir été retardés un jour de plus en route par un accident arrivé à notre voiture ; nous allâmes aussitôt chez le gouverneur de la prison d'Etat, et demandâmes à voir le marquis de Rosline. « Il me paraît, dit-il, qu'on s'intéresse beaucoup à lui ; il y a quelques heures qu'une jeune femme a demandé et obtenu la même faveur ; elle est encore avec lui. »

Surpris, nous partîmes avec un billet d'introduction, et fûmes aussitôt conduits dans l'appartement d'Arthur. Il était assis près d'une petite table sur laquelle étaient une lumière et un livre ouvert ; la tête appuyée sur ses deux mains, il ne nous vit pas et ne changea pas d'attitude. Une femme, vêtue en amazone et à genoux, lisait ou priait à demi-voix ; elle se leva, vint à nous, et notre surprise égala notre

joie en reconnaissant Mathilde. Le marquis sortit de sa rêverie à notre exclamation. « Grand Dieu ! dit-il , à quoi vous exposez-vous pour moi ? »

Mathilde était au comble du bonheur. « Encore réunis , et tous dans une même foi ! dit-elle en prenant les mains de son époux et de son frère , qu'ai-je de plus à désirer ici-bas ? Nous pouvons mourir tous et mourir sans regret. »

Un sourire mélancolique erra sur les lèvres du marquis. Il était fort pâle , blessé au bras et à la poitrine, affaibli par la perte de son sang, mais plein de courage et de résignation. Il s'informa de son frère, de la famille d'Henry, et de la duchesse de Salisbury, sa mère, que je n'avais jamais vue. Cette dame habitait *Rosline-Castle* , où était aussi Edmund , fils d'Arthur , qu'elle avait retenu près d'elle , quand Mathilde était venue à *Remember-Hill*.

« J'espère , ajouta le marquis, que Caroline ne tardera pas à lui écrire que j'ai embrassé sa religion , et que je meurs doublement son fils, puisque l'éternité ne nous séparera pas.

» — N'y a-t-il donc aucun moyen de vous sauver ? interrompis-je.

» — Je ne m'en suis pas encore occupé, répondit-il ; à quoi cela pourrait-il servir ? La reine n'a plus de parti. Quelques amis épars ne pourraient plus la rétablir sur le trône ; les puissances de la terre l'abandonnent. Verser notre sang pour elle , était notre dernière espérance. Si je survis à mes blessures , ce sera pour monter sur l'échafaud qui , teint du sang

des catholiques et des fidèles sujets de Marie, deviendra un trône de gloire, et j'espère, le premier degré de celui qui nous attend dans les cieux.... Je suis tranquille, ajouta-t-il en serrant ma main, et mon bonheur est d'autant plus stable que, fondé sur des espérances éternelles, il ne peut être troublé par les vicissitudes humaines, dont il ne dépend plus!.... Un seul vœu occupe encore mon cœur ici-bas.... » Il s'arrêta, porta sur moi un regard expressif et touchant, que suivit un moment de silence.

Je ne me lassais pas de le contempler, et ne pouvais croire que je retrouvais le marquis de Rosline, si vif, si impétueux, si vindicatif et si fier, dans cet homme captif, blessé, résigné à la mort, ne se plaignant de personne, et envisageant avec tant de calme et de grandeur d'âme une fin douloureuse, infâme, et qui paraissait déstituée de tout secours et de toute consolation. La seule idée d'une exécution publique me faisait frémir; il en parlait comme du gage de sa félicité! Ah! si Lorenzo m'avait déjà pénétré de respect et d'estime pour sa religion, Arthur, devenu catholique, acheva rapidement cet ouvrage de la grace; en vain mon cœur cherchait de faux prétextes et de nouveaux subterfuges pour résister encore; la lumière céleste m'éclairait, m'éblouissait et dissipait, comme un éclair, les nuages de l'erreur dont il était enveloppé.

Nous obtinmes de passer tous les jours plusieurs heures avec Arthur: pour Mathilde, elle ne voulait pas le quitter. « Je serai votre garde, votre domes-

tique , tout ce que l'on voudra , disait-elle ; mais je ne vous abandonne pas. L'arrêt prononcé contre vous n'est-il pas le même pour moi ? Ne suis-je pas l'inséparable compagne de votre vie ? et si la plus chère partie de moi-même est dans les fers , ne puis-je pas les porter aussi ? Ce que Dieu a uni ne sera pas séparé , je vous suivrai partout , à la mort même. Alors , on écartera vos amis , que leur sexe ou leur courage rendra suspects à vos persécuteurs ; mais ils dédaigneront d'éloigner une femme qui ne demande d'autre grace que celle de mourir avec vous. »

» — Arrête , ma trop chère Mathilde , reprit le marquis avec émotion , retourne avec ton frère , et ne viens qu'avec lui visiter ma demeure ; ta présence ici seule..... me donne des émotions trop vives..... J'ai besoin de tout mon courage , et je dois renoncer aux attachements de la nature ; l'heure suprême qui s'approche ne me permet plus..... »

Il s'arrêta un moment , appuya sa main sur son front et reprit avec feu : « Pardonnez-moi , ô mes amis ! pardonne-moi , Mathilde , les chagrins qu'ont pu te causer les emportements de mon caractère. Priez tous pour moi ; Celui qui m'a éclairé ne veut pas me perdre pour toujours ; c'est pourquoi il m'envoie les moyens d'expier les fautes de ma vie ; je renonce à vous , à tout , avec joie , pour son amour. Conservez-vous , ma chère Mathilde , pour votre enfant ; réparez mes torts , élevez-le dans la foi catholique , qu'il sache un jour que son père a été appelé à cette foi sainte par des graces multipliées , et qu'il

a versé son sang pour elle et pour la cause de la reine!.... »

Arthur, affaibli par trop d'émotion, devint fort pâle, il nous fit signe d'éloigner Mathtilde, qui, baignée de pleurs, demeurait à genoux près de lui. Henry la prit entre ses bras et la porta dans un cabinet voisin, la conjurant de ne point contribuer à ébranler le courage, si nécessaire à son généreux époux. Elle céda avec docilité aux avis de son frère; et, après avoir vu Arthur plus calme, nous le quittâmes et nous prîmes un logement dans un hôtel fort près de la prison.

Le lendemain on ne nous permit pas de le voir, et ce ne fut que le jour suivant que cette faveur nous fut accordée vers le soir. Nous sûmes que la cause de ce refus avait été un ordre supérieur de n'introduire personne près de lui, parce qu'on devait y envoyer des prédicants de la réforme anglaise, dans le dessein de le ramener à la religion protestante; mais il avait été si souffrant toute la journée, nous dit le geôlier, que ce projet n'avait pu s'exécuter. « Ce n'est pas un homme, mais un ange, continua celui-ci en nous conduisant dans les détours de la prison; il souffre le martyre jour et nuit; son bras a été fracassé d'un coup de feu, et le chirurgien l'avait pansé si maladroitement, qu'il a fallu tout défaire ce matin, et néanmoins il ne se plaint jamais. La nuit passée, s'étant un peu assoupi, il gémissait douloureusement dans ce demi-sommeil. J'étais dans un cachot voisin, je vins près de lui, et, le trouvant dans un état qui

réclamait de prompts secours, je lui offris de faire chercher le médecin; il pouvait être minuit. Il s'y refusa absolument, disant qu'il serait temps le lendemain, et il s'excusa obligeamment de m'avoir dérangé. Puis, voyant que je m'obstinais à demeurer près de lui. — *Puisque vous êtes si charitable, me dit-il, serait-ce abuser de votre bonté que de vous prier de me lire un chapitre de ce livre?* Il me désignait un petit volume posé sur la table, près de son lit. Je le pris : c'étaient les *Souffrances de Jésus-Christ*. Bien que je ne sois pas catholique, cette lecture me fit une grande impression, et parut calmer beaucoup mon prisonnier, qui me témoigna ensuite sa reconnaissance dans les termes les plus expressifs. Ce matin, le chirurgien est venu; loin de lui faire aucun reproche, il sembla chercher plutôt à excuser sa maladresse, il le remercia de ses soins avec une douceur et une affabilité qui ne se sont pas démenties un seul instant depuis son séjour ici. »

Tandis que le geôlier parlait, je m'abîmais dans mes pensées; je me rappelais la vivacité naturelle du marquis de Rosline. Je me retraçais le souvenir d'une fièvre qu'il avait eue quand je voyageais avec lui, l'impatience qu'il témoignait alors dans les moindres retards apportés à ses désirs, l'espèce d'opiniâtreté que j'avais toujours observée dans son caractère; je me figurais l'indignation et la colère où l'eût jeté un semblable traitement, s'il l'eût éprouvé alors. Toutes ces réflexions me ramenaient insensiblement au terme de toutes mes études, la comparaison de la religion

réformée avec celle des catholiques, et je ne pouvais m'empêcher de reconnaître combien est grande la liberté que l'une laisse aux passions, et combien l'autre exerce d'empire sur les affections et les mouvements du cœur.

Nous trouvâmes Arthur assez tranquille et même gai, malgré l'abattement et l'altération qu'une extrême et longue souffrance avait laissés sur ses traits. Il nous consola de ne l'avoir point vu la veille. « Il faut bien nous attendre à être séparés, dit-il, un peu plus tôt ou plus tard ; j'aurais cependant désiré, ajouta-t-il en me regardant, que vous fussiez présents à la visite de MM. les prédicants ; mais, au reste, si cela est utile, Dieu saura bien le faire, malgré l'opposition des hommes ; et si cela n'entre pas dans les desseins de sa providence, je ne dois pas le souhaiter. »

Pendant qu'il parlait encore, les deux personnes en question arrivèrent. Le geôlier nous fit promptement entrer dans le cabinet, d'où, à travers la porte, qui était vitrée, nous pûmes facilement observer ce qui se passait dans l'appartement d'Arthur, qu'éclairaient deux bougies posées sur la table, près de son lit. Richard, c'était le nom du geôlier, se tint debout près de la porte, après avoir présenté des sièges aux étrangers.

Les deux prédicants, l'entretinrent pendant une heure et demie, lui faisant de vifs reproches, attaquant la religion romaine avec une grande véhémence.

Le marquis de Rosline souriait par intervalle, et par deux ou trois paroles renversait leurs faux raisonnements. Arthur leur témoigna plus de compassion de leur erreur que de crainte de leurs menaces; il leur démontra clairement qu'attaché inviolablement à la vérité, il n'estimait rien au-dessus des persécutions qu'il pourrait souffrir pour elle. N'espérant rien obtenir du prisonnier, ils le quittèrent.

Nous revînmes près de lui. « Vous êtes tous les deux catholiques ? nous demanda Richard, dès qu'ils furent partis.

» — *Oui, tous les deux*, repris-je vivement, et *cette dame aussi*. L'expression du regard d'Arthur sur moi ne s'effacera jamais de mon cœur.

Je le considérais encore d'un air pensif, lorsque nous le vîmes pâlir et perdre connaissance.

Le geôlier regarda cette faiblesse comme une suite naturelle de la fatigue qu'il avait éprouvée; mais nous seuls savions quelle forte impression mes paroles avaient dû lui causer.

Revenu à lui, il serra fortement ma main, et comme nous devions le quitter, parce qu'il était tard, je me jetai à genoux, et lui demandai sa bénédiction, qu'il me donna ainsi qu'à Mathilde et à Henry. Ce dernier, hélas ! ne devait plus le revoir; et, comme s'il en eût eu un pressentiment, il ne pouvait se résoudre à le quitter, et demanda instamment à passer la nuit près de lui, ce qu'il ne put obtenir.

« Adieu, nous dit le marquis; si nous ne devons plus nous revoir, notre séparation ne sera pas longue.

Le Ciel, dans sa clémence, nous a encore accordé aujourd'hui un moment de bonheur pur et sans mélange. Pour moi, je ne désire plus rien en ce monde, et j'ai assez vécu, puisque j'ai la ferme confiance que tout ce que j'aime me sera rendu dans les cieux. O Sidney, continua-t-il en pressant ma main dans la sienne, plus tu approfondiras la religion romaine, et plus tu en connaîtras la force, la vérité, la divinité. Elle est aujourd'hui tout mon bonheur, toute ma consolation; et cette consolation surnaturelle surpasse tous les malheurs et toutes les souffrances de ce monde. »

Ces paroles touchantes me faisaient d'autant plus d'impression que, dans ce moment, il souffrait excessivement. Henry l'embrassa. « Adieu, mon ami, mon frère, lui dit Arthur, ménagez-vous, et priez pour moi!.... » Nous étions trop émus pour pouvoir lui répondre; nous nous séparâmes, vivement inquiets de l'état où nous le laissions.

En nous reconduisant, Richard nous dit assez brusquement : « Il en arrivera ce que Dieu voudra, mais je quitte ma religion pour embrasser la vôtre; il ne sera pas dit que je verrai tous ces anges autour de moi, et que je resterai parmi les diables ! »

Je ne pus m'empêcher de sourire de son expression. « Vous êtes heureux, Richard, lui dit Henry, votre charité envers les prisonniers vous a sans doute attiré cette grace du Ciel. Je crois cependant qu'il est bon que, vu les circonstances, vous fassiez les choses en secret, afin que vous puissiez encore être utile à

ceux que Dieu confie à vos soins. » Il se chargea alors de lui procurer un prêtre qui pût l'instruire secrètement, et qui pourrait en même temps offrir à Arthur les secours et les consolations de son saint ministère.

Tout était ainsi projeté, mais Dieu en avait disposé autrement. Il se plaît souvent à éprouver ceux qu'il aime. Bénis soient à jamais les décrets impénétrables de sa divine providence !



XII

HENRY, d'une complexion délicate, et fatigué par les chagrins et l'inquiétude, fut saisi, la même nuit, d'une fièvre inflammatoire, qui le conduisit aux portes du tombeau; je fus abattu par ce nouveau malheur. Henry, malgré son état, me rassura et me fortifia avec une résignation admirable. C'est une nouvelle épreuve, me disait-il, recevons-la de la main paternelle qui nous l'envoie. Je sens que je dois renoncer à la consolation d'accompagner mon frère dans ses derniers moments; c'est un grand sacrifice, nous l'offrirons avec les autres. Je n'étais pas digne de cette triste satisfaction; je ne suis pas digne non plus du bonheur de le précéder dans la région céleste; mais nous sommes tous, Sidney, dans les mains de Dieu, et je m'y abandonne entièrement. »

Je me rendis seul chez Arthur, car Mathilde voulut rester près de son frère. « Je verrai mon époux plus tard, me dit-elle, et dans un moment où l'état d'Henry nous permettra d'y aller ensemble. »

J'admirai en silence le courage de cette femme vertueuse. Toute son âme était sans doute auprès du

marquis de Rosline; mais il avait désiré qu'elle ne vint pas seule près de lui, et elle se conformait aux intentions de son époux avec une soumission parfaite.

Je trouvai Arthur encore bien souffrant; le chirurgien était occupé à panser son bras. Il ne laissa échapper aucune plainte, quoiqu'il souffrit des douleurs excessivement vives. Le chirurgien, en le quittant, me recommanda de le laisser bien tranquille; je ne pus cependant pas lui cacher pourquoi j'étais seul; il lisait d'ailleurs sur mon visage un nouveau sujet d'affliction. « Nous sommes les enfants de Dieu, me dit-il; les peines qu'il nous envoie sont les preuves de son amour. Nous devons travailler à nous purifier dans la tribulation, comme l'or dans le creuset. Celui qui nous l'envoie nous donne aussi la force d'en triompher. »

Je lui appris la conversion de Richard, dont il loua Dieu avec moi; nous parlâmes aussi à cœur ouvert de la mienne; ensuite je lui fis une lecture dans le petit livre des Souffrances, jusqu'à ce que le voyant légèrement endormi, je me mis à prier avec beaucoup de foi et de consolation. Je le quittai pour revoir Mathilde et Henry, qui nous donnait de grandes inquiétudes.

Jusque-là, nous avions écrit deux fois à lady Walsingham, lui donnant le détail de tout ce que nous faisons à Edimbourg. Henry, dans sa dernière lettre, avait joint un billet à M. Billingham, pour s'informer s'il ne connaissait pas quelque ecclésiastique auquel nous puissions nous confier, et qui voulût s'exposer

à une entrevue avec Arthur ; ce qui était fort dangereux dans la situation critique des affaires de la religion.

M. Billingham prit aussitôt la généreuse résolution de venir nous joindre , et arriva le lendemain de la maladie de lord Walsingham.

Sa présence était sans prix pour nous , dans la situation pénible où nous étions. Il se rendit , avant tout, près d'Arthur, qui fut vivement ému en le voyant. Il était mieux et levé. Il voulut se jeter à ses genoux ; M. Billingham l'en empêcha en le pressant entre ses bras ; nous répandîmes des larmes de joie et de reconnaissance d'un bienfait du Ciel si inespéré.

En quittant Arthur , nous allâmes près d'Henry , qui partagea la consolation que l'arrivée de notre digne ami de *Remember-Hill* avait apportée. Le lendemain , comme Henry était plus tranquille , il nous supplia de nous rendre tous près d'Arthur ; nous cédâmes à ses vœux , le laissant aux soins d'un fils de Richard que nous avions pris pour soulager son domestique.

Nous trouvâmes le marquis un peu mieux. Je fis mon abjuration ainsi que Richard dans la prison , entre les mains de M. Billingham, en présence d'Arthur. Ensuite ce digne ecclésiastique entendit notre confession dans le cabinet voisin, et nous dit de nous préparer à la sainte communion pour le jour suivant.

En effet le lendemain matin , nous nous rendîmes au point du jour chez le marquis. M. Billingham y célébra la sainte messe ; il avait apporté à *Remember-Hill* tout ce qui lui était nécessaire à cet effet. Après

l'auguste sacrifice , il donna la sainte communion à Arthur, à Mathilde, à Richard et à moi ; la ferveur et le profond recueillement du marquis de Rosline remplirent mon âme d'édification et de confiance. Nous étions au comble du bonheur ; et à notre retour , nous donnâmes à Henry les détails de cette délicieuse matinée.

Environ dix jours s'écoulèrent ; Henry avait fréquemment le délire ; son état nous alarmait beaucoup ; M. Billingham écrivait régulièrement à Caroline ou à Hidalla , en prétextant notre assiduité près d'Arthur, pour qu'elle ne se doutât pas de la maladie de son époux, qui, jusque-là, avait entretenu la correspondance. Nous passions ordinairement trois heures de la matinée à la prison ; ensuite nous revenions près d'Henry ; puis, vers six heures du soir, nous allions faire la prière près d'Arthur, et à sa demande M. Billingham disait le *chapelet*, auquel nous répondions en commun. C'était une dévotion qu'Arthur préférait à beaucoup d'autres ; parce que, disait-il, elle distinguait les vrais enfants de l'Eglise de presque toutes les sectes séparées, qui rejettent le culte de la sainte Vierge et des saints.

Les forces d'Arthur se rétablissaient ; ses nuits étaient meilleures ; il se levait et se promenait même dans sa chambre ; nos entretiens ne roulaient que sur la religion ou sur la reine. Le désir du marquis , de mourir pour une aussi belle cause , était toujours aussi vif et aussi sincère ; nous nous estimions encore heureux dans le sein de nos malheurs ; et au milieu

de l'affreuse perspective que nous offrait l'avenir, nos pensées, s'élevant d'un vol rapide au-dessus de la vie présente, nous présentaient une félicité qui ranimait notre courage. Hélas ! la divine bonté nous donnait aussi des forces, pour nous préparer au sacrifice déchirant qu'elle allait bientôt exiger de nous.

L'Ecosse avait paru se pacifier. L'éloignement de Marie, le nombre et l'influence des partisans du régent tenaient ceux de la reine dans le silence ; cependant les prédicants recommencèrent à troubler et vexer les catholiques. Lord ***, parent et ami du marquis de Rosline, fit une tentative pour délivrer les prisonniers ; il remporta quelques avantages qui renouvelèrent les hostilités ; un arrêt de mort fut signé contre tous les coupables de rébellion et d'attentat aux libertés de la nation : c'est ainsi qu'on désignait les défenseurs de la reine.

Arthur était sur cette fatale liste. M. Billingham se chargea de le lui annoncer. Henry n'avait plus, depuis deux jours, aucun moment de présence d'esprit. Les mortelles angoisses qui déchirèrent nos cœurs lui furent épargnées.

Je fus témoin de l'entrevue de M. Billingham et du marquis. Le premier, étant entré dans la prison, lui donna sa bénédiction comme de coutume ; et, d'un air calme et triste : « Mon fils, dit-il, le terme de vos souffrances n'est plus éloigné, redoublez de courage, il n'y a plus qu'un pas à franchir, le ciel est à vous. »

Arthur prit sa main et la baissa ; et, sans changer de couleur ; « Ma sentence est prononcée?... .. »

M. Billingham ne répondit pas ; mes pleurs et mes sanglots le firent pour lui.

« Pourquoi donc tant de faiblesse, mon cher Sidney, me dit avec un sourire angélique mon généreux ami, mon sort n'est-il pas digne d'envie ? Quelle mort plus douce, plus consolante et plus précieuse pouvais-je jamais obtenir ?.... L'homme, selon le cours ordinaire de la nature, est surpris par la mort, et au moment où il est le moins préparé. Les langueurs de la maladie, la dissolution insensible de tous les principes de la vie préviennent et amènent sa dernière heure, sans presque lui laisser la force de se reconnaître, de se préparer et d'offrir ce dernier sacrifice qui doit décider de toute son éternité. Pour moi, privilégié, comblé de tant de graces, j'obtiens encore la faveur ineffable de prévoir positivement le moment où je vais quitter ce monde périssable. Ma santé beaucoup meilleure, la force et la vigueur de la jeunesse, me permettent d'y concentrer toutes mes pensées, d'y apporter tous mes soins et toutes les dispositions nécessaires. Plein de foi et d'espérance, soutenu par Celui qui m'a racheté au prix de son sang, heureux mille fois de donner le mien pour sa cause, je verrai avec joie s'ouvrir devant moi l'éternité, vers laquelle mon âme aspire. Un moment, qui aura la rapidité de l'éclair, me fera franchir cette barrière imposante de la mort à la véritable vie ; sans frayeur et sans agonie, j'espère, avec la grace d'en haut, m'élancer dans les bras de Celui qui m'attend avec des paroles de paix et d'amour. »

Une joie céleste animait les traits du marquis ; ses généreux sentiments , l'onction et la vivacité avec laquelle il les exprimait, firent passer un instant dans mon cœur le saint transport qui l'animait , mais bientôt l'horreur de cette séparation revint avec plus de violence m'accabler et me consterner.

Mathilde, appuyée sur le chevet du lit, les mains jointes, les yeux attachés sur Arthur, gardait un morne et religieux silence. Son âme faisait déjà intérieurement, avec une douleur profonde et résignée, le sacrifice cruel de toute la félicité de sa vie.

Le marquis nous regarda l'un et l'autre avec attendrissement. » Vous souffrez plus que moi, dit-il; mais j'ai de plus, à mon tour, le sentiment de toutes vos peines...» Nous ne pûmes lui répondre. M. Billingham lui parla de nos amis de *Remember-Hill*; Arthur employa le reste du jour à la prière et à écrire. Il adressa une lettre à la duchesse de Salisbury, sa mère ; il écrivit aussi à sa sœur, à Henry , et un petit billet à Lorenzo, contenant ce peu de mots :

« Mon bien-aimé Hidalla !

» Je te dois tout, après Dieu; mon bonheur , ma
» foi , ma consolation dans ma position actuelle. Si
» je te connaissais moins, je te parlerais de courage :
» mais mon cœur , éclairé des lumières éternelles ,
» jouit déjà de la félicité qui remplira ta belle âme ,
» en songeant que tu auras , si , comme je l'espère,

» Dieu me fait miséricorde, dans le Ciel et heureux
» pour toujours ,

» Ton meilleur ami et ton frère ,

» Arthur DE ROSLINE. »

Il traça ensuite pour Mathilde les adieux les plus touchants et les plus chrétiens, et des avis pour son fils Edmund, quand il serait en âge de les lire. Ensuite il passa avec M. Billingham dans le cabinet de sa chambre, mit ordre à tout ce qui aurait pu l'inquiéter au sujet de sa conscience, puis il vint nous rejoindre avec un calme et une tranquillité admirables.

Nous obtinmes du bon Richard de passer cette dernière nuit avec notre ami. Nous étions tranquilles pour lord Walsingham ; les deux fils de Richard le soignaient avec le domestique, et nous avaient promis que, s'il nous demandait ou recouvrait la présence d'esprit, nous serions aussitôt avertis.

M. Billingham, voyant Arthur très-fatigué, le pria de prendre un peu de repos, lui promettant de l'éveiller de grand matin, afin de dire les prières des agonisants et de faire la préparation à la mort, ainsi qu'il le désirait.

Le marquis de Rosline céda à ses instances, auxquelles nous avions joint les nôtres. Il s'endormit bientôt d'un sommeil doux et paisible, qui nous convainquit que la tranquillité qu'il témoignait n'était pas seulement extérieure, mais réelle.

M. Billingham et Mathilde continuèrent à prier , tandis qu'il reposait. Pour moi , je n'étais pas en état de les imiter. Je fixais les yeux sur mon ami , sur celui que j'aimais comme un père , et j'éprouvais un déchirement et une douleur que la contrainte que je m'imposais pour les cacher aigrissait encore. Je me répétais mille fois , que dans quelques heures , il allait m'être enlevé pour toujours !.....

Mes regards troublés s'arrêtèrent sur un crucifix posé sur le lit d'Arthur ; une voix secrète , celle de la grace et de la foi , me disait que ce Dieu , mort sur un bois infâme , avait tout sacrifié pour moi , qu'il me demandait mon ami , qu'il ne l'exigeait que pour notre commun et éternel bonheur , et que je devais me résigner à ce douloureux sacrifice.

Cette pensée , et le sentiment d'amour et de résignation qu'elle produisit , m'attendrirent ; mon cœur serré se dilata un instant par une vive impression de douleur et de reconnaissance ; mes larmes coulèrent lentement ; je tombai à genoux , et je commençai à prier avec feu et à me soumettre en même temps au sort qui nous menaçait.

Le marquis dormit jusqu'à quatre heures ; il s'éveilla de lui-même , et se plaignit doucement et en souriant , de ce que l'on ne l'avait pas éveillé plus tôt. Nous nous rassemblâmes autour de lui , et je le conjurai de nous accorder encore un instant d'entretien avant de commencer nos prières. Il me serra la main. « Quand vous reverrez lord Seymour , me dit-il , ne m'oubliez pas près de lui ; qu'il me conserve le sou-

venir de l'amitié ! Pour moi , je demanderai son salut au Seigneur , dans le moment suprême ou j'espère que rien ne me sera refusé. Dites aussi à Henry que j'ai bien songé à lui ; consolez-le , vous , ma chère Mathilde , et consolez-vous tous ensemble en pensant au Ciel et au bonheur qu'on éprouve en mourant pour la foi. »

Il se promena un moment dans la chambre , d'un air pensif ; puis , revenant à nous : « Prions , dit-il ; nous nous entretiendrons encore après. »

M. Billingham ne voulut pas qu'il se mît à genoux ; il s'assit sur le bord de son lit. Nous priâmes environ une heure et demie ; après quoi , vers six heures , M. Billingham célébra la sainte messe ; nous y communîâmes tous , et Richard avec nous.

Arthur demeura comme absorbé dans la possession de son Dieu , pendant son action de grâces , jusqu'à ce que notre digne ecclésiastique , craignant qu'il ne devînt trop faible , le supplia de prendre quelque chose.

Richard apporta une petite table avec du thé , du vin et des fruits , car c'était un vendredi ; néanmoins , il offrit un bouillon au marquis , qui le refusa , quoique son état lui eût permis d'en prendre. Il prit une tasse de thé avec un peu de vin blanc et quelques biscuits , et nous en fit prendre avec lui. Une gaieté calme brillait sur son visage , où la fierté imposante de sa physionomie habituelle était tempérée par une céleste douceur.

« Sidney , me dit-il vivement , ce ne sont pas les

hommes qui ont conduit tous les évènements ; c'est le doigt de Dieu, sa grace et sa miséricorde sur moi ; promets-tu de n'ouvrir jamais ton cœur ni au ressentiment ni à la vengeance ? Le vrai catholique pardonne, et il aime ses ennemis. Le désir de leur conversion, voilà son unique vengeance ; je voudrais souffrir mille morts, si je pouvais les sauver pour toujours !.... »

Comme il achevait ces mots avec un profond attendrissement, Richard, qui était sorti auparavant, entra avec un homme que nous ne connaissions pas ; et, le présentant au marquis, lui dit : « Voilà lord Macdonald, qui, pour la même cause, a partagé votre captivité et s'attend aussi au même sort. »

Ce seigneur paraissait avoir une quarantaine d'années ; sa démarche était fière, son regard sombre et altier. Sa physionomie s'éclaircit à notre vue ; il serra la main du marquis. « Nous périssons pour la même cause, dit-il, mais la juste colère du Ciel atteindra nos persécuteurs et leur postérité.

» — Je ne forme pas ce vœu, interrompit doucement Arthur ; puissent-ils plutôt ouvrir les yeux à la vérité et obtenir la grace du salut ! Mais laissons-les et pensons à nous-mêmes, continua-t-il ; ô mon ami et mon digne compagnon d'armes ! avez-vous mûrement pesé la grandeur du moment auquel nous touchons ?.... Vous êtes protestant, mylord ; êtes-vous assuré que votre religion soit infaillible ? Songez-vous bien qu'il en résultera, non pas une vie de cinquante ou soixante années de bonheur ou de malheur, mais

une éternité de félicité ou de peines !.... » Lord Macdonald fixa ses regards sur le marquis de Rosline avec une surprise mêlée de doute.

« N'êtes-vous donc pas de ma religion ? »

» — Non , je ne suis plus protestant ; j'ai étudié , approfondi mes doutes et mes incertitudes , et j'ai préféré à la religion qui les faisait naître , sans les résoudre , celle qui n'en laisse pas , où tout s'appuie sur des bases infaillibles et inébranlables. Mais enfin , mon digne ami , qu'importe ce que je suis ; les moments sont courts , pensez sérieusement ; pesez , pendant le peu d'instant qui vous reste , le prix de votre âme et ce que c'est que l'éternité ! Sans entrer dans les discussions que notre situation ne nous permet pas , supposez que nous doutions en général de toutes les religions , et que nous ne penchions pour aucune en particulier ; celle-là seule , que toutes les autres s'accordent à trouver bonne et capable de nous conduire au port du salut , n'est-elle pas plus sûre que celles qui n'ont point ce caractère distinctif et cet inestimable privilège ?.... Dépouillez-vous ici de tout préjugé , de tout respect humain ; ces fantômes doivent fuir devant le flambeau de la mort , qui dissipe les ombres et laisse la vérité toute nue. Demandez , du fond de votre cœur et dans la droiture de votre âme , à connaître la vérité et la vraie manière de servir ce Juge redoutable et suprême qui nous cite à son tribunal ; et , j'en ai la confiance , mylord , il ne rejettera pas votre prière. »

Lord Macdonald garda un moment le silence. « Vous

me troublez étrangement, dit-il ensuite; j'ai souvent formé des doutes sur ma foi, et le désir de mourir dans celle de mes parents a toujours triomphé de mes réflexions. Il me paraît impossible qu'un Dieu, la bonté par essence, me condamne pour avoir gardé la foi dans laquelle il m'a fait naître.

» — Parce que vous êtes né dans l'erreur, est-ce une raison pour y mourir? reprit Arthur. Creusez plus avant dans les tombeaux, et vous ne tarderez pas à trouver des ancêtres catholiques..... Ah! mylord, si Dieu, dont les desseins sont impénétrables et les miséricordes absolument libres, a laissé périr nos parents dans l'erreur, lui refuserez-vous le pouvoir de nous faire la grace de nous éclairer et de nous sauver?... Il n'y a qu'une voie, qu'un chemin, qu'une seule religion à laquelle est attaché le salut; il n'y a qu'un pasteur, qu'une bergerie, qu'une porte pour entrer au ciel. Hors de l'Eglise, point de salut; je vous en conjure, ô mon cher compagnon! réfléchissez, et tremblez de n'être pas dans cette unique voie. C'est un ami désintéressé qui vous en supplie; c'est au moment où mon âme, dégagée de tout préjugé, de toute passion, est prête à s'élancer dans le sein de Celui qui l'appelle; c'est alors que, intimement convaincu d'avoir long-temps erré sur le bord du même précipice où je vous retrouve, je frémis, et je donnerais mille vies pour vous faire connaître la vérité qui a brillé pour moi. Mais Celui-là seul qui dispose des cœurs peut vous éclairer; il tient dans ses mains nos destinées présentes et futures; cepen-

dant il vous prévient, vous sollicite, et nul n'a jamais été condamné, sans avoir refusé la grace qui lui a été offerte. »

Lord Macdonald, d'un air pensif, considérait tout ce qui l'entourait. Il demanda qui j'étais ?

« C'est mon pupille, reprit Arthur, et cette jeune femme est mon épouse. »

« — Vous êtes heureux, répondit le lord avec un sourire amer, ce misérable Richard ne m'a laissé voir personne. »

Mes regards demandaient à Richard pourquoi il en avait agi ainsi. Il me comprit. « Pour moi, mylord, me dit-il assez brusquement, je ne suis pas un ange, et je ne sais pas encore rendre le bien pour le mal ; je n'ai reçu de ce prisonnier que des mépris et des injures. Tout lui déplait, tout l'irrite ; il s'attendait sans doute à être traité ici comme un prince. Qu'eût-il donc fait, s'il eût été blessé et mal soigné comme le fut, en premier lieu, le marquis de Rosline ? Je n'ai pas reçu l'ordre d'introduire ceux qui ont demandé à le voir ; ils n'avaient pas de billet d'introduction. Il est vrai que lady Mathilde n'en avait point non plus ; mais elle réclama cette faveur avec tant de douceur et d'instance, que, touché d'ailleurs des vertus inaltérables du prisonnier dont elle sollicitait la vue, je la conduisis d'abord près de lui ; après quoi, pour plus de sûreté, je l'envoyai au gouverneur de la prison, qui lui donna une permission en règle. »

Arthur sourit mélancoliquement. « Le malheur aigrit et change souvent le caractère, dit-il ; mais je ne

veux pas laisser croire que j'ai toujours eu cet empire sur moi-même, car cela n'est pas. Je n'ai que trop de violences et d'emportements à me reprocher, et il était temps, en embrassant une religion qui prescrit la plus tendre charité et la pratique de toutes les vertus, que je commençasse à réformer ma vie.

» — Vous croyez que je ne vous connais pas, reprit Richard; souvenez-vous de Jacques Mixton, qui a été à votre service voilà environ deux ans; c'était mon neveu. Vous l'avez renvoyé injustement, vous avez été inflexible, bien que vous eussiez découvert son innocence; en cela vous avez eu tort. Mais aujourd'hui il vit au sein d'une heureuse famille; un commerce florissant lui procure une honnête aisance. A qui le doit-il?.... à vos bienfaits!....

» — Je n'ai rempli que mon devoir, répondit Arthur, et la faute qui a précédé n'a pas été effacée de mon souvenir. Cette injustice est encore sur mon cœur; et, pour vous le prouver, voici un billet que j'avais écrit pour lui. La difficulté de me procurer son adresse m'a seule empêché d'en faire usage. » Il prit dans son porte-feuilles une lettre qu'il donna à Richard; celui-ci me la montra; elle était ainsi conçue :

« Si vous vous souvenez encore d'Arthur de Ros-
» line, croyez qu'il ne veut emporter, en quittant
» cette vie, ni votre honneur, ni le remords de l'in-
» justice dont il s'est rendu coupable envers vous.
» Veuillez oublier ses torts, et recevoir, en mémoire

» de lui , la somme de 200 livres sterlings , que vous
» fera bientôt remettre M^{me} de Rosline , pour aug-
» menter votre négoce.

» Je meurs catholique , fidèle à Dieu et à la reine.

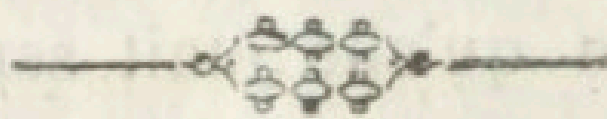
» ARTHUR DE ROSLINE. »

Le marquis pria Mathilde d'exécuter sa promesse , quand elle serait de retour à *Rosline-Castle*. Il nous raconta ensuite qu'un peu après son mariage il avait pris Mixton à son service , et que , pendant une absence qu'il avait faite , on avait appris des prières catholiques à un enfant de dix ans , qu'un de ses parents lui avait confié en mourant , et qui habitait au château ; il ajouta que , s'en étant aperçu à son retour , il s'était mis dans une étrange fureur , avait soupçonné Mixton , et lui avait ordonné de quitter aussitôt son service ; ensuite , qu'ayant su de Mathilde elle-même qu'elle était seule coupable , il n'avait jamais voulu revenir sur ce qu'il avait dit , charmé d'ailleurs d'avoir saisi ce prétexte pour n'avoir plus , parmi ses domestiques , que des réformés.

Mixton était donc parti , et le marquis , généreux au milieu même de ses injustices , lui avait donné 1000 livres sterlings pour s'établir comme il le jugerait à propos. « Hélas ! continua lord Arthur , Mathilde sait à quel point j'étais irrité contre elle , lorsque je pouvais former le moindre doute qu'elle pensât à inculquer les principes de sa religion à mon enfant.

Puissent ma mort et les circonstances qui l'environnent expier toutes mes fautes ! »

Il s'entretint ensuite quelques moments avec lord Macdonald des amis de la reine , et M. Billingham , le voyant très-fatigué , lui proposa de prendre encore un peu de repos , ce qu'il accepta sans hésiter. Mais nous vîmes bien que ce n'était que pour faire trêve à des conversations qui le distrayaient du grand objet de toutes ses pensées ; car il ne dormit point , et il pria avec le plus profond recueillement.



XIII

LORD Macdonald prit l'*Imitation de Jésus-Christ*, qu'il trouva sur la table, et la parcourait d'un air distrait, lorsqu'un bruit confus sous les murs de la prison nous fit tressaillir. Richard sortit, et rentra peu après, pâle et sans rien dire; il demeura à l'entrée de la chambre. *Je suis prêt à vous suivre*, dit Arthur, en se levant rapidement, et avec un calme mêlé d'une sorte de joie. Il baisa son crucifix et le mit dans son sein; puis, me serrant affectueusement contre son cœur: « Adieu, garde la foi et mon souvenir en elle. » Ensuite, s'approchant de Mathilde, « Adieu, chère épouse, mon amie, ma sœur en Jésus-Christ; prie pour moi. » Il sortit promptement avec M. Billingham, lord Macdonald et Richard.

Ce dernier, qui craignait avec raison que le grand air ne saisît Arthur, les fit entrer dans une salle dont les croisées étaient ouvertes; nous les y suivîmes. Richard nous apporta du vin et nous pressa d'en prendre.

Lord Macdonald demanda s'il ne pouvait avoir du rhum. Le marquis fit signe à Richard de n'en pas

accorder ; et , prenant la main de son compagnon d'infortune : « Vous voulez vous étourdir dans un moment qui mérite toutes vos pensées , toutes vos réflexions ; ô mon ami !..... quel réveil suivra ce délire !.... »

Le lord fronça légèrement le sourcil , et prit un verre de vin sans répondre. Arthur n'accepta rien ; il se jeta un moment sur un siège , le front penché sur une de ses mains , et parut s'ensevelir dans ses pensées ; puis , se levant : « Qui nous retient donc ? on nous attend. » Il s'appuya sur le bras de M. Billingham. Je lui avais offert le mien , mais il serra sa main et le refusa en souriant.

Nous ne pouvions détacher nos yeux de notre bien-aimé Arthur ; il se soutenait avec peine , et j'entendis qu'il disait à voix basse à M. Billingham , en descendant l'escalier : « O mon respectable ami , priez pour moi , que Dieu me soutienne. Il ne faut qu'une vertu humaine pour envisager , sans frémir , la mort dans des combats ; mais il faut la foi et la force d'en haut pour attendre celle-ci sans effroi.

» — Je ne vous quitte pas , reprit M. Billingham , et Dieu sera avec vous. »

Au bas de la prison , nous trouvâmes des officiers de justice et des gardes. Le marquis de Rosline et lord Macdonald montèrent en voiture avec M. Billingham. Le premier nous fit de la main un signe d'adieu et de bénédiction. J'offris mon bras à Mathilde , qui était beaucoup plus courageuse que moi , et nous suivîmes à pied , aimant mieux nous mêler dans la foule ,

et ne pas nous éloigner de la voiture, qui allait fort lentement, que d'être exposés à perdre de vue ce que nous avions de plus cher.

En passant sous les fenêtres d'Henry Walsingham, qui était encore dans le même état, Arthur et M. Billingham y portèrent leurs regards. Nous arrivâmes bientôt au lieu funeste ; les deux proscrits descendirent. Arthur, en passant près de nous, nous salua avec un sourire calme et céleste, et, s'adressant à moi : « Vous conserverez mon crucifix, me dit-il ; M. Billingham vous le remettra tantôt. »

Ce dernier mot me fit frémir ; il prit nos deux mains, qu'il pressa encore, et monta tranquillement sur l'échafaud, où M. Billingham l'accompagna. « Adieu, dit-il à mylord Macdonald, je vais vous frayer la route, il est temps encore d'ouvrir les yeux à la vérité, et de faire de votre mort un baptême de sang et un acte de réconciliation. »

Arrivé sur l'échafaud, lord Arthur se mit à genoux, et, après une courte prière, il demanda publiquement pardon à tous ceux qu'il avait pu offenser. Puis, jetant des regards paisibles sur la multitude qui l'environnait : « Je ne demande point, je ne veux point de vengeur, dit-il, je n'ai pas d'ennemis ; je n'en veux à personne, et le petit nombre de mes vrais amis n'implorera le Ciel que pour attirer des bénédictions sur les auteurs de ma mort. »

S'adressant ensuite au bourreau : « Si ma prière est exaucée, lui dit-il, si j'amaïis tu abjures l'erreur de ta secte pour embrasser ma religion, ne crains pas

de renoncer à ta fortune ; va à *Rosline-Castle* , tu y trouveras un asile et un sort assuré ; celui-ci sera le garant de ma promesse , ajouta-t-il en désignant M. Billingham. »

Après ces paroles , il se recueillit un instant , se mit à genoux , fit le signe de la croix , et pria M. Billingham de lui bander les yeux , ne pouvant le faire lui-même , son bras blessé lui refusant ce service. Alors il pria encore un moment ; puis il nous fit un dernier adieu de la main , baisa son crucifix , le rendit à M. Billingham , et , faisant signe à l'exécuteur , il cessa de vivre. Il n'avait que trente ans.

Je n'eus pas la force de rester jusqu'au dernier moment ; tremblant , j'entraînai Mathilde , qui ne voulait pas quitter les yeux de l'échafaud , jusque dans la maison où était Henry. M. Billingham ne tarda pas à venir nous y rejoindre. Mathilde paraissait hors d'elle-même ; son visage était inondé de pleurs , et demandait , d'un air égaré , où était Arthur. Notre silence ne lui confirmait que trop qu'elle avait commencé son triste veuvage. Je fondais moi-même en larmes ; M. Billingham me donna le crucifix de mon vertueux ami , et nous adressa les consolations les plus touchantes et les plus religieuses. Mathilde se calma , et parla bientôt avec une résignation admirable.

Lorsque nous fûmes un peu plus calmes , nous nous entretenîmes de toutes les circonstances des dernières heures de la vie d'Arthur. M. Billingham nous apprit qu'ils avaient récité ensemble les litanies de

la sainte Vierge , durant la route en voiture. Au moment d'en descendre , il lui avait remis pour son épouse un chapelet, qu'il avait reçu de lui en quittant *Remember-Hill* , et que , depuis lors , il avait continuellement porté à son cou. « Pour lord Macdonald , ajouta M. Billingham , il a été si frappé de la mort calme et religieuse de son ami , qu'un moment après il s'est jeté à genoux , a abjuré l'erreur , s'est confessé , déclaré catholique ; et , comme l'officier municipal , qui était furieux de ce changement , lui offrait d'obtenir sa grace s'il voulait demeurer dans la religion réformée , il la refusa avec une généreuse indignation , et reçut dans le coup mortel le gage d'une vie plus heureuse , où , s'il n'y parvient pas aussitôt que lord Arthur , il ne tardera pas du moins à recevoir le prix de la mort pour la vraie foi. »

Ces détails nous offrirent une réelle consolation. Vers le soir , Richard vint nous retrouver ; il avait obtenu que le corps du marquis de Rosline nous fût rendu. Il le fit mettre dans un cercueil de plomb , pour être conduit à *Rosline-Castle* , et inhumé dans le tombeau de sa famille.

Henry fut encore un jour sans pouvoir reconnaître personne ; mais une dernière crise le sauva. Ses premières paroles furent pour demander des nouvelles d'Arthur. M. Billingham lui répondit qu'il était fort calme , et il lui parla aussitôt de Dieu et de nos amis de *Remember-Hill*. La convalescence fut courte ; il se rétablissait visiblement.

Un matin , M. Billingham lui proposa notre retour

à *Remember-Hill*. Henry le regarda un moment sans répondre ; ses yeux se remplirent de larmes, il couvrit son visage de ses mains et garda un long silence : puis , avec une résignation douloureuse : « Quand vous voudrez, dit-il ; nous sommes entre les mains de Dieu , il dispose de tout ! » Il saisit la main de Mathilde, y appuya son front et l'arrosa de pleurs.

Nous n'eûmes pas besoin de lui apprendre autrement la perte cruelle que nous avions faite. Il ne demanda alors aucun détail, ne se sentant pas en état de les entendre. Depuis plusieurs jours, il ne nous avait fait aucune question touchant Arthur, commençant à se douter, en nous voyant continuellement réunis près de lui, de l'affreuse vérité sur laquelle il ne pouvait se résoudre à s'éclairer.

Nous quittâmes Edimbourg deux jours après. Richard nous supplia de lui permettre de nous suivre, demande que nous lui accordâmes avec d'autant plus de facilité, qu'Arthur l'avait particulièrement recommandé à Mathilde et à M. Billingham, afin qu'il fût fortifié dans la foi.

Le voyage fut silencieux. Henry était encore faible, moi très-abattu, et Mathilde continuellement en prières. Elle avait écrit à lady Walsingham pour lui annoncer son malheur et notre retour. Depuis notre départ, la duchesse de Salisbury était venue habiter *Remember-Hill*, pour partager la solitude de sa fille Caroline, qu'elle aimait extrêmement. Elle avait amené avec elle le fils d'Arthur, objet de ses plus tendres soins.

Cette dame vint à notre rencontre avec le petit Edmund. Mathilde revit son enfant avec un transport de joie et de douleur. « Pauvre enfant, dit-elle en pleurant, tu n'as plus de père !..... » Les caresses et l'extrême vivacité d'Edmund firent trêve à notre profonde douleur.

La duchesse de Salisbury joignait à la physionomie expressive des Espagnols une taille majestueuse et des manières affables ; elle me témoigna la plus touchante affection, et me félicita avec feu de mon abjuration. Nous fûmes bientôt réuni à *Remember-Hill*. Il me tardait de m'y voir seul avec mon bien-aimé Lorenzo. Caroline avait beaucoup pleuré son frère, et l'état d'Henry ne la laissait pas sans inquiétudes. Le nom d'Arthur ne fut pas prononcé durant la première soirée ; nous avions le cœur si serré, qu'à peine eûmes-nous le courage de soutenir la conversation ; Henry et Lorenzo s'occupèrent beaucoup des enfants, pour nous distraire. L'heure de la prière du soir nous rendit la liberté de prier. Lorenzo, qui les avait dites pendant notre absence (car il les savait par cœur), le fit encore ce jour-là. Nos sanglots ne l'arrêtèrent pas ; il dit le *Miserere* et le *De profundis* pour le repos de l'âme d'Arthur et de lord Macdonald. M. Billingham fut seul en état de lui répondre.

Après les prières, Lorenzo resta à la chapelle jusqu'à minuit. Alors, venant à ma chambre et m'entendant pleurer : « Je quitte mon frère pour mon ami, me dit-il ; » et, jetant ses bras autour de moi, avec cette expression touchante qui lui était si naturelle :

« Pleure, mon cher Sidney, mais pleure avec résignation; Arthur n'est-il pas plus heureux que nous? J'ai reçu de M. Billingham, continua-t-il, tous les détails de sa précieuse mort, et je puis t'assurer qu'ils m'ont rempli d'une joie et d'une reconnaissance si vive pour l'Auteur de tant de miséricordes, que mon âme est comme abîmée dans le sentiment du bonheur. Il me semble encore souvent que ce n'est qu'un songe. Je suis prêt à former des vœux pour la conversion de mon frère, et je ne puis me persuader qu'il a connu la vérité et qu'il est mort, ou plutôt qu'il vit éternellement dans le Seigneur. »

Comme Lorenzo se sentait arrosé de mes larmes, il redoubla de soins pour me calmer. » Dis-moi, reprit-il, pendant tout le cours de cette périlleuse existence, ne sommes-nous pas continuellement inquiets, alarmés pour nous et pour ceux qui nous sont chers?... Qui peut nous promettre, nous assurer cette persévérance finale, vers laquelle doivent tendre toutes nos pensées et tous nos vœux? Aujourd'hui vertueux, demain peut-être victimes des mauvais exemples, de nos passions ou de notre faiblesse, nous pouvons être unis un moment dans cette vie, et séparés pour toujours dans l'autre, si une sainte mort ne nous y rassemble pas! Quelle jouissance, au contraire, et quelle consolation plus douce, au sein de notre exil, que de voir ceux que nous aimions le plus, nous devancer et aborder au port de cette vie désirable et sans fin, les voir avant nous délivrés des dangers que nous courons?... »

Je soupirai sans avoir la force de répondre à Lorenzo ; il resta près de moi jusqu'à ce qu'un sommeil, causé par la douleur et l'épuisement , vint réparer mes forces et calmer mon cœur.

Remember-Hill était sur la route et peu distant de *Rosline-Castle* , en sorte que l'on fit un service funèbre sur le corps du marquis , avant de le conduire au château.

Je n'osais demander à Lorenzo s'il s'était fait connaître à la duchesse de Salisbury , sa mère ; et, comme il n'y avait plus que Mathilde , Henry, M. Billingham et moi qui fussions dépositaires de son secret, et que nous étions absents quand la duchesse était venue à *Remember-Hill* , lui seul avait pu l'en instruire ; je fus bientôt éclairci à ce sujet.

Me trouvant un matin dans la bibliothèque , la duchesse y entra ; et m'abordant : « Vous avez connu Lorenzo, me dit-elle , en même temps qu'Arthur ; ne savez-vous aucune circonstance de sa vie ?....

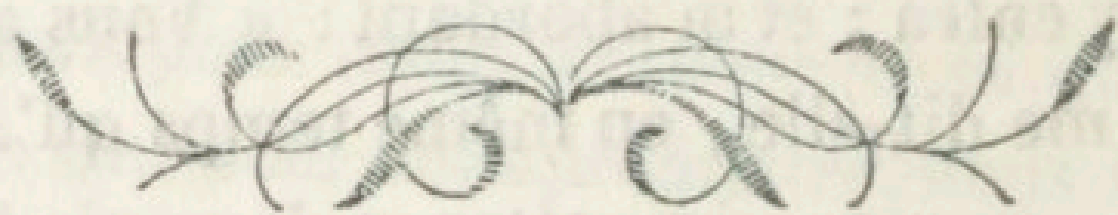
» — Je sais , madame , qu'il n'a pas toujours été catholique , et qu'il n'y a pas cinq ans qu'il a perdu la vue ; du reste, il est fort mystérieux et laconique sur tout ce qui le concerne. » L'entrée de Lorenzo et d'Henry nous interrompit,

Me trouvant ensuite avec lady Walsingham , je lui demandai si Lorenzo avait promptement fait connaissance avec la duchesse de Salisbury. « Il l'aime jusqu'à la vénération , reprit-elle , et le fils le plus tendre ne pourrait pas avoir pour elle plus de défé-

rence et d'égards ; ma mère à son tour l'aime singulièrement....

» — Eh ! qui ne l'aimerait pas cet ange , ajouta Henry , qui était présent ; la seule vue de ce jeune homme inspire la paix et la vertu ! »

Peu de jours après, Lorenzo nous pria instamment de respecter son secret ; sa résolution était invariable de ne pas se découvrir à sa sœur Caroline ni à sa mère.



XIV

VERS ce temps , lord Seymour , je fis beaucoup de perquisitions pour découvrir de vos nouvelles , et de celles des autres membres de ma famille , mais elles furent inutiles. Vous avez quitté les Iles Britanniques , et vos traces étaient perdues comme celles d'un grand nombre de partisans de la reine , tant catholiques que protestants , qui s'étaient expatriés plutôt que de vivre sous le gouvernement de ces persécuteurs. Mathilde me pria de ne pas la quitter , puisque son époux en mourant lui avait remis ses droits et ma tutelle. Je touchais à ma dix-huitième année ; je sentis le besoin de conserver des guides et de vrais amis pour affermir ma foi nouvelle , et je promis à Mathilde de ne jamais me séparer de sa famille que pour embrasser un état fixe , si la Providence m'y appelait.

Peu après nous reçûmes une lettre d'Espagne. Le duc de Médina , frère de la duchesse de Salisbury , la priait de venir en Espagne recueillir ses derniers soupirs , et lui amener ses neveux Arthur et Edmund. Cette parole renouvela nos douloureux souvenirs. La

duchesse , qui avait une santé faible , ne pouvait se résoudre à s'éloigner de sa bien-aimée Caroline , que ses enfants, encore en bas-âge , retenaient en Ecosse. Elle pria Mathilde de partir avec Edmund , et lui donna une lettre où elle apprenait au duc la mort consolante d'Arthur et la parfaite réconciliation des deux familles de Walsingham et de Rosline. Henry consentit à accompagner Mathilde, et nous proposa , à Lorenzo et à moi, d'être de ce voyage.

Tout fut réglé selon les vœux de la duchesse de Salisbury. Lorenzo protesta qu'il me suivrait au bout du monde , et nous ne songeâmes plus qu'au départ.

En prenant congé de moi , la duchesse me dit en souriant : « Vous m'enlevez le fils adoptif de mon cœur , votre ami Lorenzo. Le Ciel sait le seul bien que cet ange m'a fait. Je n'ai bien connu et bien pratiqué ma religion , que depuis que la Providence me l'a fait rencontrer. Tous les soirs, me dit-elle , il venait dire le chapelet dans ma chambre , après la prière commune, Il m'a demandé de le continuer pour lui jusqu'à son retour. Cette pratique m'est devenue une douce habitude , que je ne perdrai plus. Recommandez-moi , de temps en temps, à ses prières , car je serais sensiblement affligée d'être effacée de son souvenir. »

Lorenzo , qui écrivait près d'une croisée, et qu'elle ne croyait pas attentif à cet entretien , se retourna vivement vers nous : *Vivre et vous oublier ?..... c'est impossible pour Lorenzo !.....*

Il baissa aussitôt la tête sur son papier , pour cacher l'émotion de son âme.

Quoiqu'il fût aveugle, il écrivait régulièrement, au moyen d'une petite grille de bois , qu'il avait faite lui-même étant au galère , et qui , placée sous son papier , l'empêchait de confondre les lignes. C'était son occupation favorite, depuis qu'il n'avait plus à craindre que son écriture le fit reconnaître ; lord Arthur , seul de toute sa famille , ayant eu correspondance avec lui.

Nous quittâmes *Remember-Hill*. Richard , qui avait préféré le service de Mathilde à toute position indépendante, nous suivit. Nous frémîmes en traversant Edimbourg; les souvenirs de cette capitale nous brisèrent le cœur.

Nous ne nous arrêtâmes qu'à Glasgow, où Mathilde devait régler quelques affaires avec son banquier.

Celui-ci lui manda qu'un malheureux , qui avait depuis peu embrassé la religion catholique, se trouvant dénué de tout et atteint d'une maladie mortelle, avait réclamé son assistance, au nom et de la part du marquis de Rosline. En attendant vos ordres, milady, continua l'homme d'affaires, je lui ai toujours envoyé quelques secours. »

Mathilde voulut avoir plus de détails, et nous apprîmes que ce misérable était celui qui avait terminé la vie de notre bien-aimé Arthur ; que , touché de ses dernières paroles et de l'abjuration de lord Macdonald, il avait embrassé notre religion , et que tombé

malade de misère, il avait imploré la générosité de la veuve du marquis de Rosline.

Mathilde frémit à ces détails, qui lui retraçaient des scènes affreuses. « Donnez-lui tous les soins nécessaires, dit-elle, assurez-lui une pension alimentaire et tout ce que réclame sa situation.

» — Si nous l'allions voir, dit Lorenzo à Mathilde ? notre présence le consolera et le fortifiera dans la foi.

» — Le voir ?..... repris-je vivement, lui ! le meurtrier d'Arthur !!!.....

» — N'y allez pas, mon cher Sidney, me dit Lorenzo avec son inaltérable douceur ; pour moi, je m'y ferai conduire. Je lui dirai que je suis le frère de M. de Rosline, et qu'il est devenu le mien en embrassant ma foi. Cette religion sainte pardonne tout, oublie tout, et sait aimer l'infortuné, même dans les situations où la nature éprouve le plus d'éloignement et d'horreur.

» — Je vous y conduirai et vous suivrai, Lorenzo, ajouta la généreuse Mathilde, » et elle partit aussitôt.

Je pris sur moi de les accompagner. Nous fûmes introduits dans une pauvre petite chambre, ou plutôt un grenier, où nous trouvâmes ce malheureux dans la plus affreuse misère....

Mathilde s'agenouilla devant lui. « Vous ne me connaissez pas, dit-elle, je suis la veuve du marquis de Rosline. Ce jeune homme est son frère, et celui de son meilleur ami ; bénissez Dieu de ses miséricordes. L'avenir d'une vie plus heureuse vous est ou-

verte ; la foi est le gage d'une félicité durable.... »

Eile était si pâle que je crus qu'elle allait s'évanouir. » Dieu puissant, dit le pauvre *William*, jusqu'où va ta bonté ! Ange de paix, je ne mérite pas votre présence, ma vue doit vous faire horreur ! »

Il prit une des mains de Mathilde. Tout mon sang se glaça dans mes veines en songeant que cette même main.... « Grand Dieu ! que la charité chrétienne est héroïque et sublime !.... »

La présence de Mathilde fut plus salulaire au pauvre Willam que ses bienfaits. Elle le fit transporter dans un appartement plus commode, et lui fit chercher un prêtre et un médecin.

Il la supplia d'une manière si touchante de le voir encore le lendemain, qu'elle différa exprès son départ de Glasgow pour lui accorder cette consolation. Nous assistâmes à son administration, une heure après laquelle il expira plein de reconnaissance, de foi et de repentir. « La prière d'Arthur a été exaucée, nous dit Mathilde. O Lorenzo ! combien je dois à votre généreux conseil !... »

Nous nous embarquâmes pour Fontarabie ; la traversée fut très-fâcheuse. Nous avions déjà essuyé deux tempêtes, lorsqu'une troisième, presque à la vue du port, mit le navire dans le plus grand danger.

Désespérant de sauver tout l'équipage, le capitaine se retira dans la chaloupe avec beaucoup de passagers, au nombre desquels nous fûmes ; et, peu de minutes après, le vaisseau, déjà brisé de la foudre, fut enseveli sous les flots.

« Nous nous préparions au même sort ; le nombre de passagers qui chargeaient la chaloupe l'exposait au même danger ; on repoussait inhumainement, mais nécessairement, les malheureux naufragés qui voulaient nous joindre, et l'on se contentait de leur jeter des planches ou des cordages pour se soutenir sur les flots.

Un jeune passager allemand, qui nageait autour de la chaloupe, sollicita en vain d'être recueilli sur notre bord. Le capitaine s'y opposa avec fermeté. « De grace, s'écriait l'infortuné, s'il est vrai que les catholiques soient si charitables, ayez pitié d'une âme sur le point d'embrasser la vérité. Hélas ! je ne quitte mon pays et mes parents que pour ce motif, et je vais périr sans être instruit ni éclairé.

» — Si cela est, reprit un des rameurs, le désir tient lieu de l'action, sois tranquille. » En disant cela, il le repoussa brusquement à coups de rames.

« Recevez-le, s'écria vivement Lorenzo, qui avait entendu ces paroles, je lui cède ma place !.... » Et, au même moment, n'écoutant que la voix de la charité qui lui inspirait un mouvement aussi extraordinaire, il se précipite dans les flots sans que nous puissions le retenir.

Henry, occupé du petit Edmund qu'il tenait entre ses bras, ne vit pas ce qui s'était passé. Mathilde, jetant un grand cri, me saisissait par le bras ; mais me dégageant rapidement, je m'élançai sur les traces de mon vertueux ami.

Hélas ! ce ne fut ni la religion, ni la charité, ni

aucun motif surnaturel qui m'inspirèrent, mais le seul sentiment d'une affection toute humaine. Je ne pouvais vivre sans Lorenzo, et il me semblait doux de périr avec lui.

Je le saisis dans mes bras, et, ne voulant pas essayer de rejoindre la chaloupe où l'on ne nous aurait pas reçus, je pris une planche des débris du navire, sur laquelle je parvins à poser Lorenzo, qui était sans mouvement. Je liai son bras au mien, pour que nous ne fussions pas séparés; et, me sentant saisi d'un froid excessif, je m'étendis à côté de lui, nous laissant flotter sur cette planche au gré de la divine bonté qui nous avait réunis. Je ne tardai pas à perdre le sentiment de tout ce qui m'environnait.

Je revins à moi, à la chaleur du feu, et je me trouvai entouré d'étrangers. Mes premiers regards cherchèrent Lorenzo, que je vis à côté de moi. J'appris que le navire où nous nous retrouvions, allant d'Irlande en Afrique, nous avait recueillis; mais on ne put nous donner aucune nouvelle de nos amis. Lorenzo, toujours calme, était résigné; pour moi, j'étais si heureux de le posséder encore, que je me berçai facilement de l'espérance que nos amis étaient parvenus au port, dont nous étions peu éloignés lors de notre naufrage. Cependant la saison était si funeste à la navigation, que nous éprouvâmes une nouvelle tempête sur les bords de l'Afrique; notre vaisseau en fut battu pendant quatre jours, et finit par échouer sur des rochers non loin d'Alexandrie. Une partie de l'équipage périt; nous gagnâmes le rivage, Lo-

renzo, que je ne quittai pas, moi et dix passagers, du nombre desquels étaient deux Ecossais, les autres Français ou Espagnols.

A peine sur la funeste rive, nous fûmes entourés et réduits en esclavage par les Koubats, peuples barbares, habitant les bords de l'Afrique entre Alexandrie et Alger. Ils nous conduisirent au grand *sheik*, leur chef, qui nous enferma dans son bague deux à deux, avec une grosse chaîne que l'on fixa à la muraille, à la hauteur de six pieds.

Je me trouvais, par une protection de cette sage Providence qui voulait mon salut, le compagnon de Lorenzo. Nous étions pour la plupart froissés ou blessés par les rochers contre lesquels nous avions échoué. Ceux que nous trouvâmes esclaves avant nous, nous avertirent de rassembler toutes nos forces, « car, nous dirent-ils, si nos gardiens vous jugeaient inutiles ou trop faibles, ils vous massacreraient sans pitié. » En effet, ce peuple, sans aucun sentiment d'humanité, assomme ou jette aux bêtes féroces les esclaves qui ne sont plus en état de servir ni de travailler.

Nous passâmes une nuit affreuse. Lorenzo, tout faible qu'il était, demeura à genoux et pria assez long-temps. Pour moi, je m'endormis profondément. On vint m'éveiller au point du jour, on nous fit sortir, et l'on nous distribua des travaux.

Nous devions défricher une montagne; le moindre retard apporté aux ordres donnés nous attirait une grêle de coups de nos farouches gardiens. J'aurais

mille fois préféré la mort à cette existence , et je me la serais , sans balancer , attirée par une résistance opiniâtre à la tyrannie qui pesait sur nous , sans le désir de partager le sort de Lorenzo et sans le spectacle de sa résignation angélique.

On nous jeta trois épis de blé de Turquie , qui devaient composer toute notre nourriture chaque jour ; j'accompagnai ce triste repas de mes larmes et de mes soupirs. Plusieurs jours s'écoulèrent de cette manière ; quelquefois nous trouvions un oiseau ou quelque'autre bête privée de la vie ; nous obtenions de pouvoir la ramasser, et nous partagions ce gibier. Lorenzo n'y participait jamais , et même le plus souvent il conservait quelques grains de son blé , qu'il nous faisait manger vers le soir , et lorsque nous n'avions plus rien.

Tous les esclaves murmuraient ensemble de leurs malheurs : toujours le même , mon digne ami jouissait de la présence de Dieu , dans ce désert comme à *Remember-Hill*. Il priait sans cesse , et chantait gaïement, en travaillant, tantôt des cantiques écossais ou italiens, quelquefois des airs arabes ou égyptiens, qu'il avait appris étant aux galères. Il soutenait notre courage abattu ; il se faisait chérir de ses compagnons d'infortune , qu'il prévenait par mille soins et surtout par des paroles toujours pleines de douceur. Trop souvent même il se faisait châtier par nos gardiens , en prenant sur lui les fautes que les autres avaient commises.

Quelquefois , pendant la prière des Arabes , nous

nous écartions pour chercher dans les champs voisins des légumes ou des fruits sauvages, ou pour trouver de l'eau, qui est très-rare dans les sables brûlants de l'Afrique. Un soir que nous étions dispersés dans ce dessein, un lion furieux se précipita tout-à-coup, en rugissant, d'une montagne au pied de laquelle il n'y avait que notre gardien et Lorenzo, qui travaillait paisiblement fort près de lui. Celui-ci, saisi de terreur, s'enfuit derrière Lorenzo, en l'avertissant du danger qu'ils couraient. « Prenez vos armes, lui dit Lorenzo ; » et, sans partager sa frayeur, il écouta un instant de quel côté venait l'animal féroce ; puis se jetant à genoux au-devant de lui, les bras étendus en croix : « Dieu puissant, s'écria-t-il, je suis à toi ! veille sur Sidney. »

Soit par le bruit de sa chaîne, soit que son attitude et l'expression de sa physionomie aient excité la générosité que les annales de l'histoire naturelle accordent au roi des forêts, le lion s'arrêta devant lui, et demeura immobile assez de temps pour que le gardien ait pu préparer sa fronde. Il lui en lança un coup si bien ajusté qu'il le renversa, et il vint ensuite achever de l'assommer. Puis, relevant Lorenzo, qui était resté plongé dans une profonde méditation : « Chrétien, lui dit-il, je te dois la vie, je m'en souviendrai dans l'occasion. » Mais nous vîmes bientôt quel fond il y avait à faire sur la reconnaissance d'un sauvage.

Peu de temps après, ce même gardien s'étant laissé aller au sommeil, pendant la prière, les esclaves

proposèrent entre eux de s'en défaire et de s'enfuir. Je n'osais prendre part à un entretien et à un projet que ma conscience rejetait avec force; cependant le complot fut arrêté, et la résolution décidément prise. Alors Lorenzo, moins craintif que moi, et qui savait réunir une fermeté inébranlable dans le bien à une parfaite douceur, remontra vivement l'odieux de l'action que l'on méditait: « Nous sommes malheureux, ajouta-t-il, mais au moins nous n'avons rien à nous reprocher; Dieu, l'ami et la ressource de l'infortuné, est encore pour nous.... »

Il parla quelque temps encore; mais entendant que ses compagnons persistaient dans leur plan, et qu'ils allaient l'exécuter, il nous quitta rapidement: « Faites de moi tout ce que vous voudrez, dit-il, mais je vous épargnerai ce crime; » et, volant vers le lieu où il savait que notre gardien faisait tous les jours sa prière, il l'éveilla assez brusquement, et lui dit: « Vous vous êtes endormi pendant la prière, elle doit être maintenant achevée. »

Celui-ci devint furieux de ce qu'il avait troublé son repos; et, saisissant son bâton, il en frappa rudement mon malheureux ami, qui ne dit pas une parole pour se justifier.

Lorenzo était si cher à tous ses compagnons que, voyant qu'il ne pouvait résister à un pareil traitement, ils vinrent d'un commun accord se jeter avec moi aux pieds de l'Arabe, et lui avouèrent la vraie cause de l'action qu'il châtiât si rigoureusement.

Cet homme s'arrêta; et, frappé d'un sentiment

d'admiration et de reconnaissance, que sans doute il éprouvait pour la première fois de sa vie, il prit Lorenzo, qui était tombé sans connaissance, le coucha sur son chameau, et le conduisit près d'une source, où il le fit revenir à lui avec de l'eau fraîche. Ensuite il lui donna une poignée de pistaches, que Lorenzo prit, mais qu'il nous distribua le soir sans y avoir touché.

Dès-lors, *Aly*, c'était le nom de ce gardien, le ménagea beaucoup; il accablait nos compagnons de mauvais traitements; mais, pour moi, à la prière de Lorenzo, il me laissait près de lui, se contentant de me faire travailler sans violence.

Il y avait environ quarante jours que nous étions en esclavage, lorsqu'une nuit *Aly* vint fort doucement détacher la chaîne de Lorenzo et la mienne, et, nous prenant par la main, il nous fit sortir du bague. Il pouvait être environ minuit. Il fit monter Lorenzo sur son chameau et m'ordonna de les suivre.

Quand nous eûmes fait une heure de chemin, il descendit, alluma un grand feu pour éloigner les bêtes féroces, dont les rugissements me faisaient frémir; puis il raconta à Lorenzo que depuis deux mois il avait caché une somme de trente sequins, que le grand sheik lui avait donnée pour un chef inférieur: et qu'ayant appris que son vol était découvert et qu'une mort inévitable en serait le prix, il s'était décidé à s'enfuir et à nous emmener avec lui.

Lorenzo fut transporté de joie; mais par un sentiment bien étranger à celui de notre liberté, il

conjura Aly de la manière la plus vive et la plus pressante de venir avec nous en Europe. « Tu ne manqueras de rien , lui dit-il ; tu auras de l'or et tout ce que tu peux désirer ; tu seras le plus heureux des hommes.... »

Aly , pensif , gardait le plus morne silence. Nous demeurâmes près du feu jusqu'au point du jour , qui chassa les habitants du désert dans leurs antres. Aly nous fit alors monter l'un et l'autre sur son chameau , et nous marchâmes jusqu'au soir sans nous arrêter ; nous étions au bord de la mer , et peu éloignés d'Alexandrie. Aly nous procura des habits européens , et s'en revêtit lui-même.

Nous restâmes très-peu de temps dans la ville d'Alexandrie , et nous allâmes passer la nuit sous un *hangar* peu éloigné du port. Aly nous conduisit ensuite au bord du rivage , où plusieurs navires allaient mettre à la voile. « Je compte sur ta foi et tes promesses , dit-il alors à Lorenzo , je m'abandonne à toi ; vous êtes libres tous deux. Tu m'apprendras à vivre comme toi ; tes amis , ta religion , ton pays seront ceux d'Aly. » Lorenzo pressa le jeune Arabe dans ses bras , avec le transport de la charité la plus tendre , et moi je remerciai du fond de mon âme cette admirable Providence , qui nous délivrait d'une manière aussi miraculeuse qu'inattendue.

Nous montâmes sur un vaisseau qui faisait voile pour Valence. Aly était devenu comme un agneau , ne quittant pas une minute Lorenzo , et n'ayant plus d'autre volonté que la sienne. Il apprenait rapide-

ment l'anglais et le français en même temps. Lorenzo lui donna les premières notions du christianisme. Jamais je ne pourrais peindre le charme que j'éprouvais en assistant à ces instructions, données par Lorenzo, sur une religion qu'il pratiquait dans toute sa perfection. Il enseignait à la chérir, avec une éloquence et une persuasion qui, s'échappant de son cœur embrasé de l'amour divin, pénétraient ceux qui l'écoutaient.

A *Remember-Hill*, sa modestie avait laissé entièrement à M. Billingham le soin de m'instruire, et ce digne ecclésiastique s'en était parfaitement acquitté; néanmoins, je sentis plus que jamais, dans cette circonstance, tout le prix du don que le Ciel m'avait fait dans un ami tel que Lorenzo, et je ne m'étonnai plus de ce qu'Henry m'avait si souvent répété que, s'il devait à sa première entrevue avec Lorenzo sa vocation à la religion catholique, c'étaient les exemples et la société de ce vertueux jeune homme qui lui avaient appris à en mieux remplir les devoirs.

Nous ne nous arrêtâmes pas à Valence; il nous tardait d'arriver à Madrid, pour apprendre quelque chose de nos amis; nous y entrâmes à dix heures du soir. Lorenzo ne voulait pas voir le duc de Médina, craignant qu'il ne le connût. Nous descendîmes à l'auberge, d'où j'écrivis un billet à Mathilde, et nous l'envoyâmes au palais du duc de Médina.

Peu de temps après, Mathilde et Henry vinrent eux-mêmes nous chercher. Nous apprîmes qu'ils étaient heureusement arrivés avec leur chaloupe, et

que, ne doutant pas que nous eussions péri, ils pleuraient chaque jour notre perte.

Le duc de Médina était mort saintement entre leurs bras, après avoir laissé son héritage à Edmund, sous la tutelle de Mathilde et d'Henry. Pendant le trajet de l'auberge au palais de Médina, Lorenzo dit succinctement à nos amis que nous devions notre liberté à son cher Aly, et que ce dernier s'était décidé à venir avec nous en Europe pour embrasser la religion catholique.

Lorenzo s'informa aussi avec intérêt du jeune Allemand, auquel il avait cédé sa place dans la chaloupe lors de notre naufrage. « Il est encore avec nous, dit Henry; combien il sera heureux de connaître celui auquel il doit le salut et la vie ! »

Lorenzo fut sensiblement touché de cette nouvelle. Il demanda s'il était instruit des vérités de la religion catholique. « Henry s'en est déjà beaucoup occupé, dit Mathilde; mais ce jeune homme n'est pas en état de faire encore son abjuration. — Je serai peut-être encore baptisé avant lui, dit vivement Aly, qui, avec l'ardeur toute naturelle aux Arabes, brûlait de recevoir le sacrement de la régénération. » Mathilde considérait, avec une attention mêlée d'admiration et de gratitude, cette âme qui, d'une terre si sauvage, était appelé à la connaissance de la vérité par une prédilection si marquée de la Providence.

Aly, à peu près de l'âge de Lorenzo, était d'une taille moyenne et bien prise, comme sont tous ceux

de sa nation. Ses cheveux noirs, son teint un peu brun et très-animé, ajoutaient à l'expression de son regard plein de feu et de sentiment. La civilisation et l'amitié avaient développé en lui un jugement droit, un esprit naturel, et beaucoup d'autres qualités distinguées, que relevaient une conscience très-timorée et une rare délicatesse dans toute la conduite. Il sentait profondément la grandeur de la nouvelle religion qu'il allait embrasser et les fautes de sa vie passée. Eclairée par Lorenzo, qu'il chérissait, son âme, jusqu'alors comme privée de toutes ses facultés intellectuelles, s'ouvrait avec ardeur à une autre existence.

Passionné comme les Arabes, il embrassait tout avec une extrême vivacité; rien ne lui paraissait au-dessus de ses forces, et les plus vifs transports animaient sa piété naissante. Oswald ***, c'était le nom de l'Allemand qui devait la vie à Lorenzo, nous fut présenté par Mathilde. Son air profondément malheureux me frappa et m'intéressa en même temps. Il savait à peine le français, et il n'y avait parmi nous que Henry et Lorenzo qui comprissent l'allemand; ce dernier lia bientôt conversation avec lui.

Pendant qu'ils causaient, Henry nous dit que ce jeune homme était d'une famille honnête et riche, et qu'il s'était échappé de la maison paternelle pour embrasser la religion catholique. Il nous pria ensuite de ne plus le questionner sur les premiers motifs de sa conversion, parce que la mort d'un de ses amis, qui y avait donné lieu, était encore si récente, et sa

douleur si vive, que rien n'était capable de l'en distraire, ni de le consoler.

Oswald, qui, bien qu'Henry parlât anglais, comprit le sens de ses dernières paroles, ajouta avec un profond soupir : « Non, rien ne me consolera jamais ; et, si mon malheur est consommé, il n'est point de puissance qui puisse le séparer.... Le sentiment de douleur qui empoisonnera toute ma vie ne doit cesser dans l'éternité que par un prodige de l'amour divin au-dessus de l'intelligence de l'homme ici-bas.... » Henry changea promptement d'entretien, en nous faisant raconter les événements qui avaient suivi notre naufrage.

Peu de jours suffirent pour établir une douce confiance entre nous et nos deux amis, Aly et Oswald.

La charité chrétienne est si pure, si aimable, si douce!... elle forme rapidement le rapprochement des cœurs qu'elle anime, et elle fonde l'union sur des bases mille fois plus solides, que celles des liaisons humaines, que les moindres vicissitudes détruisent.



XV

Un matin que nous étions seuls, Henry, Mathilde, Lorenzo et moi, nous demandâmes à ce premier quelques détails sur Oswald; il nous satisfit en ces termes :

« Après vous avoir vu disparaître dans les flots, mon cher Sidney, nous aidâmes Oswald à monter dans la chaloupe, où bientôt il s'évanouit, blessé par des contusions qu'il s'était faites contre les débris du navire, et suffoqué par l'eau qu'il avait avalée. Nous parvînmes au rivage, et nos soins lui rendirent la vie; il était si reconnaissant, mais si malheureux d'avoir causé votre perte à tous les deux, que nous étions obligés de faire trêve à notre douleur, pour calmer la sienne.

» Comme je parlais sa langue natale, je le conjurai de demeurer avec nous. — Je vous dois être un objet d'horreur, me disait-il sans cesse, abandonnez-moi !... Ah ! si vous saviez combien la vie m'estamère, vous seriez surpris de mes efforts pour la conserver, et Dieu sait que je ne la supporte que pour apprendre à le connaître, à le servir, à lui en faire le sacrifice.

» Ces paroles me touchèrent vivement. Je le priai, si ma demande n'était pas indiscrete, de m'ouvrir son

cœur et de me raconter les évènements qui avaient précédé et fait naître son vif désir d'embrasser la vérité. Il soupira douloureusement et m'accorda ma demande.

» Mon père, me dit Oswald, était ministre de sa secte, et très-zélé pour sa religion; il était veuf, n'avait d'autre enfant que moi, et il m'éleva avec le plus grand soin. Il m'avait donné pour compagnon son neveu Adolphe, fils de son frère, qui lui avait remis sa tutelle en mourant. Ce frère l'avait prié, en outre, de l'élever chez lui, parce que son épouse, étant catholique, il craignait justement qu'elle ne cherchât à ébranler une croyance religieuse qui n'était pas la sienne.

» Adolphe, un peu plus âgé que moi, devint mon idole. Nous avions les mêmes goûts, les mêmes sentiments; je n'aimais rien comme lui. Sa mère venait souvent chez nous, car mon père conservait avec elle tous les égards et les ménagements que prescrit la politique du monde. Elle avait une grande piété; elle offrait tous les jours au Seigneur le repentir de la faute qu'elle avait commise en épousant un protestant, et ses vœux ardents pour la conversion de son cher Adolphe.

» Nous vécûmes sept ans ensemble; mon ami touchait à sa vingt-deuxième année; une santé faible et délicate avait retardé ses études; l'âge la fit décliner encore au lieu de la fortifier. On lui prescrivit les eaux de Wisbaden; nous partîmes. Sa courageuse mère, qui vit bien que mon père ne désirait pas qu'elle nous suivît, partit seule, et ne quitta pas Wisbaden, tant qu'Adolphe l'habita.

» Mes espérances furent déçues ; on ne conserva plus d'espoir de sa guérison. Alors , je n'oublierai jamais cette journée ; mon père était absent pour vingt-quatre heures, il nous avait laissés seuls. M^{me} de*** vint nous visiter, et, profitant de l'absence de mon père, elle parla fortement à son fils de la religion et du port assuré que lui offrait l'Eglise romaine ; elle lui fit pressentir que sa vie était en danger, lui représenta l'importance d'une éternité heureuse ou malheureuse, et la nouveauté des sectes qui s'étaient séparées de l'arche de la vérité.

» Adolphe était naturellement doux et docile envers sa mère, qu'il aimait et respectait ; mais, sur cette matière, qu'elle avait souvent entamée sans succès, il était inflexible. Ni les prières ni les larmes de sa mère ne purent le toucher. J'étais si ému que j'osai y joindre les miennes. Il jeta sur moi un regard indigné et parla d'en instruire mon père. — J'aime ma religion, lui dis-je en souriant, et rien jamais ne pourra me séduire ; mais je ne vois pas pourquoi vous refusez aux pleurs d'une mère la faible grace qu'elle sollicite. Quel inconvénient peut-il y avoir pour vous de demander sincèrement à Dieu qu'il vous éclaire, qu'il vous fasse connaître la vérité, et qu'il ne permette jamais que vous mourriez dans l'erreur ?

» Adolphe s'apaisa. — Cette prière serait avouer un doute, me dit-il ; et, d'ailleurs, telle chose qui puisse arriver, je ne changerai jamais de religion.

» — O mon trop cher Adolphe ! s'écria M^{me} de***, ces dernières paroles te condamnent ; la bonne foi

des hérétiques est leur unique excuse devant Dieu ; mais si tu supposes un doute, et que tu le rejettes par pur respect humain, ta conscience devient ton juge.

» Cette réponse me frappa ; l'accent avec lequel elle fut prononcée me fit frémir. « Par pitié, reprit Adolphe, ne troublez pas mes derniers moments. » Cette mère généreuse, triomphant des violents combats que la nature livrait à son cœur : « Quelle lâche pitié, dit-elle, que celle d'une mère qui, voyant son enfant s'endormir au bord d'un abîme et près d'y tomber, n'oserait user de tous ses efforts pour l'en arracher, de crainte de troubler son funeste repos !!!... »

» L'entrée de mon père, que nous n'attendions que le lendemain, interrompit M^{me} de ***. Bien qu'il dût attribuer nos larmes à l'état d'Adolphe mourant, il soupçonna une autre cause, et demanda à être seul avec son pupille. — Non, dit sa mère en sanglotant, je ne le quitte plus ! il est mon fils ! qui oserait m'en séparer ?...

» Adolphe se souleva de son lit, et jeta ses bras autour de mon père ; j'entendis qu'il lui dit tout bas : « J'ai des inquiétudes, je crains que ma religion ne suffise pas à mon salut, rassurez-moi. »

» Mon père fronça le sourcil, et, avec une sorte d'indignation, il lui reprocha sa faiblesse, la honte que le changement de religion répandait sur les familles, et il le menaça de toute sa colère, s'il osait jamais lui proposer de telles idées, qui ne pouvaient être, ajouta-t-il, que les rêveries de sa mère et les fruits de ses perfides conseils....

» Adolphe se tut. M^{me} de *** saisit sa main ; et , ne se cachant plus , elle lui parla ouvertement devant mon père , qui se possédait à peine. Jamais cette scène horrible ne s'effacera de ma mémoire. M^{me} de *** appuyait ses instances de raisonnements forts et concluants , et parlait avec toute la douceur et la tendresse d'une mère désolée. Mon père , au contraire , je suis forcé d'en convenir , n'usait plus de ménagements et discutait avec une grande véhémence.

Il tâchait d'éblouir M^{me} de *** par des raisons subtiles et spécieuses ; elle ne les repoussait qu'avec deux ou trois principes , auxquels elle se contentait de revenir sans cesse , l'incertitude et le péril de s'y opiniâtrer , la nécessité de réfléchir , le danger des idées nouvelles , quand Dieu permet dans nos cœurs le doute de leur infailibilité ; elle s'appuyait ensuite sur la tolérance de toutes les sectes en faveur de l'Eglise , et attaquait mon père par cette même raison , qui condamnait sa haine pour l'Eglise catholique.

» Adolphe gardait un morne silence. Sa mère alors le conjura , pour sa tranquillité , de faire seulement la prière qu'elle avait sollicitée de lui , de demander à Dieu qu'il daignât l'éclairer et ne pas permettre qu'il mourût dans une fausse croyance.

» Mon père l'interrompit vivement ; et , endurcissant mon malheureux ami , il lui dicta une profession de foi suivant sa religion. M^{me} de *** , voyant qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre , se jeta à genoux près de son lit. Mon père la prit entre ses bras et l'emmena de force dans une salle voisine ,

sous prétexte de lui dérober les derniers instants et la mort de son fils.

» Je m'empressai de me rapprocher de mon ami. — Adolphe, dis-je, fais ce que ta malheureuse mère te demande ; que je puisse la consoler et le lui apprendre !....

» Il porta sur moi un regard éteint et serra ma main.

» Mon père, revenant brusquement, arracha de sa bouche une dernière protestation de fidélité à sa foi et recueillit son dernier soupir.

» On m'entraîna hors de cette chambre funèbre. J'étais si frappé, si effrayé et si terrifié par la perte de mon seul ami, que je demeurai long-temps dans un état d'insensibilité morale et presque physique. M^{me} de ***, que j'aimais comme ma mère, n'approcha plus de notre maison. Je sus bientôt que, saisie d'une fièvre ardente, elle était mortellement malade. Rien ne m'arrêta ; et, malgré les défenses sévères de mon père, j'y passais les journées entières et je la soignais comme le fils le plus affectionné. — Le Ciel te bénira, bon Oswald, me dit-elle la veille de sa mort ; il t'éclairera, j'en suis sûre. Je meurs de douleur et de repentir ; mon Adolphe, hélas ! est peut-être perdu pour toujours, et c'est mon ouvrage : puisse mon exemple faire trembler les âmes faibles et légères, qui regardent comme indifférentes les unions contractées entre deux personnes de religion catholique et protestante ! Toute ma vie a été empoisonnée ; et, depuis la mort de mon époux, j'étais la plus malheureuse des femmes. La triste fin d'A-

dolphe a comblé la mesure de mes afflictions !..... Oswald, que j'emporte en mourant la pensée que vous vous souviendrez de moi devant Dieu, quand vous serez catholique !

» Je le lui promis, en fondant en larmes, et je l'assurai que je ne tarderais plus à examiner à fond les principes de sa religion ; elle expira, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise de la manière la plus édifiante.

» Je demandai à mon père de me mettre à l'université ; j'avais vingt-un ans, je prétextai de vouloir étudier le droit ; mais, dans le fond, le séjour de la maison paternelle m'était devenu excessivement pénible. Je demeurai deux ans à Francfort, sans pouvoir me résoudre au projet que j'avais médité en y entrant, et que j'ai enfin exécuté. La grace l'emporta au bout de ce temps ; je me décidai rapidement à embrasser la religion catholique, que j'avais secrètement étudiée à Francfort ; ne pouvant douter des mauvaises dispositions de mon père ; instruit par l'exemple funeste d'Adolphe, je ne voulus pas m'exposer à un tel malheur, et je me déterminai à me rendre en Espagne, pour aller trouver un parent éloigné de M^{me} de ****, qui ne me refusera pas sa protection, et qui se trouve d'autant plus à même de m'instruire qu'il est évêque de B....

» Vous savez le reste ; mais ce que vous ne pourrez jamais assez approfondir, continua Oswald, c'est l'amertume d'une douleur sans remède, et que le temps, la raison, la foi ne pourront qu'accroître tous les jours davantage. Perdre nos amis dans cette

vie n'est qu'un mal passager et le sort de l'humanité ; mais les croire perdus pour toujours !... quelle puissance divine ou humaine peut adoucir une peine semblable ?....

» — Notre religion ne damne personne individuellement, lui dit Lorenzo ; nul ne peut prononcer que son frère soit mort pour l'éternité. Nous savons que hors de l'Eglise il n'y a point de salut ; mais les miséricordes de Dieu étant infinies, qui sait quand il éclaire, quand il parle, quand il convertit ? Qui oserait sonder les secrets de son amour, dans ce passage de la vie à la mort, où l'homme encore à lui, bien que ceux qui l'entourent ne puissent plus en décider, peut encore recevoir une lumière de grace et d'amour ?

» Oswald parut moins malheureux par ces réflexions ; il me dit qu'il avait fait vœu de garder le célibat, et que son dessein, si Dieu lui en faisait la grace, était d'entrer dans l'état ecclésiastique.

» Nous l'engageâmes à rester avec nous, jusqu'à ce qu'il eût des nouvelles positives de l'évêque de B....

» Quelques jours après, il reçut une lettre de l'évêque de B...., qui le comblait d'éloges, et l'invitait à venir chez lui, dans les termes les plus affectueux, en lui promettant d'être son appui et de lui servir de père, quelque état qu'il lui plût d'embrasser.

» Ce ne fut pas sans quelques regrets que cet intéressant jeune homme se sépara de nous ; il promit d'écrire à Henry et de nous donner par lui souvent de ses nouvelles. »

XVI

APRÈS le départ d'Oswald, nous nous occupâmes du baptême d'Aly. Caroline avait écrit à la marquise de Rosline pour la prier de retenir Henry en Espagne jusqu'au printemps, les affaires de l'Ecosse étant encore fort critiques ; cette raison nous détermina à prolonger notre séjour à Madrid ; Aly y fut baptisé ; il y reçut ce sacrement avec une ferveur qui nous remplit de consolation.

Cependant Lorenzo, qui craignait qu'il ne lui fût trop attaché, lui proposa de le laisser en Espagne chez la marquise de Zélas, cousine du feu duc de Médina, qui l'aimait beaucoup et qui avait voulu être sa marraine. « Moi, te quitter, s'écria vivement Aly, non, jamais : moi vivre et mourir avec toi au même jour, à la même heure !!... Plus de vie pour Aly sans Lorenzo. »

Mon ami sourit. « Mais, reprit-il, si l'Eternel m'appelle avant toi, tu dois vivre pour Dieu seul, et souffrir cette séparation pour lui, pour son amour !... »

Aly fut un moment pensif et silencieux ; puis, avec feu : « Pour lui, dit-il, il le faudra bien ; mais il est

trop bon pour le vouloir. Dieu sait qu'Aly a besoin de Lorenzo pour le servir, l'aimer, apprendre à l'adorer comme il doit l'être. » En achevant ces mots, il baisa avec transport la main de Lorenzo, qui ne songea plus à s'en séparer.

Nous passâmes deux mois à Madrid, après lesquels nous proposâmes à Henry de parcourir quelques villes d'Espagne, avant de quitter le pays. Nous allâmes d'abord à B..., où l'évêque nous reçut avec toute la cordialité et l'affection possibles.

Nous vîmes Oswald, qui vivait au séminaire dans la pratique de toutes les vertus. De là nous nous rendîmes à Bayonne, où Lorenzo voulut visiter les galériens ; il y avait encore deux de ses anciens compagnons, les autres ayant changé de résidence ; ils versèrent des larmes de joie en le revoyant. Il adoucit leur sort, autant qu'il fut en son pouvoir ; puis il nous conduisit au tombeau de dom Silva, dont on nous montra la route. Il y demeura long-temps en prières : c'était un monument fort simple ; une pierre de marbre et une croix fermaient la tombe ; on y lisait cette inscription :

ICI ATTEND LA RÉSURRECTION, L'AMI ET LE FRÈRE DES
MALHEUREUX,

DOM SILVA.

R. I. P.

Lorenzo termina sa prière, se leva, et nous le

suivîmes quelque temps dans un profond silence, que le souvenir de son ami ne lui permettait pas d'interrompre. Il entra ensuite avec nous dans l'église du village, et il y pria aussi long-temps et avec une grande abondance de larmes.

J'avais commencé à vivre, à aimer, j'avais connu Lorenzo à T***, non loin de Bayonne, et mon séjour dans cette dernière ville me rappelait ces circonstances si intéressantes de ma vie. Le souvenir du marquis de Rosline fit couler mes larmes. Je racontai à Mathilde et à Henry notre première entrevue avec le frère d'Arthur. Lorenzo revit, avant de partir, ses compagnons de chaîne, et trouva une jouissance digne de sa belle âme dans l'expression de leur attachement et du souvenir qu'ils en avaient conservé.

Nous partîmes pour Oviédo, où nous comptions séjourner plus long-temps. Henry connaissait le vice-roi, et celui-ci ne voulut pas consentir que nous prissions un logement ailleurs que chez lui. Il habitait un château avec son neveu, dom Stéphano de Luna, marié depuis peu; c'était sa belle-mère qui tenait sa maison. Elle nous fit l'accueil le plus flatteur, et peu de jours suffirent à dom Stéphano pour s'attacher à Henry. Il le voulait à toutes ses parties de chasse ou de plaisir, et il lui était presque importun à force de prévenances et d'attentions.

Ce fut à Oviédo que j'eus l'expérience de ce que m'avait souvent dit Lorenzo, que l'on pouvait se dire et se croire catholique sans remplir tous les devoirs que nous prescrit cette sainte religion, et que la

véritable charité que j'avais remarquée et admirée dans Lorenzo , dans la famille d'Henry, et dans lord Arthur devenu catholique , n'était pas aussi commune que je le pensais. Nous étions dans un pays catholique, et cependant les spectacles étaient fréquentés, les bals masqués, les médisances, les antipathies, les duels, les intérêts particuliers des familles; en un mot, le monde, et non Jésus-Christ, régnait parmi le grand nombre.

Ces considérations, bien loin d'affaiblir mon estime pour le culte sacré que j'avais embrassé, me rendait plus précieuse encore ma vocation à la vraie foi, et j'appréciais plus vivement mon bonheur, d'avoir eu d'abord sous les yeux les grands exemples de vertu et de piété qui avaient pu fortifier ma foi naissante.

Nous songions à prolonger notre séjour chez le vice-roi, qui nous en pressait, lorsque Lorenzo nous parla d'aller à Saint-Jacques de Compostelle, et nous témoigna le désir de quitter Oviédo, avec une instance et un embarras qui ne m'échappèrent pas. Il lui était si peu ordinaire d'exprimer un désir vivement senti, que je ne doutai point qu'il eût de puissants motifs qu'il nous cachait. Mathilde appuya sa proposition, et, nous prenant à part, elle nous dit que dom Stéphano paraissait prendre ombrage de l'estime excessive de son épouse pour Lorenzo, et que ce motif exigeait notre départ. Nous en parlâmes le même soir au vice-roi.

Dom Stéphano fit tout ce qu'il put pour obtenir d'Henry qu'il restât seul avec lui encore quelques

mois. Cette demande confirma nos soupçons. En effet, l'épouse de dom Stéphano conduisait Lorenzo partout, venait lire près de lui, le quittait peu, et ne semblait plus se plaire où il n'était pas. Dom Stéphano, au contraire, était sombre, triste, et Henry seul pouvait le distraire de sa profonde mélancolie, qui, chaque jour, prenait sur lui plus d'empire. Il nous supplia de venir passer en ville la dernière soirée de notre séjour. Lorenzo nous pria de l'en dispenser; mais comme l'épouse de dom Stéphano s'excusa aussi d'y aller, sous prétexte qu'elle était indisposée, il changea de résolution et se décida à nous suivre.

La sombre fureur de dom Stéphano avait été visible au refus de son épouse, et elle eut l'imprudence de changer encore de résolution et de se décider à venir en ville; mais le signor de Luna lui dit sèchement qu'elle l'avait demandé et qu'elle resterait.

Nous partîmes, et nous passâmes cette soirée chez l'ambassadeur de France. En sortant de l'assemblée, la foule était considérable. Henry, se sentant séparé de Lorenzo, le retenait près de lui, lorsqu'il fut blessé à la main. Il jeta un cri qui attira mon attention. « Je suis blessé, me dit-il, mais c'est peu de chose. » Nous sortîmes précipitamment; et, en montant en voiture, il me dit très-bas de ne parler de sa blessure à personne, qu'il me dirait plus tard ses raisons. En arrivant au palais du vice-roi, il lui annonça en notre présence qu'une nouvelle qu'il venait de recevoir précipitait son départ, et, qu'avant le jour nous devions quitter Oviédo. Ce seigneur parut très-affligé,

et donna tous les ordres nécessaires. La conduite d'Henry était pour nous une énigme inexplicable ; il était dans une étrange agitation et ne quittait pas un moment Lorenzo. Pendant le souper, il devint fort pâle , se leva et se trouva presque entièrement mal. Dom Stéphano était presque aussi pâle que lui ; il prit sa main d'un air égaré : « Vous êtes blessé , mylord , lui dit-il, et plus dangereusement que vous le pensez.

» — Vous pouvez le savoir , reprit lord Walsingham d'un air pensif et froid. »

Le signor donna ordre que l'on cherchât un chirurgien. « Je ne veux personne , je n'ai besoin de rien , s'écria vivement Henry ; tout retarderait mon départ , qui est plus nécessaire que ma vie !!.... » Lorenzo se jeta à ses genoux pour le conjurer de se laisser soigner et de passer encore un jour dans cette ville. Henry le pressa dans ses bras en versant des larmes , et persista dans son dessein , dont personne ne put le détourner. A quatre heures tout étant prêt , Henry , pouvant à peine se soutenir , se jeta dans la voiture , où nous l'accompagnâmes , après qu'il eut témoigné sa vive reconnaissance au vice-roi et fait de froids adieux à dom Stéphano.

Nous quittâmes Oviédo et nous prîmes la route de... , où il était déterminé à s'embarquer pour l'Ecosse , malgré toutes nos représentations, qui furent inutiles. Nous montâmes un navire qui faisait voile pour Dartmouth.

Dès que nous eûmes perdu le rivage de vue, Henry se mit à genoux , remercia le Ciel , et revenant près

de nous , il nous expliqua comment il avait été blessé. « Je ne doute pas , ajouta-t-il , que le poignard qui a percé ma main , au moment où je passai le bras autour de Lorenzo pour le retenir près de moi , ne lui eût été destiné. Jugez si j'eus un instant de repos tant que nous fûmes dans une ville où le poignard des assassins était levé sur notre plus cher ami. Si la méprise ou le mauvais succès de l'attentat a produit le repentir ou une plus forte haine, c'est ce que nous ne pouvons savoir ; puisse le Ciel pardonner au coupable ; mais la prudence exigeait de notre part de ne plus l'exposer à de pareilles tentatives. Je resterai en Angleterre aussi long-temps que vous le voudrez , ajouta Henry avec toute sa douceur ordinaire, mais au moins nous n'aurions plus rien à craindre pour Lorenzo. »

Cependant nous étions fort inquiets de la blessure d'Henry. On voyait à peine l'ouverture, et la main était fort enflée. Il avait la fièvre et souffrait au point de ne pouvoir nous le dissimuler. Il y avait sur le navire un chirurgien qui nous offrit ses services ; il visita la blessure, et déclara qu'il n'y avait plus de temps à perdre, que lord Walsingham devait sacrifier sa main pour sauver sa vie ; Henry fronça légèrement le sourcil : « Je dois mes jours , dit-il , à ma femme et à mes enfants, faites donc tout ce que vous voudrez. »

Je fondis en larmes ; Aly partageait ma peine ; Lorenzo gardait le silence. Tout-à-coup il se leva : « Je dois vous parler en particulier , dit-il au chirurgien ; je crois connaître le moyen de guérir cette blessure. »

Ils s'écartèrent ensemble et s'enfermèrent dans un cabinet du vaisseau.

A leur retour, une joie toute céleste brillait sur le visage de Lorenzo ; il nous dit qu'il devait passer la nuit, seul, avec le chirurgien, près d'Henry. Celui-ci était couché dans un hamac d'un appartement à part, que nous avions obtenu, afin qu'il fût plus tranquille. Le chirurgien lui donna une boisson qui lui procura un sommeil profond. Lorenzo se mit en prières, et nous nous retirâmes à la poupe du vaisseau, où nous priâmes en commun.

Le lendemain, au point du jour, le chirurgien vint nous dire qu'il n'y avait plus de danger pour Henry, et que sa main était très-bien. Nous volâmes vers lui, il était sans fièvre ; il ne savait pas lui-même si l'on avait fait une incision ou seulement appliqué des simples ; car sa main, dont il ne souffrait plus, était enveloppée, et nous ne pûmes la voir, ni lui non plus ; en deux jours, il recouvra une santé parfaite ; nous ne pûmes obtenir aucun éclaircissement de Lorenzo sur la manière dont Henry avait été guéri.

Arrivés en Angleterre, notre première visite fut à lord Howard, duc de Norfolk, généreux ami et défenseur de Marie Stuart. Il nous retint à *Dove-Hill*, sa campagne, qui avait longtemps été le rendez-vous de tous les partisans de la reine.

Nous jouissions, dans cet asile, d'une paix et d'un calme qui nous étaient bien doux, lorsque de nouvelles inquiétudes vinrent nous assaillir. Lorenzo ne tarda pas à tomber dans un état de langueur qui

nous alarma sérieusement. Il ne dormait plus , mangeait à peine pour se soutenir, et une pâleur habituelle avait remplacé l'état de son teint et cette brillante fleur de santé dont il jouissait depuis quelque temps ; son regard toujours calme devenait languissant : il paraissait mieux instruit que nous de son état , et il semblait ne s'occuper plus que de se préparer à une fin prochaine , par un redoublement de ferveur et l'exercice de toutes les vertus qui lui étaient comme naturelles.

Il devint en peu de temps l'idole de la famille du duc de Norfolk ; la mère de ce seigneur l'aimait particulièrement , aussi lui fis-je la confidence de son nom et de ses malheurs.

On pouvait passer plusieurs heures avec Lorenzo , sans se douter qu'il fût aveugle ; la grande habitude d'animer ses regards des différentes impressions qu'il recevait , confirmait l'erreur où son premier abord retenait quelque temps. Il levait la vue vers ceux à qui il s'adressait , portait fréquemment ses regards vers le ciel , et les tenait baissés en terre , lorsqu'il se livrait à ses réflexions. Ses yeux avaient d'ailleurs conservé cette expression touchante qui part de l'âme , et la vivacité de son imagination lui rendait les objets qui l'entouraient si présents , que son regard n'avait jamais rien d'indécis ni de vague. Rarement il fermait les yeux , excepté quand on lui faisait une lecture , et pendant ses prières.

Nous fûmes , pendant quelques semaines , à *Dove-Hill* , dans une solitude entière. Le nombre déjà si

petit des amis de la reine diminuait tous les jours ; et , depuis qu'elle était captive à Fortringai , sous la puissance de la reine d'Angleterre , ses défenseurs commençaient à voir s'évanouir toutes leurs espérances. Leicester , qui se disait alors encore de ce nombre , ne tarda pas à devenir lâche courtisan d'Elisabeth , à laquelle il finit par sacrifier toutes les offres de service qu'il avait faites à l'illustre captive.

Ce fut dans cette solitude que je jouis davantage de Lorenzo ; son état de langueur augmentait visiblement , et il en éprouvait une joie qu'il ne pouvait nous dissimuler. Il était avec moi si affectueux , si doux , et prenait un plaisir si sensible à me fortifier dans la foi , que j'avais par là , plus que les autres , le loisir d'étudier à fond cet admirable jeune homme que la grace avait orné de tant de vertus.

Le duc de Norfolk l'honorait d'une estime particulière. Nous l'avions instruit aussi de sa naissance , à l'insu de Lorenzo , et souvent il me disait : « Depuis que je connais votre ami , je sais mieux supporter mes peines , je sers mieux mon Dieu , et j'ai plus d'empire sur moi-même. »

Je faisai la même remarque par rapport à Henry Walsingham , et je voyais quels progrès Henry avait faits dans la piété , depuis son intime liaison avec le frère d'Arthur : ces progrès m'avaient surtout été sensibles lorsque j'avais comparé sa résignation et sa foi , quand il apprit la mort du marquis de Rosline , avec le violent désespoir qu'il avait fait éclater lors de la maladie de son fils. Nous eûmes bientôt une

nouvelle occasion d'en juger. La foi d'Aly nous donnait aussi une consolation bien vive.

Moi-même je me trouvais chaque jour plus heureux, plus calme, plus détaché de tout ce qui passe, et plus affermi dans les espérances éternelles. Un soir, après que nous fûmes retirés, Lorenzo me pria de lui lire le 13^{me} chapitre du 5^{me} livre de l'Imitation ; et, lorsque j'eus finis, prenant ma main :

« Sidney, me dit-il, si j'avais moins de confiance en la divine bonté qui veille sur vous, je serais vivement inquiet de votre avenir. Il est probable qu'un jour vous recevrez des nouvelles de lord Seymour, peut-être de plusieurs autres personnes de votre famille, et vous vous trouverez alors au milieu de relations protestantes.... »

J'appuyai mon front sur sa main ; et, me relevant avec agitation : « Hidalla, lui dis-je, puis-je vous ouvrir mon cœur ?..... Depuis quelque temps, j'ai conçu les craintes qui vous occupent ; j'ai pesé la grandeur des dangers, ma faiblesse, tout ce que je dois à la grace qui m'a sauvé !..... Il me semble que j'ai trouvé une ressource, un asile, un refuge, à l'abri de la contagion des liens du sang et de la nature. Il y a des ordres religieux en Italie, en France, en Espagne, et déjà j'ai mûrement réfléchi au bonheur de ceux qui, appelés à cette vocation, ont la sagesse d'y correspondre. »

Lorenzo fut un moment pensif.

« La grace d'un semblable attrait, dit-il, n'a rien qui doive me surprendre après toutes celles qui l'ont

précédée, et j'ai souvent remarqué que les âmes privilégiées que la Providence arrachait à l'hérésie étaient en même temps appelées à une plus haute perfection. Moi-même, ajouta-t-il avec un profond sentiment, j'avais formé le dessein de me retirer du monde dans une de ces heureuses solitudes que la religion présente aux âmes qui redoutent les agitations de la mer orageuse de cette vie, lorsque Celui que j'y voulais servir disposa autrement de moi, en m'appelant au secours d'Henry. J'ai cru n'avoir rien perdu pour le Ciel, puisqu'il voulait bien accepter aussi de cette manière le sacrifice que je lui faisais de ma famille, du monde et de ma liberté; si je ne peux psalmodier nuit et jour ses louanges dans un monastère, mon cœur peut le bénir à chaque instant de ma vie, et les graces dont il m'a comblé m'ont fait espérer qu'il avait agréé mes sacrifices. »

Lorenzo demeura la tête appuyée sur ses deux mains, et il paraissait entièrement étranger à tout ce qui l'entourait; puis se relevant, et se détournant pour me cacher les larmes qui couvraient son visage : « Ton âme, me dit-il avec feu, est susceptible de connaître tous les délices de l'amour de Dieu!.... »

Il reprit après une pause et avec plus de calme : « Mais vous êtes encore si jeune, mon bien-aimé Sidney, que je vous prie de réfléchir beaucoup, et de vous préparer, par l'exacte observation de vos devoirs, à une vie toute angélique et toute intérieure.

» — Depuis si long-temps, repris-je, je voulais vous ouvrir mon âme....

— Et qui vous retenait ? »

Je rougis. « La crainte qu'une fois instruit de mes dispositions, vous n'eussiez exigé que je fusse séparé plus tôt de vous. »

En disant ces paroles, je ne pus retenir mes larmes; il me pressa dans ses bras : « Si vous aviez quelques années de plus, me dit-il, peut-être aurais-je désiré, avant de quitter ce monde, de vous voir fixé dans un état stable ; mais jamais je ne vous aurais contraint ni affligé. »

Comme la pensée de cette prochaine et inévitable séparation faisait couler mes pleurs, Lorenzo m'adressa des paroles de paix et de consolation ; mais, voyant sur sa physionomie qu'il était beaucoup plus souffrant que de coutume, je sentais ma tristesse s'augmenter, et je le conjurai, pour l'amour de Dieu et par pitié pour moi, de tâcher de prendre un peu de repos. Il s'efforça de sourire, et me promit de soigner davantage sa santé ; je me retirai à ma chambre, mais je ne pus fermer l'œil. D'ailleurs Lorenzo, qui continua à souffrir, pria le reste de la nuit à voix basse, mais avec tant de feu, que je distinguais en partie ce qu'il disait. Il offrait avec un entier abandon au Seigneur le sacrifice de sa vie ; et moi, à qui cette vie était si chère, je demandais avec larmes son soulagement et sa guérison.

Il était difficile de connaître le genre de souffrances qu'il éprouvait ; il ne se plaignait jamais, et, quand son extrême faiblesse le trahissait, il avait encore mille raisons pour calmer nos alarmes.

XVII

CEPENDANT nous nous décidâmes à faire prendre des informations du chirurgien qui avait guéri la main d'Henry. Il m'avait dit qu'il devait passer plusieurs mois à Exeter, qui n'était éloigné de Dove-Hill que de quelques milles. Nous n'en dîmes rien à Lorenzo; et, ayant découvert son adresse, nous le fîmes prier de venir. Le jour suivant, on l'introduisit dans le salon, où j'étais seul avec Lorenzo. Je venais de le prévenir; et, pour ne pas aggraver ma peine, il avait consenti à tout ce que j'avais demandé de lui.

« Comte Lorenzo, lui dit le médecin, je dois parler à vous seul, et quand j'ai reçu ce billet de lord Walsingham, je cherchais à découvrir vos traces, pour vous entretenir d'une affaire de la plus grande importance, au moins pour moi. »

Ce discours me surprit, et plus encore l'air et le ton dont il fut accompagné. « Quelle que soit cette affaire, reprit Lorenzo, vous pouvez parler devant ce jeune homme, c'est comme moi-même; et, si nous pouvons vous être utiles, ne nous épargnez pas. »

Alors, sans insister, cet homme se précipitant aux

genoux de Lorenzo : « Laissez-moi donc implorer de vous ma grace et mon pardon. Je suis le plus malheureux et le plus coupable des hommes !.... Vous vous souvenez , continua-t-il , de votre séjour à Oviédo ; vous y aviez un ennemi qui , emporté par une sombre jalousie , alla jusqu'à payer un assassin pour servir sa fureur. Ce misérable agent du crime se trompa , et ne blessa que lord Walsingham. Il reçut ordre alors de s'embarquer avec vous et de poursuivre son exécration dessein. L'état qu'il professait devait l'introduire près de vous ; et , sous prétexte de guérir votre ami , il ne cherchait qu'à vous percer le sein , lorsque vous lui en offrites vous-même l'occasion en demeurant seul avec lui. Mais , grand Dieu !..... quel sentiment de remords et d'admiration vint frapper mon cœur , quand je vis cette victime choisie par la vengeance se dévouer elle-même à la mort , et , avec une joie que j'étais indigne de comprendre , sauver son ami aux dépens de sa propre vie ! »

Une vive rougeur couvrit le front de Lorenzo. « Vous deviez respecter mon secret et votre promesse , dit-il doucement ; mais il faut bien que je vous pardonne , puisque Dieu vous fait la grace de vous ramener dans ses voies. Vous pouvez tout réparer , ajouta-t-il avec une profonde réflexion , et me rendre un grand service ; mais achevez d'abord votre récit... Qui donc a pu vous entraîner à cette déplorable action?... Est-ce le malheur , ou quelque passion déréglée ?

» — L'un et l'autre , reprit *Antonio Saldez* avec un

soupir; j'ai joué tout ce que je possédais, je l'ai perdu; j'étais au désespoir, lorsque l'offre du crime m'a tenté et séduit. La récompense, dont j'ai reçu une partie d'avance, réparait mes pertes et m'aidait à vivre.

» — Êtes-vous marié ?

» — Je suis veuf avec deux enfants de huit à dix ans. Tous deux sont au collège à Oviédo.

» — Renoncez donc pour toujours au jeu, dit Lorenzo en prenant sa main; pour moi, je n'ai pas de fortune, je ne possède rien au monde, mais je vous obtiendrai, de la généreuse marquise de Rosline, l'acquit de vos dettes et de quoi vivre honnêtement. Je n'ai qu'une chose à vous demander, c'est de vous charger d'une lettre que je vous donnerai pour celui qui vous a employé, et de la lui faire parvenir par une autre écrite de votre main, où vous lui expliquerez tout ce qui s'est passé dans votre cœur, tous les motifs qui vous ont détourné du crime et ramené à la vertu, lui rendant ce que vous lui devez, et l'assurant qu'il n'est pas connu et que son nom ne vous échappera jamais; mais remettez-lui ces lettres dans un lieu public, afin que, données en main propre, elles ne puissent s'égarer ni le compromettre. D'un autre côté, la prudence exige que vous ne vous trouviez pas seul avec celui qui, voyant en vous un témoin et le censeur de son crime, pourrait former l'idée d'une nouvelle vengeance. »

Antonio promit tout. Mon ami me pria d'aller demander à Mathilde la somme qu'il désirait, en lui

disant simplement que c'était pour sauver une âme. Je craignis un moment de le laisser seul avec Antonio. Celui-ci devina le motif de mon indécision. « Il est juste, mylord, me dit-il, que vous ayez encore de la défiance d'un malheureux comme moi !.... »

Lorenzo me fit signe de ne pas tarder ; il dit à Antonio de prendre une plume et du papier, et il lui dicta la lettre suivante :

« SIGNOR !

» Sans vouloir former aucun jugement sur vous,
» moins encore approfondir votre conduite à mon
» égard, je ne puis me refuser, sur le bord de la
» tombe qui va s'ouvrir pour moi, de vous faire con-
» naître mes vrais sentiments. La haine que vous
» m'avez vouée, la vengeance dont je suis l'objet,
» me touchent moins que la crainte d'avoir pu y don-
» ner occasion, quoique bien involontairement, et le
» danger dans lequel vous exposez votre salut. C'est
» donc dans ce moment solennel, où Lorenzo va pa-
» raitre devant le souverain Juge des vivants et des
» morts, des justes et des coupables, qu'il vous pro-
» teste qu'en aucun temps il n'a voulu vous offenser,
» et qu'il peut se rendre ce témoignage de n'avoir
» jamais volontairement outragé ni contristé per-
» sonne.

» O vous ! qui jouissez maintenant des biens de la
» fortune, un jour vous aurez devant les yeux, comme
» moi, le terme de ces grandeurs passagères, la fin

» d'une vie périssable et la perspective d'un avenir
» éternel. Oh ! alors que ce ne soit pas dans l'amer-
» tume de votre âme que se présente le souvenir de
» Lorenzo ; mais rappelez-vous qu'il vous a pardonné,
» que son dernier soupir a demandé votre grace à
» Celui dont la justice fait trembler les plus saints ;
» n'oubliez pas alors que le dernier vœu de son cœur
» a été votre salut.

» Adieu , mon frère en Jésus-Christ ; si j'eus des
» torts , pardonnez-les-moi , et priez pour celui qui
» donnerait tout avec joie pour sauver votre âme
» qu'il aime comme la sienne. »

LORENZO.

Antonio , dont le repentir était aussi vif que sincère , non content de s'être ouvert à Lorenzo en ma présence , vit Henry et Mathilde , qu'il instruisit de tout , excepté de l'action par laquelle Lorenzo avait sauvé les jours de lord Walsingham , ce qu'il ne découvrit qu'à la marquise de Rosline.

Je le pris ensuite en particulier , et lui demandai s'il n'y avait aucune espérance de guérison pour notre ami. Il soupira : « Je ne le crois pas , dit-il , car le poison renfermé dans la blessure de lord Walsingham était très-fort et très-subtil. Je ne l'ai point caché à votre généreux ami ; je lui ai même représenté que sa religion lui imposait le devoir de ne rien négliger pour s'en prémunir. Il fit tout ce que je demandai , excepté de prendre un contre-poison infallible qui

aurait exigé vingt-quatre heures de délai. Il m'objecta que ce retard pouvait être funeste au lord Henry, et, comme je ne pouvais lui répondre du contraire, il n'y voulut pas consentir. Je ne doute pas que, sans quelques autres précautions que je lui fis prendre, il aurait déjà cessé d'exister.

» — Je suis bien malheureux ! m'écriai-je ; j'aurais donné mille vies pour conserver Lorenzo !.....»

Celui-ci entra en ce moment ; et, entendant mes dernières paroles, il sourit : « Dieu vous veut encore sur la terre, mon cher Sidney, me dit-il, et moi, je n'y suis bon à rien ; il faut préférer la volonté du Ciel à la vôtre. » Il s'occupa ensuite d'Antonio, qui partit comblé des bienfaits de Mathilde et d'Henry.

Après quelques semaines de séjour, nous quittâmes *Dove-Hill* et le duc de Norfolk. Nous ne devions plus le revoir : il eut en partage le sort commun des amis de la reine d'Ecosse : la prison, l'échafaud, la mort.

Avec des vues moins désintéressées et plus d'ambition que le marquis de Rosline, il avait prétendu à la main de Marie Stuart, qu'il voulut en vain rétablir sur les trônes d'Angleterre et d'Ecosse. Comme ce seigneur était catholique en secret, nous nous entretenîmes, quelque temps avant de le quitter, de ses espérances et de ses dangers. Lorenzo lui parla avec cette force et ce courage que donnent l'amitié et la religion, sur la fin commune des défenseurs de la cause qu'il servait, et lui retraça les vertus qu'il serait à même de pratiquer par sa résignation, sa douceur envers ses ennemis, et par les exemples

qu'il pourrait leur donner en faveur de la religion, s'il avait le courage de la professer ouvertement. Le duc le pressa dans ses bras, lui promit de ne l'oublier jamais, et se recommanda instamment à nos prières.

En arrivant à Glasgow, nous trouvâmes une lettre de la duchesse de Salisbury pour Mathilde. Celle-ci la communiqua à Lorenzo devant moi. Cette lettre nous apprenait que le fils aîné d'Henry avait succombé dans une convulsion, et que Caroline, très-souffrante, désirait vivement notre retour.

Lorenzo se chargea de préparer Walsingham à cette perte sensible. C'était le mercredi des Cendres. Nous allâmes à l'église pour les recevoir, et Lorenzo choisit le moment où nous y entrions pour dire à Henry ce peu de paroles. « Dieu n'afflige que ses amis; nous avons reçu des nouvelles de Caroline; votre fils aîné est sous la main de Dieu; nous prions avec vous. »

Walsingham ne répondit pas et entra dans la cathédrale, où il demeura fort long-temps. J'étais pénétré de la cérémonie des cendres et du néant des choses de ce monde, surtout dans une circonstance où tout semblait se réunir pour m'en convaincre; j'avais surtout présent à la pensée l'état déplorable de Lorenzo et la douleur où devaient être plongés nos chers habitants de *Remember-Hill*.

Peu de temps au paravant, nous avions reçu à *Dove-Hill*; de la duchesse de Salisbury, une lettre bien différente; elle respirait la paix et la consolation. C'était dans les premiers jours de février; la respectable duchesse nous détaillait alors une petite

fête quelle venait de donner. « D'après le conseil » et la manière de voir de notre bon et vertueux ami » Lorenzo , disait-elle, j'ai choisi ces jours-ci pour » récréer les enfants et nos paysans , afin que nous » passions ceux qui précéderont le mercredi des » Cendres dans une entière solitude et dans la » prière , pour nous séparer entièrement , d'esprit » et d'action, de ceux qui en font des jours d'offenses et de scandales. »

Cette influence de Lorenzo pour le bien et la vertu m'avait fait la plus grande impression. De notre côté, nous avions passé les jours de carnaval à Paislay , à deux lieues de Glasgow, afin d'y être plus tranquilles, la prière de Lorenzo y avait été continuelle. Quand nous sortimes de l'église , le visage d'Henry était abattu , mais calme ; et comme il vit que j'avais pleuré : « N'avez-vous donc plus de résignation , mon cher Sidney , me dit-il en étouffant un soupir ; et Dieu nous ayant tout donné ne peut-il pas tout nous reprendre ? J'ai aussi mes peines ; vous savez que mon fils chéri est fort mal ; cependant j'en fais le sacrifice, je n'ose pas même demander à Dieu sa conservation , mais seulement que Dieu accomplisse ses desseins éternels pour le salut de ma Caroline et le nôtre. »

En achevant ces mots , il prit un livre et se promena dans le salon en lisant ; c'était le *Psautier de saint Augustin* ; petit ouvrage que Lorenzo estimait beaucoup , qu'il savait entièrement par cœur , et qu'Henry portait toujours sur lui.

Le soir, Lorenzo me pria de venir avec lui à la chambre d'Henry; nous le trouvâmes en prières. Il se leva, vint à nous, et Lorenzo se plaçant sur un siège entre lui et moi : « Votre dessein, mon cher Henry, dit-il, était de séjourner quelque temps à Glasgow; je viens cependant vous engager à ne plus nous arrêter jusqu'à *Remember-Hill*. Votre présence y est plus nécessaire que vous ne pensez pour la consolation de votre épouse.... »

Henry serra la main de Lorenzo par un mouvement involontaire. « Je pensais bien, dit-il, que mon fils n'existait plus, et peut-être Caroline!!... »

« — Elle est résignée, mais fort souffrante, d'autant plus que vous savez qu'il y a peu de temps qu'elle a sevré son petit Silva, et elle est très-fatiguée; mais la duchesse de Salisbury, sa mère, ne la quitte pas, et son courage et sa foi la soutiennent. »

Henry appuya son front sur la main de Lorenzo.

« Je puis pleurer, dit-il d'une voix entrecoupée; j'adore la main qui me frappe. »

Nous passâmes la nuit près de lui : aucune violence, aucun mouvement de désespoir ne lui échappèrent. Sa douleur était profonde, mais calme et religieuse. Le lendemain matin, il s'approcha des sacrements avec nous, et parut fortifié et très-résigné. Nous partîmes le même jour, et ne nous arrêtâmes de qu'à *Remember-Hill*, où la consternation des gens et des vassaux ne nous apprit que trop que la situation leur jeune maîtresse n'était pas améliorée. Caroline avait toujours été délicate et très-sensible. Sa mère

n'avait pas voulu qu'elle nourrit ses deux premiers enfants. Silva était le seul qui avait joui de ces premiers soins maternels ; aussi les avait-elle prolongés au-delà du terme ordinaire , car il avait près de deux ans quand elle l'avait sevré ; cet enfant, qui était très-fort, l'avait beaucoup fatiguée ; les inquiétudes , puis la douleur de la maladie et de la mort de l'ainé avaient achevé de l'abattre.

Quand nous arrivâmes, elle avait une fièvre ardente ; elle ne reconnut personne, pas même Henry ; celui-ci, tombant à genoux près de son lit : « Grand Dieu, dit-il, elle est à toi plus qu'à moi ! aie pitié de son âme ! !... de ses enfants ! !... et de leur père ! !... »

Mathilde alla près de la duchesse de Salisbury, embrassa les deux enfants de Caroline, qui firent mille caresses au petit Edmund. Henry, voyant qu'il ne pouvait être utile à sa bien-aimée Caroline, alla rendre ses devoirs à sa belle mère, qui l'embrassa en pleurant, et lui présenta ses enfants, jouissant tous deux d'une parfaite santé.

Caroline fut trois jours dans le même état. A la fin, elle recouvra la présence d'esprit ; mais il y avait tout à craindre de son extrême faiblesse. Elle consola son époux par les discours les plus touchants et les plus chrétiens. Ensuite elle demanda les derniers sacrements, qu'elle reçut avec une foi pleine de résignation et d'amour. Elle bénit ses enfants, les confia tendrement à Mathilde, se recommanda à nos prières, et nous conjura de ne pas abandonner à elle-même la duchesse de Salisbury, dont la douleur ne se

peut exprimer. Elle avait tout perdu, ses deux époux, ses deux fils, et cette fille unique avait toujours été son idole.

Tranquille, quand tous ses soins furent remplis, Caroline ne conversa plus qu'avec Dieu, et passa encore deux jours dans une paix qu'elle communiquait à Henry, qui ne la quitta pas une minute. Lorenzo priait nuit et jour près de son lit.

Henry avait fait son sacrifice. Il sut le supporter jusqu'à la fin; il reçut lui-même le dernier soupir de sa Caroline, dont les vertus constantes et la fin toute chrétienne inspiraient la plus grande confiance pour son bonheur éternel. Elle avait fait beaucoup de dispositions en faveur des pauvres, de ses vassaux, et laissé de grandes sommes à Lorenzo pour ses bonnes œuvres, car elle l'aimait avec vénération. Comme elle avait demandé d'être enterrée à *Rosline-Castle*, dans le tombeau de sa famille, la duchesse choisit ce prétexte pour arracher Henry aux scènes douloureuses de *Remember-Hill*, et nous fit consentir à partir tous pour ce château.

Ce fut un cruel sacrifice pour Henry; mais, comme c'était presque pour lui seul que cette résolution était adoptée, il renferma sa douleur et ses regrets. Lorenzo le prit à part avec moi; je remarquai que jamais mon respectable ami n'omettait une occasion de me rendre témoin de ses entretiens familiers qui pouvaient m'éduquer, m'affermir, ou m'établir davantage dans la confiance en Dieu, dans le renoncement aux choses de la terre et l'amour des biens éternels.

Il retraça à Henry les douces vertus de Caroline, sa foi, sa charité, le bonheur dont elle jouissait, et l'engageait aussi à la pleurer sans contrainte et à soulager son cœur, trop serré par la violence qu'il s'imposait pour s'interdire des regrets aussi justes que mérités.

Il lui peignait ensuite le chagrin qu'il éprouvait de quitter *Remember-Hill*; « mais, ajouta-t-il, quelle consolation pour nous!... C'est Caroline qui l'a désiré, et nous habiterons un séjour dont la terre renfermera les restes précieux de tous ceux que nous aimons le plus, Arthur, Hides et sa mère. »

Henry pressa sa main, et, levant vers lui son visage baigné de pleurs : « O mon ami, lui dit-il, je dois et je saurais vivre pour mes enfants!!.... et pour ma pauvre sœur qui a aussi perdu la moitié d'elle-même!!.... »

» — Et pour veiller sur Sidney, ajouta doucement Lorenzo, « et plus bas il acheva : » quand cet enfant n'aura plus que toi.... »

» — Cela ne sera pas nécessaire, m'écriai-je avec véhémence, car je ne vous survivrai pas, et toutes les puissances du ciel et de la terre.... »

» — Modère donc la vivacité d'une affection tout humaine, dit vivement Hidalla, en mettant sa main sur ma bouche; et il ajouta très-bas en souriant : Voilà d'excellentes dispositions au projet de l'autre jour. »

Je rougis; mes larmes coulaient en abondance, et je n'avais pas la force de répondre. « Profite, ajouta

Lorenzo, des grands exemples que la bonté divine t'a ménagés dans nos malheurs, imite Henry, Mathilde...

» — Et rends-toi digne d'Hidalla, ajouta Henry. »

Avant de nous séparer Lorenzo nous pria de ne point parler à la duchesse de Salisbury d'Oswald ni de son histoire : « Elle est déjà assez malheureuse, dit-il, ce récit lui retracerait la plus cruelle de toutes ses peines. »

Quelques larmes brillaient dans les yeux de Lorenzo, qui se détourna pour nous les dérober, et il parla promptement d'autre chose. Je me rappelai que le comte de Salisbury, son père, était mort dans l'hérésie, et mon cœur partagea vivement une douleur si profonde, que Lorenzo renfermait devant Dieu, et dont il ne m'avait jamais entretenu.

Le lendemain, au point du jour, nous partîmes pour *Rosline-Castle*. Ce moment fut déchirant, par les gémissements et les larmes des vassaux, en voyant partir le corps de leur chère maîtresse ; leurs bénédictions nous suivirent.

Nous arrivâmes le soir à l'antique château, auquel conduit une plaine immense, que décorent des groupes de peupliers d'Italie, dont le feuillage domine tous les bois d'alentour. La joie du retour de Mathilde et de la duchesse de Salisbury était effacée par la douleur de la mort de Caroline, qui, élevée à *Rosline-Castle*, y avait passé sa vie jusqu'à son mariage avec le comte de Walsingham.

Mathilde revoyait cette demeure pour la première fois depuis la mort d'Arthur, que, malgré elle, son

cœur redemandait à tout ce qui s'offrait à ses regards ; mais rien n'égalait l'état dans lequel était la duchesse de Salisbury.

Nous entrâmes dans la grande salle, où l'on avait préparé le souper et allumé du feu, la saison étant très-froide ; il était huit heures et demie du soir ; la duchesse se jeta sur un siège, et, se couvrant le visage de ses deux mains : « Je n'ai plus d'enfants, s'écria-t-elle amèrement, Arthur, Hidalla.... et ma Caroline.... »

» — Mais, madame, interrompis-je, on n'a jamais été assuré de la mort du comte Hidalla.

» — Ah ! ne me flattez pas ; depuis plus de cinq ans il n'a donné aucun signe d'existence, malheureux enfant d'une trop coupable mère !... Au moins Arthur et Caroline, je dois l'espérer, jouissent d'une vie plus heureuse ; mais mon Hidalla, sans guide, sans soutien, négligé par les auteurs de ses jours !... ah ! qui dans ses derniers instants l'aura secouru consolé ?.... Je ne me suis jamais montré sa mère, je ne la suis que pour le pleurer le reste de ma vie. Son frère lui écrivait, et lui montrait au moins qu'il ne lui était pas étranger, tandis que moi seule l'oubliais. »

Ma vivacité ne me permettait plus de me taire. Lorenzo, qui le pressentait, saisit ma main. « Respecte mon secret, me dit-il tout bas ; que résulterait-il de ton indiscretion, un court moment de jouissance, et bientôt de nouveaux regrets et une séparation plus déchirante encore ? »

La duchesse pleurait amèrement : « Jamais , continua-t-elle , je ne me consolerais du souvenir d'Hidalla ; sans cesse il me semble l'entendre m'appeler *mère barbare et dénaturée*.

Lorenzo, à genoux près d'elle , baignait une de ses mains de larmes. « Votre fils , madame , lui dit-il d'une voix entrecoupée, vous aima , il vous respecta ; et , solidement attaché à la foi catholique qu'il eut le bonheur d'embrasser, il y demeura fidèle. Vous le retrouverez dans la vie éternelle, où tout ce que vous aimez vous sera rendu.

» — Ange de paix , quelle douce consolation tu sais répandre dans mon cœur ! » Et, en disant ce peu de mots , elle porta sur Lorenzo un regard calme et attendri.

Bientôt nous vîmes une pâleur mortelle couvrir le visage de cet intéressant jeune homme. Je me hâtai de le secourir ; le souvenir du moment presque semblable où Arthur avait reconnu son frère me frappa. « Non , madame , m'écriai-je , tout le respect que je dois à la confiance de Lorenzo n'est pas capable de m'arrêter, et je crois que la douleur que vous ressentirez en voyant l'état où il vous est rendu n'égalerait pas la consolation d'embrasser encore votre fils , et d'embellir ses derniers instants par les soins de la tendresse maternelle ! Oui , cet ange qui est sous vos yeux, Lorenzo, n'est autre que votre fils Hidalla, que des principes austères de religion et de détachement du monde engagent à demeurer inconnu dans sa propre famille. Arthur le découvrit et respecta

son secret. Pour moi, je ne sais plus me taire. »

La duchesse, dans une situation que je ne pourrais peindre, entoura Lorenzo dans ses bras tremblants. Je la conjurai de ne pas révéler encore mon indiscretion à Lorenzo, et elle le couvrit de baisers et de larmes.

Revenu à lui, il demanda qui était avec lui ; je lui répondis que c'était moi, et je fis signe à la duchesse de garder le silence. « Pourquoi, continuai-je, vous obstiner, cher Lorenzo, à refuser à une mère désolée la dernière consolation qu'elle puisse espérer en ce monde ?

» — Ah ! par pitié, Sidney, respecte ma faiblesse, n'ébranle pas ma résolution ; c'est le dernier peut-être et le plus grand de mes sacrifices. » Puis, prenant ma main : « J'ai souvent regretté devant Dieu, continua-t-il, l'obscurité et l'abandon dans lesquels j'ai vécu à Bayonne et à T***. Ici je suis connu de toi, d'Henry et de Mathilde, chéri et soigné par l'affection la plus délicate ; est-ce donc là, Sidney, cette vie d'abjection et de renoncement que j'avais promis au Seigneur d'embrasser ? Voici la seule et dernière occasion qui me reste de prouver mon amour à Celui qui m'a comblé de tant de graces ; laisse-moi donc lui offrir cette privation qui me coûte tant. Je verrai ma mère, je la servirai, je lui offrirai toutes les consolations de la religion ; mais elle ne me nommera pas son fils, je ne me rendrais pas l'objet de sa tendresse. Lorenzo ne mérite pas cette faveur ; il mourra comme il a vécu, inconnu et obscur, mais jamais autant qu'il l'eût désiré. »

Le voyant dans une faiblesse extrême, je l'engageai à prendre quelque chose et à se reposer. Je lui donnai une tasse de lait ; c'était tout ce qu'il pouvait prendre depuis près de deux mois ; ensuite je le conduisis dans sa chambre. Il s'y mit en prières , assis sur le bord de son lit. Il me pria de le laisser seul. Je revins au salon , où je trouvai Henry, Mathilde , Aly, M. Billingham et les enfants.

Je ne leur cachai rien de ce qui venait de se passer, et la joie de la respectable douairière sembla faire diversion à leur douleur. Cependant M. Billingham me recommanda fortement de faire toujours un mystère à Lorenzo de mon indiscretion. Il connaissait mieux que nous cette belle âme. Il savait tout ce qu'il lui en avait déjà coûté , pour le dissuader de retourner à un genre de vie plus isolé et plus pénible à la nature. Il nous assura que Lorenzo était capable de se retirer secrètement et de se dérober à jamais à notre connaissance , s'il apprenait que sa mère le connût. Nous promîmes d'exécuter ce que demandait M. Billingham , et je me chargeai de l'obtenir de la duchesse.

En me retirant , j'allai porter un peu de lait à Lorenzo ; il priait encore ; j'amenai avec moi la duchesse , qui , s'étant assise dans un fauteuil , tenait les yeux attachés sur son fils, et paraissait ne pouvoir s'en séparer ; elle prit un peu de thé avec moi , et nous estâmes assez long-temps à converser ensemble. Lorenzo était tranquille et amical comme à son ordinaire.

Il pria affectueusement la duchesse d'aller réparer ses forces par un peu de sommeil ; il baisa respectueusement sa main , et lui souhaita le bonsoir. N'osant le contrister, elle se retira à sa chambre. Il me contraignit de faire la même chose ; mais voyant qu'il s'était un peu assoupi en priant à genoux devant son lit , je fus joindre Henry, qui , plein de courage , passait la nuit avec Aly et M^r Billingham auprès du cercueil de Caroline.

Le lendemain on fit son service. Je fus extrêmement touché de la pompe et de la majesté de ces cérémonies funèbres et consolantes. Aly le fut peut-être plus encore ; il m'édifiait continuellement par sa ferveur et son assiduité à la prière.

Quelques jours s'écoulèrent paisiblement. La duchesse était si heureuse de la présence de son fils , qu'elle se soumit à tout ce que nous désirions pour le repos d'Hidalla. Je lui racontai toute son histoire , sans compromettre néanmoins lord Walsingham. Elle se consolait de la perte de sa vue par la satisfaction de pouvoir être sans cesse près de lui , et souvent même lorsqu'il voulait être seul , sans qu'il pût découvrir sa présence. Comme de tout temps elle lui avait montré une affection particulière , elle avait tous les jours de nouveaux prétextes pour lui exprimer sa tendresse et l'environner de ses soins maternels.

Un soir que Lorenzo se croyait seul avec moi , il me parla de sa mère avec un attendrissement visible, de ses vertus chrétiennes et des soins qu'elle lui donnait , sans doute pour l'amour de Dieu. « Elle ne

peut, ajouta-t-il, avoir d'autre motif de s'intéresser à un pauvre galérien que son fils Arthur a délivré, car je ne lui ai pas caché cette circonstance de ma vie.

» — O Hidalla ! m'écriai-je, vous connaître et vous chérir, n'est-ce pas une seule et même chose pour toute âme sensible ? et, d'ailleurs, la nature ne perd jamais ses droits, bien qu'ils soient ensevelis sous le voile du mystère. Mille fois, continuai-je pour le sonder, mille fois j'ai été tenté de rompre ce mystère auquel vous attachez tant de prix, et de vous procurer la satisfaction d'appeler la duchesse de Salisbury du doux nom de mère.

» — Arrêtez, Sidney, dit Lorenzo avec une sorte de gravité qu'il n'employait jamais, le secret de l'amitié est inviolable ; et, d'ailleurs, si vous étiez capable d'en abuser, je connais mes devoirs, ou plutôt ceux que m'imposent mes engagements vis-à-vis de Dieu ; je saurai bien me soustraire à ma propre faiblesse, songez que je vous défends !... »

Il s'arrêta subitement, et se jetant à mes genoux : « Lorenzo n'a pas de défense à faire, reprit-il avec une douceur touchante, il est ton esclave ; le marquis de Rosline, en brisant ses fers, te l'a donné : mais ce galérien, que tu as affranchi, te supplie et te conjure de ne pas lui faire regretter ses premières chaînes, par une indiscretion qui détruirait tout le bonheur dont il jouit.

» — Grand Dieu ! repris-je en voulant le relever, vous, Hidalla, mon ami, mon guide, vous qui êtes

tout pour Sidney sur la terre. Ah ! c'est bien à moi à soumettre toutes mes volontés à un seul mot de votre bouche » Je le pressai contre mon cœur.

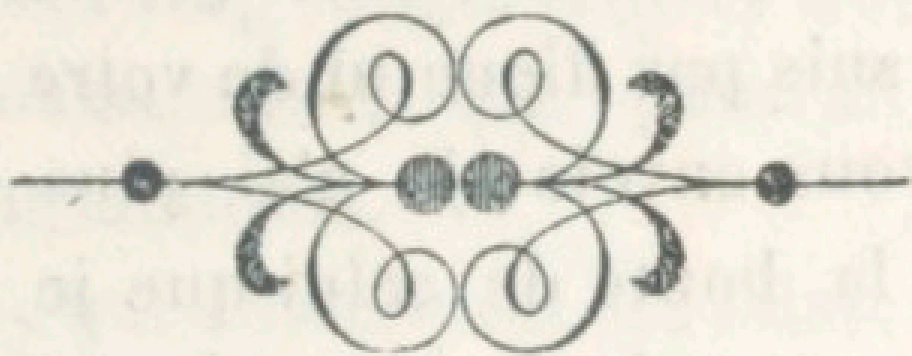
« J'aime ma dépendance , me dit-il en souriant ; elle fait toute ma joie. Je puis encore m'imaginer que ce reste de sacrifice est agréable à Dieu. »

Il ne se douta point que sa mère eût été témoin de cet entretien , et il finit par me supplier de ne plus insister sur ce point , m'avouant , avec une grande émotion , que , dans l'état actuel de sa santé , mes tentatives le livraient à des combats intérieurs qu'il n'était pas en état de soutenir. Ce dernier aveu eut l'effet qu'il désirait. Je m'interdis dès-lors tout ce qui pouvait avoir rapport à un sujet aussi délicat.

Nous passâmes la semaine sainte à *Rosline-Castle* , dans le plus profond recueillement. Jamais je ne pourrais peindre l'impression que me firent les cérémonies sacrées de cette époque solennelle : la distribution des rameaux , les ténèbres , l'adoration du jeudi saint , celle de la croix. Mon âme s'ouvrait à des sentiments nouveaux , et notre sainte et divine religion y établissait son empire sur des fondements inébranlables.

Les habitants de *Rosline-Castle* ne se ressentaient pas de la contagion de l'hérésie. Le père d'Arthur avait , le premier de ce nom , embrassé la réforme. La mort et la conversion d'Arthur , jointes aux vertus de la duchesse , avaient réparé en peu de temps le mal que ce premier exemple avait pu apporter à la foi des Ecossais de cette province.

Je remarquai, parmi ce bon peuple, une religion solide et pure, et une conduite conforme à leur croyance. J'en bénis le Ciel avec Lorenzo, et nous priâmes avec larmes pour la conservation de cette foi précieuse dans notre malheureuse patrie, où l'hérésie faisait des progrès considérables dans les contrées plus rapprochées de la cour et du midi.



XVIII

Il y avait cinq mois que nous étions à *Rosline-Castle*, lorsqu'une lettre d'Antonio Saldez causa une vive satisfaction à Lorenzo. « Ayant appris, lui man-
» dait-il, que votre ennemi était malade, je me
» rendis chez lui, après lui avoir fait donner, par
» son confesseur, votre lettre et la mienne. Il m'avait
» fait demander plusieurs fois. Quand j'entrai chez
» lui : Je ne suis pas digne ni de votre visite ni de
» celui qui vous envoie ; je n'ai plus de pardon à
» espérer, et la bonté de celui que je haïssais aug-
» mente mes remords et mon iniquité.

» Je lui parlai de son épouse. Elle n'est plus,
» l'infortunée, dit-il d'un air sombre ; mais elle est
» plus heureuse que moi !... Son regard me fit entre-
» voir en frémissant que cette fois il avait pris lui-
» même le soin de sa vengeance ; je détournai aus-
» sitôt ce terrible souvenir.

» Personne ne peut plus me voir, me dit-il ; la vue
» des hommes m'est odieuse, que lirais-je sur leur
» front ? Ma réprobation dans la douleur des hommes
» vertueux, et encore ma réprobation dans la joie

» perfide de ceux qui me ressemblent. Vous seul je
» vous ai demandé, afin que vous soyez témoin des
» remords et de la fin terrible des criminels.

» Le désespoir de cet infortuné ne me rebuta pas ;
» je lui parlai avec force de la miséricorde divine.

» Un ecclésiastique, qui priait près de nous dans la
» chambre, se rapprocha et me seconda de toute la
» force de son zèle. Le Ciel toucha enfin ce cœur
» fermé à l'espérance, votre ennemi se confessa,
» revint à des sentiments de foi et de véritable com-
» ponction. Je retournai près de lui après sa con-
» fession ; il s'informa dans le plus grand détail, de
» votre santé, et il ne me paraît pas sans espoir de
» vous sauver ; mais il n'ose confier son remède à
» personne ; la manière de le préparer et le régime
» à suivre étant trop important et trop dangereux,
» par les conséquences que pourrait entraîner la
» moindre inexactitude.

» Sa santé, qui s'améliore, lui laisse espérer qu'il
» pourra partir, ou plutôt voler en Écosse, avant le
» mois prochain.

Lorenzo remercia la divine Providence de ses voies
de miséricorde et d'amour ; mais voyant les transports
que nous causaient les espérances que cette lettre
nous donnait au sujet de sa guérison, il sourit mé-
lancoliquement.

« Le désir tient lieu de l'action, dit-il, devant Celui
qui juge le fond des cœurs ; car je ne doute pas,
continua-t-il plus bas en se penchant vers la du-
chesse placée à côté de lui, que si jamais cet étranger

vient en Écosse , il ne m'y trouvera plus. » Ces paroles me consternèrent , car j'avais l'intime conviction qu'il était éclairé d'en haut sur sa véritable situation , qui devenait chaque jour de plus en plus alarmante. La souffrance était continuelle et souvent si vive , que l'altération de sa voix la décelait , malgré tout son courage. Néanmoins rien n'était capable d'interrompre son assiduité à la prière , son union parfaite avec Dieu et la douceur de son caractère. La joie céleste qui était répandue sur son angélique physionomie augmentait à mesure que ses forces physiques l'abandonnaient.

L'intérieur de *Rosline-Castle* , malgré toutes les épreuves que le Ciel nous avait ménagées , présentait l'aspect du bonheur, comme il peut s'offrir sur la terre. Et ce calme était d'autant plus solide que , basé sur les promesses de l'éternité , sur l'amour et la pratique des devoirs , sur les charmes d'une union formée par la charité chrétienne , il éloignait l'ennui et les vicissitudes inséparables des plus douces liaisons de la société dont la religion n'est pas le lien.

Lord Walsingham avait d'abord eu le projet de chercher une gouvernante pour ses enfants ; mais Mathilde s'y était vivement opposée ; elle se regardait comme la mère des deux enfants de son frère , et elle les aimait comme le sien propre ; en sorte que ces enfants n'eussent pu se rappeler qu'Edmund n'était pas leur frère , si la marquise de Rosline ne les eût souvent entretenus du souvenir de Caroline , pour qui elle les faisait prier tous les jours , tandis qu'elle

retraçait aussi à Edmund la mémoire et les vertus d'Arthur, qu'elle lui proposait pour modèle.

Tandis que lord Walsingham et sa sœur étaient consacrés au soin touchant de leur famille, Lorenzo, la duchesse, Aly et moi, nous étions inséparables, et formions comme un second ménage dans *Rosline-Castle*, sans nous trouver moins attachés à nos amis que leurs occupations ne nous permettaient pas de voir aussi fréquemment.

Nous vivions concentrés en nous-mêmes; aucun étranger n'était invité au château, et nul ne venait chercher des amis de la reine d'Ecosse, dans un séjour dont le deuil et la solitude avaient banni toute espèce de divertissements extérieurs. Nous n'en étions que plus heureux, et souvent, pour récréer les aimables enfants de nos amis, nous prenions part à des jeux de leur âge, que Lorenzo animait de la plus douce gaieté, et auxquels présidaient M. Billingham et M. Kénelly, chapelain du château.

L'appartement de la duchesse était ordinairement le lieu de réunion de toute la famille, et même, depuis quelque temps, Lorenzo n'ayant presque plus la force de descendre à la salle à manger, nous dinions dans cette chambre qui était voisine de la sienne, et M. Billingham avec nous, tandis que M. Kénelly demeurait en bas avec le reste de la famille. La duchesse, pleine d'attention pour tous, avait ainsi réglé les choses pour que ses petits enfants ne fussent pas privés de la présence de leurs parents, et pour ne pas contraindre la gaieté un peu

bruyante, naturelle à leur âge, qui aurait pu incommoder Lorenzo. De cette manière, nous ne voyions plus Lorenzo et Mathilde, que le matin après la messe de M. Kénelly, qui se célébrait à sept heures, avant le lever des enfants, et le soir, quand ils étaient couchés. Alors on se rassemblait pour la prière, dans la chambre de Lorenzo, et nous demeurions ensemble tous réunis jusque vers dix heures. Il arrivait souvent que Lorenzo n'assistait pas à la messe de M. Kénelly, parce qu'après une longue insomnie, il s'endormait vers le matin, et nous ne voulions pas l'éveiller; mais il entendait toujours celle de M. Billingham vers neuf heures et demie, et il y communiait très-souvent.

Dans les heures de solitude que nous passions ensemble, il nous entretenait, Aly et moi, de nos projets futurs et de notre avenir; car nous n'avions rien de caché l'un pour l'autre ni pour la duchesse.

Lorenzo nous parlait librement aussi de sa prochaine félicité : « C'est un véritable bonheur et un avantage précieux pour nous en ce monde, nous disait-il un matin, que la perte de nos plus chers amis. A proportion que nous les aimions davantage, cette séparation devient une plus grande faveur du Ciel; ce sont les liens terrestres qui se brisent; notre âme alors a moins d'efforts à faire pour s'élever vers son centre et son unique terme. N'est-il pas évident, Sidney, que celui qui meurt au milieu des siens doit s'armer d'un grand courage, et éprouver un déchirement bien vif en se séparant de tout ce qu'il aime, tandis que l'homme qui a tout perdu, qui a vu tous

les objets de ses plus chères affections fuir devant lui et le précéder dans les régions éternelles , n'a plus de sacrifices à faire ni de séparation à redouter? Il voudrait hâter, au contraire, par l'ardeur de ses desirs, le moment qui doit le réunir pour toujours à tous ceux qu'il a chéris dans ce monde , qui , depuis leur perte , ne lui présente plus qu'une vaste solitude !... Ainsi, madame, ajouta Lorenzo en s'adressant à la duchesse, la pensée de rejoindre tous vos enfants embellira votre dernière heure , et vous épargnera les amertumes de ce moment suprême.

» — Pas un ne m'est resté pour fermer ma paupière! reprit-elle avec une douloureuse expression.

» — Tous vous ont bénie, doivent à vos prières et à vos vertus le bonheur dont ils jouiront alors, et vous recevront dans le brillant séjour où plus rien ne vous en séparera. Vous, Aly, vous peut-être aussi, mon cher Sidney, continua Lorenzo, vous aurez renoncé au monde et aux souvenirs de la terre, longtemps avant qu'ils vous abandonnent. Souvenez-vous, dans votre délicieuse solitude, de prier pour moi.

» — Oui, répondis-je vivement, je ne me séparerai jamais d'Aly; nous vous pleurerons ensemble, nous nous fortifierons par le souvenir de vos vertus.

» — Vivre sans lui! s'écria Aly avec un accent qui partait du fond de l'âme; grand Dieu! exigeras-tu ce sacrifice?... Ah! donne-nous la force de nous y résigner, afin que nous puissions mériter de le rejoindre! »

Lorenzo serra ma main dans les siennes, avec un

attendrissement qu'il cherchait en vain à dissimuler.

Quelques jours après, Lorenzo se trouva si faible qu'il ne put quitter sa chambre. M. Billingham, qui l'aimait comme son propre fils, vint le voir. Il était étendu sur son lit et dans un extrême abattement. « Je n'aurai pas le bonheur d'entendre la sainte messe aujourd'hui, mon père, dit-il avec une tristesse pleine de résignation, je n'en suis pas digne; mais je vous conjure cependant, si je reste dans le même état demain, de vouloir bien m'accorder les dernières faveurs que Dieu réserve aux siens dans ce monde. »

M. Billingham prit sa main brûlante, et, après lui avoir donné sa bénédiction : « Dès aujourd'hui, si vous le voulez, dit-il, je vais célébrer la sainte messe dans votre chambre. »

Une joie céleste anima les traits de Lorenzo, et fit un moment disparaître sa pâleur. M. Billingham disposa tout pour le saint sacrifice; nous y assistâmes tous, et Lorenzo y communia avec une ferveur qui se peignait sur son visage. Il demanda ensuite à M. Billingham de vouloir néanmoins l'administrer le lendemain et lui donner l'extrême-onction avec toutes les prières accoutumées, désirant avoir toute sa présence, pour apporter plus de préparation à cet auguste sacrement.

Nous passâmes toute la journée près de lui; Henry et Mathilde ne quittèrent sa chambre que dans les courts intervalles où il paraissait s'endormir.

Nous étions en octobre, le froid était très-vif; il y avait des moments où il souffrait visiblement de

la rigueur de la saison, quoique l'on fît du feu dans sa chambre. Il voulut encore prier à genoux ; mais, s'en trouvant incapable, il demeura sur son lit les mains jointes, et passa plus d'une heure absorbé dans sa prière. Ensuite il pria Henry de lui amener ses enfants, et, prenant entre ses bras le petit Silva, son filleul, il le bénit, ainsi que sa sœur Marie. Le fils de Mathilde, qui le connaissait davantage, lui dit qu'il priait beaucoup pour sa guérison. Lorenzo sourit. « Je prie aussi pour toi, lui dit-il, fais le bonheur de ta mère, et prie souvent pour l'âme de ton oncle Hidalla, il en a grand besoin. » Edmund l'assura que sa mère le lui recommandait chaque jour. Il retint quelque temps ces aimables enfants, puis M. Kénelly les emmena.

Après leur départ, Lorenzo pria M. Billingham de vouloir écrire une lettre qu'il lui dicta en ces termes :

« Cher et infortuné ami !

« Peut-être votre arrivée en Ecosse suivra-t-elle
» de peu d'instants mon dernier soupir. Vous n'aurez
» rien à regretter. Bénissez avec moi le Seigneur de
» ce qu'il lui a plu de me délivrer des liens terrestres, et soyez persuadé que ma mort ne diminuera rien du prix de vos bons désirs et de vos efforts pour les effectuer.

» Vous trouverez à *Rosline-Castle* de vrais amis,
» et un consolateur inappréciable dans M. Billingham, qui vous remettra cette lettre. Je ne vous

» parlerai pas de la joie qu'a répandue dans mon
» cœur la nouvelle de vos sentiments à mon égard.
» Les larmes, les prières, la sollicitude dont vous
» étiez pour moi l'objet continuel, me laissaient
» espérer ces miséricordes infinies, dont les effets
» ont éclaté sur vous et sur moi, le plus indigne des
» enfants de la divine Providence et le plus attaché
» de vos amis, pour le temps et l'éternité,

» LORENZO. »

Il pria M. Billingham de remettre cette lettre à celui dont Antonio Saldez nous avait annoncé la prochaine arrivée. Puis il s'entretint encore quelque temps avec nous ; après quoi nous dîmes en commun la prière du soir. Il passa une nuit tranquille ; son union avec Dieu fut continuelle, l'ardeur de son âme animait son teint d'un éclat extraordinaire. Vers minuit, le médecin lui donna une cuillerée d'un élixir très-fort ; mais, au lieu de l'effet qu'il en attendait, Lorenzo eut de violentes convulsions suivies d'un long évanouissement.

Quand il revint à lui : « Grand Dieu ! dit-il, où suis-je ? » Puis, appuyant sa main sur son front, il garda un profond silence ; ensuite il demanda ce qui s'était passé. Il paraissait si ému que je le suppliai de se calmer. « Je ne suis pas troublé, me dit-il, mais je ne mérite pas mon bonheur !!!... et quelque court qu'il doive être, il est trop grand pour Lorenzo. »

Nous cherchions en vain le sens de ces paroles. Il appela M. Billingham et lui parla long-temps bas ; celui-ci le pressa dans ses bras. Lorenzo , appelant ensuite la duchesse , qui était à genoux près de son lit : « O madame , lui dit-il , de grace , levez-vous , venez un instant près de moi. » Puis , levant sur elle des regards animés de l'expression la plus vive . « Ah ! je n'ai plus rien à désirer sur la terre ; pourquoi tant de satisfaction ici-bas ? » En disant ces paroles , il appuya sur la main de sa mère son visage inondé de pleurs. La duchesse , hors d'elle-même , ne put retenir les siens.

Un moment après , Lorenzo portant les yeux sur Mathilde : « Ange sur la terre , lui dit-il , le malheur n'a pas changé vos traits , vous êtes toujours Mathilde. »

Je saisis vivement la main de M. Billingham , les paroles de Lorenzo m'éclairaient. « Oui , me dit M. Billingham , il vous voit , il peut contempler tout ce qu'il aime , l'Eternel lui accorde cette grace au dernier moment de sa vie. »

Je me jetai à genoux près de lui : « Lève-toi , Sidney , me dit Lorenzo , viens dans mes bras. » Il me considéra attentivement , me pressa sur son cœur , et me recommanda tout bas de respecter son secret à l'égard de la duchesse. Henry ne se possédait plus de joie ; il fit chercher les enfants , qu'il présenta à Lorenzo.

« O Dieu ! dit Henry , que tes desseins sont impénétrables ! j'aurais donné ma vie pour rendre à

Lorenzo ce qu'il m'avait sacrifié; dois-je n'obtenir cette faveur qu'au moment de le perdre pour toujours !!!....

» — *Est-ce donc pour toujours?* interrompit Lorenzo en souriant. »

Il embrassa les trois enfants, et retenant près de lui Edmund : « On dit qu'il est l'image frappante de son père, dit-il avec attendrissement. » Nous l'en assurâmes; il l'embrassa encore, en le nommant *Arthur*. Le médecin insistant pour qu'il fût fort tranquille, on emmena les enfants, après qu'il leur eut donné encore une fois sa bénédiction.

Ce médecin nous expliqua alors que les nerfs de la vue n'étaient chez lui que paralysés, et que la révolution occasionnée par l'élixir qu'il lui avait fait prendre avait rétabli l'action de ces nerfs, privés de mouvement, mais qu'il lui restait fort peu de temps à vivre.

Lorenzo se disposa à la réception des derniers sacrements avec une ferveur angélique, et il les reçut vers le matin dans les plus doux transports de joie, de reconnaissance et d'amour. Quelques heures après il nous entretint, Aly et moi, de la vanité des choses terrestres et de la solidité des biens éternels. « Toute ma vie, dit-il, s'est écoulée comme un songe, et je puis vous assurer que les six dernières années, c'est à-dire celles qui se sont passées depuis mon séjour à **** et mon entrevue avec Henry, ont été les plus heureuses. J'ai quelquefois souffert, en faisant les sacrifices que demandait de moi la divine Providence;

mais les consolations et la douceur qui les suivaient, compensaient bien ces peines au centuple. Le bonheur n'est pas fait pour la vie présente , et la véritable paix du cœur, qui de tous les biens est le plus solide et le plus précieux , ne peut s'établir que sur des espérances éternelles et un parfait détachement de tout ce que les évènements humains peuvent nous ravir.... Ah ! mes bien-aimés, ajouta-t-il, vous arriverez un jour à l'heure suprême qui va sonner pour moi ; souvenez vous de Lorenzo ; vous regarderez alors , comme tout ce qu'il y a de plus précieux , les moindres sacrifices que vous aurez offerts à Jésus-Christ. Votre seul regret sera de n'en avoir pas fait davantage. »

En achevant ces mots , il baisa la main de sa mère avec un céleste sourire ; je lus dans mon cœur , et je renonçai à lui enlever le dernier sacrifice par lequel il désirait couronner ceux de toute sa vie.

Il nous demanda ensuite à tous pardon des mauvais exemples qu'il avait pu nous donner. Les domestiques présents , et surtout le bon Richard, fondaient en larmes. Il nous embrassa tous ; puis s'adressant à la duchesse : « Madame , lui dit-il , vous m'avez traité comme votre fils, par votre bonté et vos charitables soins ; veuillez m'accorder aujourd'hui votre bénédiction, qui sera pour moi un gage de paix et de bonheur. »

La duchesse la lui donna en pleurant ; il la reçut avec un profond respect ; puis, il me dit : « Vous , Sidney , vous avez eu tant de bonté pour votre es-

clave , durant sa vie , que je crois inutile de vous recommander sa pauvre âme , afin qu'elle soit bientôt délivrée du séjour de l'expiation. »

Je n'étais pas en état de lui répondre. « Soyez tranquille , mon fils , lui dit M. Billingham , vous jouirez bientôt du Dieu que vous avez servi avec tant d'amour

» — Oh ! oui , dii-il avec feu , l'amour efface la multitude des iniquités ! »

Il se remit en prières , et nous tous avec lui. Il baisa plusieurs fois la petite croix d'Henry ; puis il me dit à voix basse : « Lorsque je ne serai plus , vous prendrez la chaîne des cheveux d'Arthur , et vous la conserverez en mémoire de mon frère et de moi. Vous, Henry, lui dit-il encore plus bas , n'abandonnez jamais ma mère ni Mathilde ; car pour ces deux enfants (il parlait d'Aly et de moi) , je pense que la Providence les appelle en Espagne ou en Italie. Mais , si je me trompe , veillez sur mon cher Sidney. »

Il continua ses prières jusqu'à vers trois heures ; c'était précisément un vendredi et l'heure de la mort du Sauveur. Il désira si vivement de prier encore un moment à genoux, qu'il nous conjura instamment de le seconder ; le médecin nous conseilla de souscrire à son désir , puisqu'il n'y avait aucune espèce d'espoir à conserver.

La duchesse et moi , nous le soutenmes. Lorenzo resta deux ou trois secondes à genoux , les mains jointes. Puis, les croisant sur sa poitrine, il y pressa

le crucifix d'Arthur, que j'avais ôté de mon cou pour le lui faire baiser. Il prononça les noms sacrés de *Jésus* et de *Marie*, et il pencha sa tête sur le sein de sa mère.

M. Billingham, le voyant excessivement pâle, lui donna encore sa bénédiction : quelques minutes après, il avait cessé d'exister.

Nous nous hâtâmes de l'étendre sur son lit, le croyant seulement évanoui ; mais mon bienfaiteur, ce que j'aimais le plus au monde, avait abandonné cette terre d'exil pour toujours ; il semblait que sa perte donnait une pleine liberté à ma douleur, je m'y livrai avec toute la violence de mon caractère.

Aly, digne des soins et de l'affection de Lorenzo, me reprit avec la plus tendre charité : « Notre ami n'est plus pour nous, me dit-il, mais nous sommes encore sous ses yeux : je renoncerais plutôt à la vie, qu'à la conviction du bonheur dont il jouit et de la protection qu'il accordera à ceux qu'il nomma ses enfants. O Sidney, prouvons-lui donc qu'il vit encore dans nos cœurs, en faisant céder la nature à l'empire de cette foi qu'il nous a fait connaître, et qu'il a fortifiée en nous, par ses paroles et ses exemples jusqu'au dernier souffle de sa vie. »

Je pressai la main d'Aly, sans pouvoir lui répondre, et je me jetai à genoux près du corps de Lorenzo. La duchesse, M. Billingham et moi, ne le quittâmes pas, tandis qu'Henry et Mathilde s'occupaient des soins nécessaires dans cette triste circonstance. Nous ne pouvions nous lasser de contempler la douceur,

la sérénité et la beauté de ce visage angélique, que la mort semblait respecter.

Le jour suivant, vers le soir, Dom Stéphano de Luna arriva à *Rosline-Castle* : sa vue redoubla nos regrets ; il fut inconsolable de la mort de celui qu'il avait sacrifié, et qu'il eût espéré nous rendre, s'il lui avait trouvé encore un souffle de vie. Car le poison dans lequel avait été trempée l'arme funeste qui avait blessé Henry venait d'Afrique ; dom Stéphano l'avait reçu d'un naturel du pays, qui lui avait donné en même temps un contre-poison intaillible, pour s'en préserver ou s'en guérir.

La lettre de Lorenzo et les soins que prit M. Billingham de cette âme brisée de remords et de douleur, la soutinrent et fortifièrent sa résolution d'embrasser une vie pénitente. Lord Walsingham ignore toujours la vraie cause de la mort d'Hidalla ; il soupçonnait qu'il avait été empoisonné pendant son séjour en Espagne, et nous le laissâmes dans cette erreur.

Hidalla fut enterré sous son véritable nom, dans le tombeau de la famille d'Arthur ; mais comme il était si connu et si aimé à *Remember-Hill*, Henry lui fit élever un petit monument de marbre dans l'église du village, avec cette simple inscription ;

« REPOSE EN PAIX, O BON LORENZO. »

Car les paysans ne parlaient jamais de lui sans joindre cette qualité à son nom, si cher parmi eux.

Nous nous décidâmes, Aly et moi, à la prière instante de la duchesse, à passer encore cet hiver à

Rosline-Castle. Mais avant qu'il fût écoulé, vers les fêtes de Noël, ses vœux ardents furent exaucés; le Ciel la réunit à tout ce qu'elle avait perdu. Plus rien ne retardait nos projets. Henry et Mathilde étaient décidés à ne plus se séparer. Nous les laissâmes fixés à *Rosline-Castle*, avec M. Billingham et M. Kénelly, qui, sous la conduite de M. Billingham, qu'il aimait comme un père, secondait Henry dans l'éducation de Silva et d'Edmund, tandis que Mathilde remplaçait pour la petite Marie la mère la plus tendre.

Richard resta inviolablement attaché à leur service; nous fîmes de touchants adieux à ces bons et vertueux amis que nous ne devions sans doute plus revoir en ce monde, et nous prîmes la route de l'Espagne.

Inséparables, selon le vœu de Lorenzo, nous avions en vue d'entrer dans le couvent de Saint-François à Bayonne; Lorenzo nous en avait souvent parlé; un frère de dom Silva y était religieux. Nous visitâmes, avant de nous y rendre, le tombeau de dom Silva; nous y priâmes avec ferveur, et nous répandîmes devant Dieu des larmes abondantes, en pensant à celui dont la mémoire y était conservée, et à l'ami qui l'avait rejoint dans un séjour dont nous n'étions pas dignes.

Nous fûmes reçus au couvent de Saint-François avec la cordialité, la bienveillance et cette parfaite charité qui distingue les vrais enfants de Jésus-Christ, relève toutes les autres vertus, et dont la pratique fait l'ornement de cet ordre. Je pris le nom d'*Hida de la Croix*; Aly choisit celui de *Lorenzo*.

Le détachement le plus complet, la paix et le bonheur pur qui en sont les fruits, ont habité dans nos cœurs, depuis que notre course est fixée dans ce saint asile.

Votre visite, lord Seymour, est venue me rappeler qu'il y avait encore un monde moins heureux que celui que nous habitons, un monde où le trouble, les désirs et les passions exercent encore leur empire; mais votre vue, en même temps, m'a offert une nouvelle preuve de la bonté de cette Providence divine, qui ne rejette jamais et exauce, tôt ou tard, les humbles vœux de ses enfants; puisque vous ouvrez les yeux à la vérité, et que l'espérance de votre salut vient tarir les larmes que j'ai tant de fois versées devant Dieu seul, sur l'avenir de celui qui m'avait tenu lieu de père dans les premières années de ma vie.

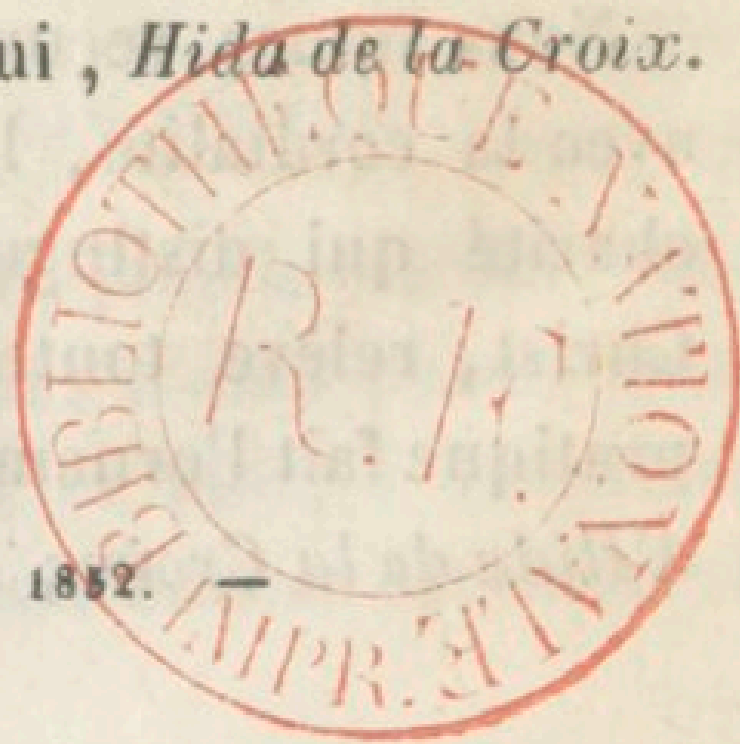
Dieu est toute puissance, toute bonté, tout amour; il l'a prouvé dans tous les siècles, et il le prouvera dans tous les temps et jusqu'à la fin.

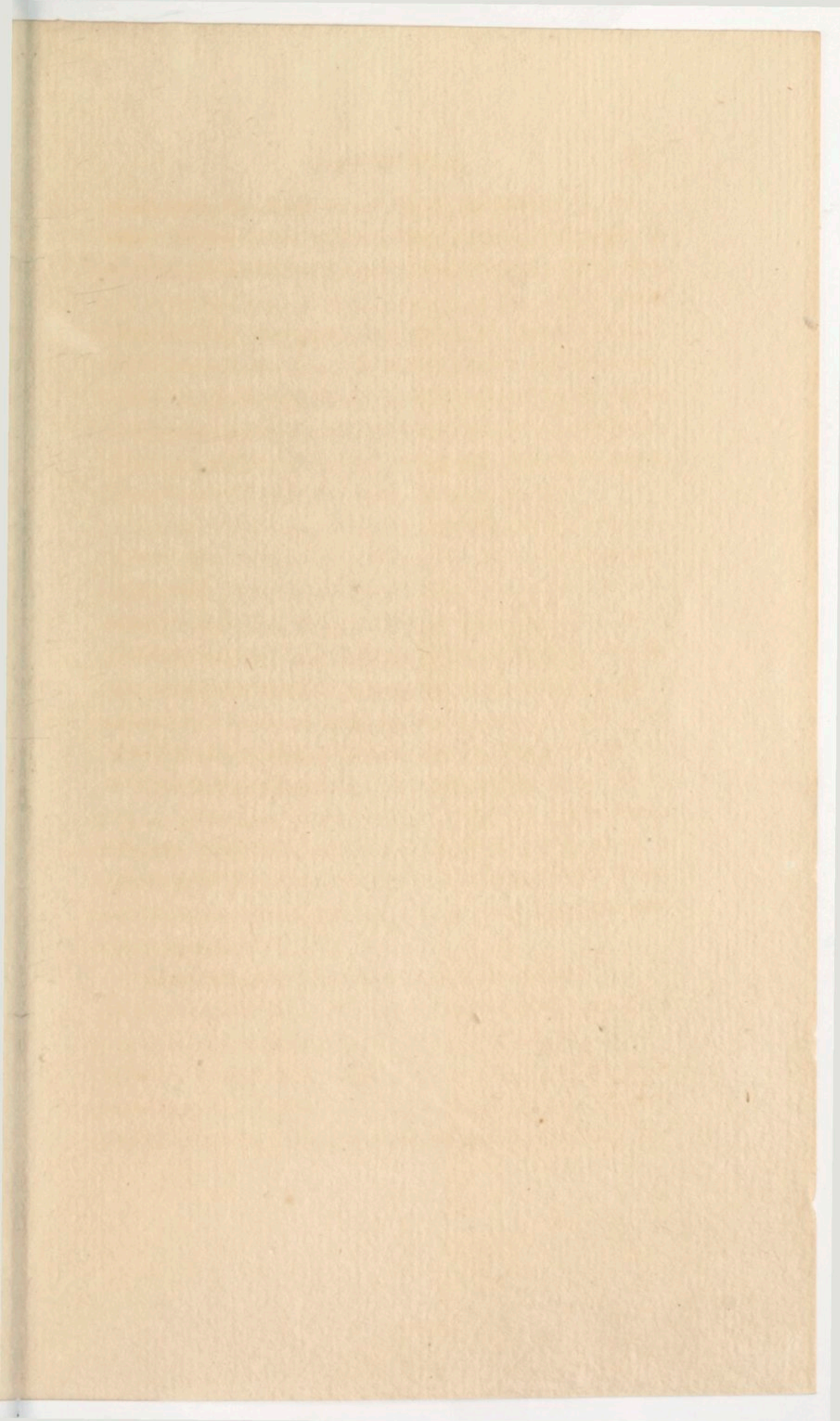
Il en offre encore une preuve frappante dans ses miséricordes sur le plus indigne de ses enfants et de vos amis,

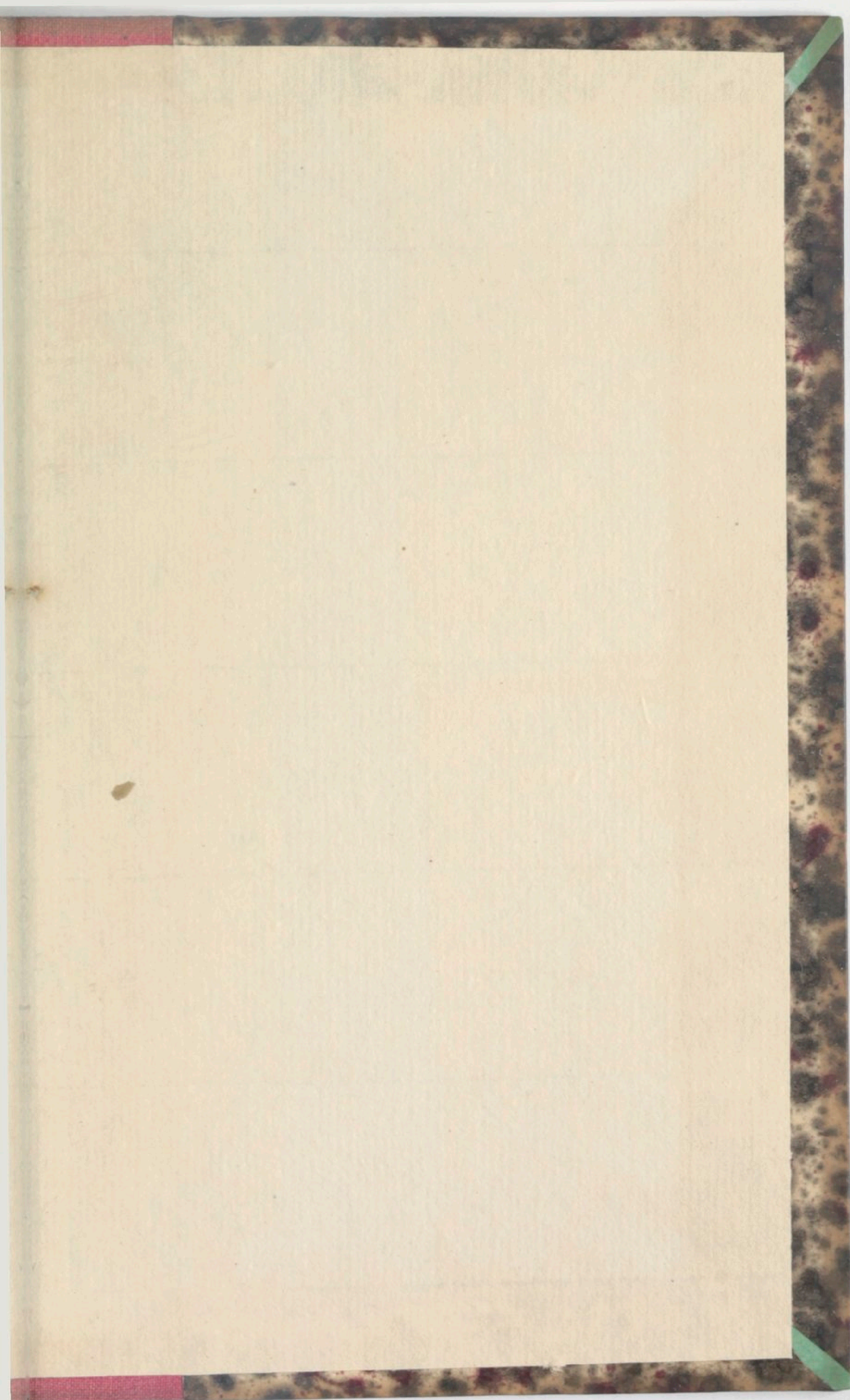
SIDNEY,

Aujourd'hui, *Hida de la Croix.*

FIN.







IN
Y

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 03971567 8